

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

← ————— →  
TRENTE-HUITIÈME ANNÉE  
← ————— →

PARIS  
AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1870

Ayuntamiento de Madrid





# TABLE

## DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME

### INSTRUCTION.

*Shakespeare*, par M<sup>me</sup> Bourdon, pages 1, 65, 193 & 227. — *Claude Gellée*, dit le Lorrain, par P. L. Jacob, bibliophile, 33. — *Télégraphie à vol d'oiseau*, par Victor Baston, 97, 129 & 161. — *Une Tasse de thé*, par Pizzetta, 257. — *Poésie de la science*, par M<sup>lle</sup> A. Urbain, 289 & 321. — *Strasbourg*, par Victor Hugo, 353.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Nouvelles Scènes de la vie chrétienne*, par E. de Margerie, page 3. — *Projets de jeunes filles*, & *Claire Duquenois*, par M<sup>me</sup> Nanine Guillon, 3. — *Le Secret d'un dévouement*, par M<sup>me</sup> K. Bucaille, 3. — *Livres d'étranges*, 4. — *La Marquise de Barol, sa vie et ses œuvres*, par le vicomte de Melun, 41. — *L'Enfant volé*, par Alfred des Essarts, 42. — *Ce Pauvre Vieux*, & *Aliz*, par M<sup>lle</sup> Zénaïde Fleuriot, 69. — *Bibliothèque des Merveilles*, 70. — *Vie de N. S. Jésus-Christ*, par Ludolphe Le Chartreux, 99. — *Récits de Monsieur Jean-Antoine*, par M<sup>me</sup> M.-F. Teslas, 100. — *Les Oiseaux chanteurs*, traduit de l'allemand, 100. — *Sabine de Ségur*, par le comte A. de Ségur, 134. — *A l'Aventure*, poésies, par M<sup>lle</sup> Zénaïde Fleuriot, 136. — *Leçons pratiques pour conduire un ménage*, par M. A. Chaillot, 165. — *Laquelle*, par M<sup>me</sup> E. Marcel, 166. — *Elisa de Montfort*, par J. M. de Villefranche, 197. — *Délassements avec mes jeunes lectrices*, par M<sup>lle</sup> Monniot, 197. — *Charles Dickens*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 230. — *Le Monde des fleurs*, par M. Le Coq, 230. — *Traité pratique de l'éducation maternelle*, par M. l'abbé Pichenot, 231. — *Charlotte de la Trémouille*, comtesse de Derby, par M<sup>me</sup> de Witt, née Guizot, 262. — *Sous le manteau de la cheminée*, légendes et contes par André Le Pas, 263. — *Scènes de la Vie sociale*, par M<sup>me</sup> Dorothee de Boden, 263. — *Le Nid d'Hirondelles*, par M<sup>me</sup> Etienne Marcel, 294. — *Esquisse de l'Éducation première*, ou *Conseils aux jeunes mères*, etc., par M<sup>me</sup> Marie Langéron, 295. — *Vie de Saint Charles Borromée*, par M<sup>me</sup> Collombel Gabourd, 326. — *Le Règne de Dieu*, par M. l'abbé L. Leroy, 355. — *Causeries sur l'ancien et le nouveau Testament*, par M. de Margerie, 356.

### ÉDUCATION.

*Le Trait-d'union*, par M<sup>me</sup> Bourdon, pages 4, 53, 71, 107, 142, 166, 198, 231 & 264. — *Une Double épreuve*, par M<sup>me</sup> Marie Emery, 8. — *Une Histoire d'autrefois*, par M<sup>lle</sup> Z. de la Ponneraie, 43. — *La Photographie de la Mort*, par Antonin Rondelet, 46. — *La Fauvette*, par Michel Aubray, 75. — *Anne Radcliffe en France*, par M<sup>lle</sup> A. de Beny, 86. — *Le Château de Chambord*, par P. L. Jacob, bibliophile, 101. — *La Peur*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 112. — *Laidé*, opérète, par M<sup>me</sup> A. Boisgontier, 137. — *Ma Fille ou ma Nièce*, par M<sup>me</sup> de Stolz, 146 & 173. — *Une Femme bien malheureuse*, par Antonin Rondelet, 204, 237 & 267. — *A une Jeune Fille*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 247. — *Souvenirs de Crète*, par M<sup>me</sup> A. M., 275. — *La Lorraine et ses Saints*, par M<sup>me</sup> M. Bourdon, 295. — *Madelon*, par M<sup>me</sup> la comtesse de la Rochère, 297 & 332. — *Marguerite au château*, par M<sup>me</sup> Michel Aubray, 306 & 327. — *Voyage à travers les mots : Les Sièges ; les Titres*, par M. Ch. Rozan, 357. — *Vouages du capitaine Emile*, par M<sup>me</sup> de Mirabeau, 360.

### POÉSIES.

*Jeannie d'Arc*, par M. Ludovic de Vauzelles, page 23.

— *La Prière de Jean*, 57. — *Restons*, par Marie Jenna, 89. — *Les Alouettes de saint François d'Assise*, par le comte de Ségur, 119. — *Idylle*, par M<sup>lle</sup> Camille de Gérans, 181. — *La Marraine*, par Jean Reboul, 279. — *La Route*, par Marie Jenna, 314. — *Les Fleurs sans parfum*, par M<sup>me</sup> A. Desloges, 349.

REVUES MUSICALES, par M<sup>lle</sup> Marie LASSAVERD.

Pages 24, 58, 89, 120, 153, 182, 217, 249, 280,

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Potage aux trois filets*, page 26. — *Côtelettes de veau en marinade*; *Gelée aux liqueurs*, 26. — *Nettoyage du marbre*, 59. — *Boudin normand*; *Salmis de dindon*; *Remède contre les poireaux*, 122. — *Rognons à la maître d'hôtel*; *Manière de rendre mangeable du gibier très-avancé*, 283. — *Salade à l'anglaise*. — *Crème de kirsch*. — *Remède contre la surdité*. — *Bouilli en papillottes*, 349.

### CORRESPONDANCE, MODES ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 27, 59, 91, 123, 155, 185, 219, 251, 283, 314, 350 & 378.

### MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 32, 61, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320 & 352.

### RÉBUS

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.  
Après le fait ne vaut le souhait, page 32. — Se garde mal qui ne se garde toujours, 64. — Le sage est toujours assez riche, 96. — Il n'est mal dont bien ne vienne, 128. — En faisant on apprend, 160. — Mieux vaut assez que trop, 192. — En tout il faut considérer la fin, 224. — Nul ne peut servir deux maîtres, 256. — Le savoir a son prix, 111. — Il est bon de parler & meilleur de se taire, 111. — L'argent est bon serviteur & mauvais maître, 352. — Deux chiens à un os ne s'accordent, 380.

### GRAVURES D'ART.

*Un Port de mer*, dessiné & gravé par M. Outhewaite. — *Le Château de Chambord*, gravé par M. Outhewaite. — *Shakespeare*, dessin de M. de Neuville, gravure de M. Outhewaite.

### GRAVURES DE MODES.

Voir aux articles *Correspondance, Modes et Explication des travaux*.

### IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, etc., etc.

JANVIER. TAPISSERIE COLORIÉE : Chaise, coussin ou fauteuil, dessin Louis XIII.

FÉVRIER. PLANCHES DE TRAVAUX EN FIL ET TAPISSERIE PAR SIGNES. Au recto : Travaux en fil, huit modèles différents. Au verso : TAPISSERIES PAR SIGNES : Quatre sujets. — TAPISSERIE COLORIÉE : Dessin mosaïque pour tabouret de piano, pouff ou coussin.

MARS. TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement.



AVRIL. UNE IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : L'Enfant endormi, — l'un des chefs-d'œuvre d'imitation dus à M. DUPUT.

MAL. Une triple planche de confections & costumes.

JUIN. TAPISSERIE COLORIÉE : Bouquets Pompadour au petit point, pour semé de chaise, fauteuil, etc. PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET. *Au recto*, huit modèles variés de dentelle renaissance. *Au verso*, un écran bannière au crochet carré ou filet brodé.

JUILLET. TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement; première partie d'un abat-jour.

AOUT. PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET. *Au recto* : Filet en biais ou crochet égyptien pour rideau, dessus de lit, aube, etc. *Au verso* : Dentelle renaissance, trois modèles. Deuxième partie de l'abat-jour.

SEPTEMBRE. Dernière partie de l'abat-jour. — Trois petits sujets coloriés, destinés à figurer sur l'abat-jour.

OCTOBRE. PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL, EN RELIEF : 1<sup>re</sup> grande garniture en crochet & mignardise; 2<sup>e</sup> dentelle en crochet & mignardise; 3<sup>e</sup> dentelle basse, crochet & mignardise; 4<sup>e</sup> rosace dito; 5<sup>e</sup> entre-deux dito; 6<sup>e</sup> petite dentelle dito, 7<sup>e</sup> dentelle dito.

#### PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — Une grande planche, *recto et verso* : Paletot droit, corsage & tunique (1<sup>re</sup> toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> janvier). — Corsage à revers pour jeune fille de quatorze à quinze ans. — Carrick pour petit garçon de six à huit ans.

FÉVRIER. — PL. II. — Une petite planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper : Corsage à basque (de la toilette de petite fille, gravure du 1<sup>er</sup> février) de trois grandeurs différentes, pour petite fille, jeune fille & jeune femme.

MARS. — PL. III. — Une petite planche, *recto et verso* : Corsage pour la toilette de première communiant (de la gravure de lingerie du 1<sup>er</sup> mars). — Corsage de dessous, même toilette. — Casaque (1<sup>re</sup> toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> mars). — Veste pour petit garçon (de la même gravure).

AVRIL. — PL. IV. — Une petite planche patron à pièces indépendantes pouvant se découper : Chemisette.

MAL. — PL. V. — Une grande planche de confections et costumes, *recto et verso*. Basquine à revers & pèlerine. — Paletot droit. — Tunique à double pan. — Mantelet avec pèlerine formant capuchon. — Paletot pour dame âgée. — Basquine. — Casaque. — Tunique.

JUIN. — PL. VI. — Petite planche, *recto et verso* : Casaque (2<sup>e</sup> toilette de la gravure n° 3755 du 1<sup>er</sup> juin). — Corsage à basque (1<sup>re</sup> toilette, même gravure). — Corsage décolleté (toilette de petite fille, même gravure).

JUILLET. — PL. VII. — Petite planche à pièces indépendantes pouvant se découper : Corsage décolleté.

AOUT. — PL. VIII. — Petite planche *recto et verso* : Tunique princesse. — Blouse plissée pour enfant de trois à cinq ans, costume d'intérieur ou de jardin.

SEPTEMBRE. — PL. IX. — Petite planche à pièces indépendantes pouvant se découper : Corsage (2<sup>e</sup> toilette de la gravure n° 3769, 1<sup>er</sup> septembre) pouvant servir pour amazone.

NOVEMBRE. — PL. X. — Grande planche de confections et costumes, *recto et verso* : Water proof. — Tunique-basquine. — Corsage ouvert. — Corsage à basque. — Mantelet à manche.

DÉCEMBRE. — PL. XI. — Petite planche *recto et verso* : Chemise. — Pèlerine à revers pour costume d'intérieur. — Chemise de nuit.

#### 17. GRAVURES DE MODES.

IMITATIONS D'AQUARELLES ET DE PEINTURE, TAPISSERIES EN COULEURS, FILETS, CROCHETS, DENTELLE RENAISSANCE, FRIVOLITÉ, RÉPONSES, etc., etc.

JANVIER. TAPISSERIE COLORIÉE : Dessin Louis XIII, pour chaise ou fauteuil. — 1<sup>er</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

FÉVRIER. TAPISSERIE COLORIÉE : Dessin mosaïque pour tabouret de piano. — PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL ET TAPISSERIE PAR SIGNES. 1<sup>er</sup> côté : Fond & dentelle, filet ou crochet égyptien. — Lambrequin filet guipure. — Bordure filet guipure. — Alphabet minuscule crochet carré, filet guipure ou point de marque. — Petit carré, crochet ou filet. — Cravate frivolité. — Entre-deux filet guipure. — Petite dentelle frivolité. — TAPISSERIE PAR SIGNES. 2<sup>e</sup> côté : Bande Louis XIII. — Coin pour coussin. — Fond Pompadour. — Fond en point capitonné. — 2<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

MARS. TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — 3<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

AVRIL. IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Enfant endormi. — 4<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

MAL. 5<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

JUIN. TAPISSERIE COLORIÉE : Bouquet Pompadour au petit point. — PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET. 1<sup>er</sup> côté : Dentelle renaissance, éventail. — Huitième partie d'une ombrelle. — Dentelles. — Dessus de pelote. — Motifs pour appliques. — 6<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux. — 2<sup>e</sup> côté : Ecran bannière crochet ou filet.

JUILLET. TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — Abat-jour, première partie. — 7<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

AOUT. PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET. 1<sup>er</sup> côté : Rideau, dessus de lit, etc., filet en biais ou crochet égyptien. — 2<sup>e</sup> côté : Dessus de sachet. — Dentelles. — Dentelle renaissance. — Abat-jour, deuxième partie. — 8<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

SEPTEMBRE. Abat-jour, troisième partie & sujets. — 9<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

OCTOBRE. PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL EN RELIEF, CROCHET ET MIGNARDISE : Grande garniture. — Dentelle imitant trois rangs de feston. — Dentelles. — Rosace. — Entre-deux. — 10<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

NOVEMBRE. TAPISSERIE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — 11<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

DÉCEMBRE. IMITATION D'AQUARELLE : Bouquet. — 12<sup>e</sup> CAHIER : Broderies, petits travaux.

#### MUSIQUE.

JANVIER. *Adagio de la sonate op. 13, de Beethoven.* — *Un Bal à Couatemas*, par J. Poncibare.

MARS. *Menuet de la sonate 2 de Mozart*, pour piano & violon. — *Souvenir de bonheur*, polka-mazurka, par Paul Avey.

MAL. *Laide*, opérette, paroles de M<sup>me</sup> A. Boissontier, musique de M. Th. Semet.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

AUTEURS ÉTRANGERS

---

## SHAKESPEARE

(PREMIER ARTICLE.)

SHAKESPEARE, ce bizarre génie, si sombre & si gai, si burlesque & si tragique, si philosophique & si fou, si passionné & si sage, ne rencontra sur sa route, chose étonnante, ni critique ni contradicteurs. Il n'en trouva point durant le cours de sa vie; il vit ses pièces jouées, applaudies, admirées par les courtisans & par le peuple; il osa beaucoup & ne fut jamais inquiété; les guerres civiles couvrirent sa gloire d'un nuage, comme ces armoiries & ces emblèmes que la noblesse française cachait, en 1790, sous un léger voile, mais dès que la paix refleurit en Angleterre, le nom de Shakespeare ressuscita avec les arts & les lettres, dédaignés par les orgueilleux puritains. Les éditions de ses œuvres se multipliaient à l'époque où Milton vendait le *Paradis perdu* au prix d'une guinée; chaque année ajoutait un fleuron à cette brillante couronne; les Anglais faisaient des pèlerinages à Avon, lieu de naissance de leur grand tragique; partout on voyait son portrait, Voltaire pouvait dire avec vérité en écrivant à lord Bolingbroke :

« Je compte traduire ce *Jules César*, qui, depuis cent cinquante ans fait les délices de votre nation. » Et la postérité ratifie de plus en plus le jugement favorable des contemporains. Shakespeare a toujours des admirateurs, il a même des fanatiques,

puisque Victor Hugo, qui n'admire guère, écrivait à propos de lui : « J'admire tout, *comme une brute*; » fâcheuse expression qui ne fait honneur ni au thuriféraire ni à l'encensé; les pèlerins, les lecteurs, les traducteurs rendent toujours le même hommage à cette mémoire aimable & étrange; & Walter Scott, sans sortir des bornes de la vraisemblance, a pu représenter dans Woodstock un vieux gentilhomme qui faisait de Shakespeare son code & son bréviaire, le citant à tout propos, & y puisant tour à tour la gaieté ou la sagesse dont il avait besoin. Notre bon vieux Ducis avait subi cette contagion admirative; il célébrait la Saint-Guil-laume en attachant une branche de houx au portrait du poète; pourtant on ne voit pas sans étonnement le sage amiral Collingwood ne conseillant à ses filles que deux livres : *la Bible* & Shakespeare.

En dépit de cette popularité, les documents font défaut sur la vie de William Shakespeare; ce que l'on connaît de lui se borne à quelques dates, aux renseignements fournis par la tradition & aux suppositions que peut suggérer la lecture de ses œuvres. On sait qu'il naquit le 23 avril 1564, à Stradford, sur l'Avon, & qu'il mourut, dans la même ville, & le même jour, cinquante-deux ans après; ce sont là les seuls points incontestés de sa biographie. La tradition assure que sa famille était



ancienne dans le comté de Warwick, & que le père de Shakespeare tomba dans la pauvreté à cause de son honorable fidélité à la foi catholique : les confiscations lui avaient enlevé les biens de ses ancêtres, & les amendes, dont la reine Élisabeth frappait ceux qui allaient à la messe, lui enlevèrent le fruit de son travail.

Shakespeare connu, dès son enfance, la pauvreté & les difficultés de la vie; rien n'indique qu'il ait persévéré dans la religion catholique; mais rien non plus ne démontre le contraire, & l'on peut remarquer que toujours il a parlé avec un respect extrême du dogme & des cérémonies catholiques, & que les personnages catholiques de ses drames sont traités avec une faveur particulière, & représentés sous de grands ou d'aimables traits. Je citerai le cardinal de Beaufort, Catherine d'Aragon, la religieuse Isabelle, dans *Mesure pour Mesure*, le frère Laurence dans *Roméo*, *Hamlet* lui-même & jusqu'à la pauvre ombre du roi assassiné. On voit qu'il tenait à l'ancienne foi par les souvenirs les plus intimes, & la tradition qui ajoute qu'il a ridiculisé sous les traits de Falstaff, le chef des Lollards, John Oldcastle ne dément pas ceux qui assurent que Shakespeare demeura fidèle à la foi de ses pères.

Quelle fut l'éducation de Shakespeare? A en juger par ses œuvres, elle fut incomplète; il sut probablement un peu de latin, assez de français & d'italien pour déchiffrer Froissart & les nouvelles auxquelles il emprunta *Roméo* & *le Maure de Venise*, mais son érudition ne paraît pas avoir été poussée très-loin. Il fait de la Bohême un pays maritime, Hector invoque Aristote, & Hamlet les dieux du paganisme; il semble prouver ainsi qu'il n'a point participé aux études classiques & complètes, si familières à son époque. Son enfance, au milieu d'une famille persécutée, ne fut pas heureuse; sa jeunesse fut agitée. En 1599, il était enrôlé dans une troupe de comédiens; la tradition assure qu'il assista aux pompeuses fêtes offertes par Leicester à la reine Élisabeth, & peut-être y puisa-t-il le goût du théâtre auquel il devait donner tant de développements nouveaux.

La carrière littéraire de Shakespeare commença en 1593, sous les auspices du comte de Southampton; il donna d'abord *les Deux Gentilshommes de Vérone* & *les Peines d'Amour perdues*, premiers essais du génie qui se débarrasse de ses langes. Il

donna après une première esquisse de *Roméo et Juliette* & *d'Hamlet*, pièces qu'il remania à plusieurs reprises. Vers 1600 se placent les *Chroniques dramatiques*, où le peuple anglais puise la connaissance de ses annales & l'amour de ses libertés. Il fait paraître presque en même temps ses comédies : *le Marchand de Venise*, *Tout est bien qui finit bien*, *la Nuit des Rois*, *les joyeuses Commères de Windsor*, *la Tempête*, *le Songe d'été*; il signale la phase la plus brillante de son génie par ses quatre grandes tragédies : *le roi Lear*, *Macbeth*, *Otello* & le second *Hamlet*; il publia ses pièces tirées de l'histoire romaine : *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, puis enfin *Cymbeline* & *le Songe d'une Nuit d'hiver*, fruits de jeunesse, remaniés dans l'âge mûr. Ses travaux nombreux lui avaient acquis une certaine aisance, puisque, en 1603, il se retire dans sa ville natale, où il achète un manoir entouré d'un jardin. On montre encore un mûrier planté de ses mains. Ce fut dans cette maison paisible que la mort le surprit prématurément, le 23 avril 1616, après une carrière agitée au début & pleinement triomphante depuis l'âge mûr jusqu'à la mort. Voilà ce que l'histoire nous apprend de Shakespeare, que ses contemporains nommaient volontiers *l'aimable Will*, surnom que justifie l'expression noble & gaie de ses portraits. Il s'était marié, dès l'âge de dix-huit ans, à une femme plus âgée que lui; mais, à dire vrai, ni le mariage ni la paternité ne semblent avoir joué un grand rôle dans sa vie; on ne connaît pas ses descendants, comme Épaminondas, il a laissé des filles immortelles, mais peut-être lui-même ne croyait-il pas à sa gloire; il se contenta du plaisir de l'esprit, sans ambitionner le long avenir promis au poète, & seul dans le groupe des génies, Homère, Dante, le Tasse, Camoëns, Milton, il vécut paisible, obscur, & probablement heureux.

Voici l'épithaphe qu'il avait composée pour lui-même & qu'on lisait encore au siècle dernier dans le cimetière d'Avon :

« Mon bon ami, au nom de Jésus, garde-toi de  
» soulever avec la pioche la poussière qui est ici  
» déposée; béni celui qui épargnera ces pierres, &  
» maudit celui qui remuera mes ossements. »

M. B.

(La suite à un prochain Numéro.)





# BIBLIOGRAPHIE

## NOUVELLES SCÈNES DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR M. EUGÈNE DE MARGERIE (1).

Monsieur de Margerie a un talent fin & sérieux, & une valeur littéraire qui donnent de l'agrément à ses moindres écrits. Les récits qu'il offre aujourd'hui au public, & surtout à son public préféré, la jeunesse, voilent derrière eux, derrière leurs incidents imprévus & leurs spirituels dialogues, la chose la plus grave qui soit ici-bas — la vie chrétienne, les pensées immortelles, à côté desquelles les grandes affaires qui occupent les hommes paraissent si futiles & si chétives.

Il adresse ces exemples & ces conseils à ceux qui, encore debout sur le seuil de la vie, pourraient hésiter sur la route à suivre, & il s'efforce de leur faire entrevoir dans la vie chrétienne le bonheur relatif qu'on peut goûter sur la terre. Cette morale si sage est enveloppée dans des récits, animés, les uns, par une pointe de gaieté, les autres attendris, par une sensibilité vraie. Nous recommandons à toutes nos lectrices ce bon livre, amusant & pur à la fois.

## PROJETS DE JEUNES FILLES ET CLAIRE DUQUÉNOIS

OU  
CHARME VAUT MIEUX QUE BEAUTÉ

PAR M<sup>me</sup> NANINE GUILLON (2).

Encore une plume délicate & spirituelle qui n'écrit que pour les jeunes filles. Les deux nouvelles contenues dans ce volume ont un grand charme,

(1) Chez Félix Girard, 30, rue Cassette. Un joli volume. Prix : Paris, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 25.

(2) Chez Didier, 35, quai des Augustins. Un beau volume. Prix : Paris, 3 francs ; par la poste, 3 fr. 50.

& si (*Claire Duquénois* le prouve) on peut séduire sans beauté, l'auteur prouve qu'on peut attacher vivement sans grands éclats ni bruyantes aventures. L'étude des caractères forme le nœud de ces aimables *Nouvelles* ; on se demande : Louise deviendra-t-elle plus douce, Fanny plus gracieuse ? Claire se résignera-t-elle à n'être pas jolie ? & ce petit drame intérieur captive vivement le lecteur. On est heureux de signaler aux mères, aux institutrices, des livres où les écueils du monde, les épreuves du cœur, les défauts du caractère sont indiqués avec tant de tact, avec tant de grâce qu'on recherche la leçon au lieu de la craindre.

Nous avons mentionné tous les ouvrages de madame Guillon, & nous regrettons seulement que cette collection précieuse se compose d'un si petit nombre de volumes.

## LE SECRET D'UN DÉVOUEMENT

PAR MADAME KRAFFT BUCAILLE (1).

Ce livre est un début, & l'on s'en aperçoit : on voit tout ensemble les qualités heureuses de l'auteur, l'imagination, les sentiments élevés, unis à une grande inexpérience. Le style n'est pas toujours bon, le dialogue pêche par le manque de naturel, l'enfant de huit ans parle comme la jeune fille de vingt, & pourtant, le sujet choisi attire & l'on va avec plaisir jusqu'au bout du volume. Voici ce sujet : Emma Harvey est fille d'un riche négociant américain ; à sa dernière heure, son père lui fait un aveu terrible ; il avoue qu'il a commencé sa grande fortune par un faux, & qu'un malheureux commis, son ami & son collègue, a été traduit en cour d'assises pour ce crime, & condamné aux travaux forcés. Emma promet de réparer la faute de son père, & elle dévoue sa vie entière à cette œuvre de sacrifice & de renoncement. Elle donne ses

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins. Prix : Paris, 3 francs ; par la poste, 3 fr. 50.



biens, elle donne son temps, elle donne son âme, elle renonce à toutes les affections, elle se dépouille de tout, or & cœur, pour compléter l'expiation. L'auteur a tracé avec amour le noble portrait d'Emma, & si son travail laisse à désirer comme habileté, il réunit cependant assez de qualités, assez d'intérêt pour qu'on le lise avec plaisir.

## LIVRES D'ÉTRENNES

La maison Hachette, dont le riche catalogue offre à tous les âges des livres de choix, distingués par le fond, charmants par la forme, présente, pour les étrennes en particulier, une collection où nous puiserons, à l'usage de nos abonnées, quelques indications, classées par ordre d'âge &

d'intelligence. — A un enfant de dix ans, par exemple, je donnerais volontiers *les Enfants de la Ferme*, par madame Julie Gouraud; *la Maison roulante*, de madame Stoltz, ou *la Bible d'une Grand Mère*, par madame de Ségur; à un adolescent, j'offrirais *le Nil et ses sources*, par monsieur de Lanoye, *les Chasseurs de Girafes*, par Mayen-Reid; à une jeune fille, les *Lettres choisies de madame de Sévigné*, ou *les Idylles du Roi*, traduites de Tennyson; à un jeune homme, le *Don Quichotte*, illustré par Doré, ou le *Shakespeare complet*, traduit par monsieur Montégut. — Tous ces beaux volumes n'ont pas seulement l'attrait du moment, le charme d'une belle édition, soignée, décorée, comme la maison Hachette sait soigner & décorer; les livres qu'elle édite, ce sont des livres à lire & à conserver, quand le moment des étrennes ne sera depuis longtemps qu'un souvenir.

M. B.

LE

# TRAIT-D'UNION

I

PROLOGUE

C'ÉTAIT dans une petite ville, peu importe laquelle & sous quelle latitude elle se trouve placée; que ce soit Maubeuge ou Roquemaure, Corbie ou Saverne, Montrichard ou Trévoux, toutes les petites villes se ressemblent par certains caractères moraux, certaines tendances, certaine routine, certains travers, certaines vertus.

La même monotonie y règne, &, pour les uns, elle est un état délicieux & contemplatif, un *Kief* où se reposent & l'esprit & l'âme; pour les autres, elle se transforme en une mortelle langueur, en un breuvage de somnolence & de mort. Tout dépend des dispositions intimes, & l'on se fait à soi-même, dès cette vie, son Eden ou son enfer.

C'était donc dans une petite ville, ancienne & située dans un joli pays; elle pouvait plaire à

ceux qui ne trouvent pas que l'asphalte des boulevards & les hautes bâtisses parisiennes, enguirlandées de balcons, soient le beau idéal; elle était riante avec ses maisons basses & blanches, couvertes de vignes; ses petites boutiques qui, par leur simplicité, rappellent un autre âge; les belles demeures des grands personnages de l'endroit, entourées d'ombreux jardins; sa grande place régulière, pleine de soleil; son église, dédiée à saint Martin, qui compte tant d'églises dans les Gaules, & sa mairie, qui occupait l'ancien bailliage & revêtait encore, grâce à deux tourelles & à une porte voûtée, une certaine tournure féodale. Elle pouvait plaire, la petite ville, & on pouvait s'y plaire, avec les deux ou trois choses qui rendent toute vie supportable & aimable: la pensée de Dieu, une famille & des livres.

Une de ses plus jolies maisons s'élevait à un des bouts de la ville, là où la rue se fondait dans la campagne, & elle y produisait un effet d'autant meilleur, que le cadre qui l'entourait était plus simple & plus rustique. Deux étages, une façade de briques rouges, une cour d'honneur pleine de gé-



raniums & d'héliotropes, un grand jardin derrière la maison, deux paons, étalant leurs queues chatoyantes, un vol de colombes blanches, s'élevant de terre au moindre bruit, & allant rejoindre, sur le toit, les hirondelles inquiètes; de jeunes têtes apparaissant derrière les rideaux, tout lui donnait un aspect de vie élégante & tranquille, qui attirait & reposait les yeux. Elle faisait rêver les étrangers & les passants, mais, pour les bonnes gens du pays, c'était tout simplement la maison de madame veuve Clérembault; elle l'avait eue en héritage de sa mère, & elle y demeurait avec ses trois enfants, mais on craignait qu'elle ne l'habitât plus longtemps, car elle était bien languissante, & on ne la voyait guère que le dimanche à la messe de la paroisse.

Au moment où commence cette histoire, madame Clérembault était, comme de coutume, dans un petit salon qui précédait sa chambre à coucher, & qui lui servait de lieu de travail & de lieu de repos, mais elle n'était pas seule, une amie d'enfance & de jeunesse venait de la surprendre par une visite inattendue, & toutes deux émues, elles se serraient les mains & se regardaient, comme pour demander aux plis du visage le secret des chagrins ou des joies du cœur.

« Nathalie est peu changée, se disait madame Clérembault, elle n'a plus sa jolie taille, mais quelle fraîcheur, quelle vivacité dans les yeux, elle a été heureuse, plus heureuse que moi... tant mieux! »

Madame de Solis faisait des réflexions plus tristes à la vue du visage de son amie, si charmant autrefois, & qui portait maintenant les traces irrécusables du chagrin & d'une lente maladie. Tout souvenir de jeunesse, de beauté avait disparu; seulement, ces traits ravagés devaient au malheur & à la résignation une expression douce & grave, premiers reflets de l'immortalité, qu'on lit parfois au front des vieillards & des mourants. En ce moment la joie & l'affection l'animaient encore plus, & elle dit avec tendresse à madame de Solis :

« Non, chère Nathalie, je ne puis dire le bien que me fait votre visite. Quinze ans de séparation! tant d'événements, tant de peines, & se retrouver enfin! telles qu'on se connut & telles qu'on s'aima jadis, cela fait du bien. »

Madame de Solis l'embrassa & lui dit :

« Nous nous écrivions, mais une lettre est toujours incomplète; je parierais que les lettres de madame de Sévigné elle-même n'étaient pas complètes.

-- Madame de Grignan s'en plaignait-elle? demanda madame Clérembault avec un sourire mélancolique. Mais moi, chère Nathalie, je ne me plaignais pas trop des vôtres, je vous suivais dans votre vie de mère de famille, dans vos voyages...

— Et dans mes déménagements, ajouta madame de Solis, en riant. Avons-nous déménagé, avons-nous expérimenté ce que disent les sages & les vaudevillistes : *la vie est un voyage*.

— La carrière de monsieur de Solis l'exigeait.

— Oui, à chaque avancement, changement de résidence! Mais nous voilà enfin fixés jusqu'à l'âge de la retraite.

— Oui, mais fixés fort loin de moi.

— On se retrouve, chère amie, & si les projets que j'ai à cœur se réalisent...

— Vous y tenez donc toujours, Nathalie?

— Certainement, et quoique je n'aie entrevu votre Marguerite que comme une apparition, mon projet est plus ferme, & mon désir plus vif que jamais.

— Et votre fils?

— Cette idée lui plaît; une jeune fille élevée comme Marguerite est son idéal; puis, il a vu son portrait, & vous avouerez qu'à quatorze ans votre fille peut faire des conquêtes. Ce bon & intelligent visage promet tant! elle vous ressemble, ma bonne Clotilde, & jugez si je l'aimerai, cette chère fille!

— Que vos projets se réalisent, je ne demande pas mieux, je confierai avec joie mon enfant à votre amitié & à l'affection de votre René, j'ai entendu dire de lui tout le bien possible.

— Oui, il a du mérite & du cœur.

— Où est-il en ce moment?

— Hélas! qui le sait? il s'est embarqué en Janvier pour Taïti, & la campagne durera trois ans. Il reviendra, je l'espère, lieutenant de vaisseau.

— C'est une noble carrière, mais un peu triste.

— Cela vous arrêterait-il, chère Clotilde?

— Non, mon amie, je serais trop heureuse de remettre ma fille en des mains amies, elle aura tant besoin d'appui après moi!

— Après vous, quelles paroles, Clotilde!

Madame Clérembault allait répondre, mais la porte s'ouvrit, & Marguerite, sa fille, entra. Elle salua l'amie de sa mère d'un air gracieux, & elle dit à demi-voix :

« Chère maman, voici votre tricot, & vos pastilles de Vichy que vous avez oubliées, il est temps de les prendre. Avez-vous quelque chose à me commander?

— Oui, ma chérie, il faut veiller au dîner & donner le linge de table. Voici mes clefs, & tu surveilleras l'arrangement de la chambre d'amie.

— C'est fait, maman.

— Très-bien.

— Après, j'irai au jardin? Étienne y est.

— Oui, mon enfant. »

Elle embrassa encore sa mère & se laissa embrasser par madame de Solis, qui s'écria, lorsqu'elle fut partie :

« Elle est charmante, que vous êtes donc heureuse d'avoir une fille, Clotilde! Mes quatre garçons sont d'excellents enfants, ils aiment leur mère, & leur mère les adore, mais rien ne vaut une fille pour la douceur, la grâce, les prévenances. Je vois que déjà Marguerite est une petite femme, elle tient votre ménage.

— A peu près, répondit madame Clérembault,



& surtout elle est une garde-malade incomparable, j'ai trop souvent besoin de ses soins!

— Que mon pauvre mari l'aimerait, lui qui aime à être soigné & dorloté, lorsque la goutte le retient au coin du feu! Nos fils sont très-bons pour lui, mais enfin cela se résume en ceci: — Père, comment vas-tu? Père, as-tu l'air de se débattre? Père, que penses-tu du dernier procès? Père, veux-tu faire un petit bésigue? C'est tout. Tandis qu'une fille est toujours là, vous soigne, vous aime & vous supporte. Mais vos fils, Clotilde, vous ne m'en parlez pas.

— Vous les verrez ce soir, chère amie.

— Ils sont grands?

— Albéric vient de passer son examen de sciences.

— Et Étienne, le gentil Étienne?

— Il est un peu retardé. »

Madame Clérembault ne paraissait pas avoir envie d'insister sur ce sujet, elle se leva, prit le bras de son amie, la conduisit au balcon, en disant :

« Marguerite est là. »

Ce balcon, où s'enlaçaient deux admirables clématites, violette & blanche, dominait tout le jardin; on voyait de là les beaux massifs d'arbres variés, passant par toute la gamme du vert, depuis le saule poudré d'argent jusqu'aux ifs presque noirs, les parterres éblouissants de toutes les richesses de l'été, les beaux gazons, délice & repos des yeux, que diapraient des corbeilles d'hortensias, & d'où l'herbe des Pampas élevait ses aigrettes dorées; au-delà du jardin, par des échappées ménagées avec art, on distinguait la campagne, une colline noyée dans le lointain bleuâtre, un clocher rustique où sonnait une petite cloche, un moulin, grand travailleur, & des champs variés de couleur & de culture :

« Je ne sors pas beaucoup, dit madame Clérembault, je passe ma vie ici, près du balcon, & ce paysage m'intéresse, me distrait. D'ailleurs mes enfants aiment ce jardin, chacun à sa manière, je les y vois souvent..., & tenez, voilà Marguerite... »

En effet, Marguerite était assise sous un grand catalpa, elle arrangeait avec beaucoup de soin & de goût, dans une corbeille de porcelaine, les beaux fruits qu'elle venait de cueillir. Le soleil, tamisé à travers le feuillage, l'éclairait favorablement; il jetait des paillettes d'or dans ses cheveux bruns, il illuminait & éclairait d'un rayon son front large & ses cils abaissés, & si l'on ne voyait pas ses yeux, madame de Solis se souvenait qu'ils étaient grands, noirs & doux. La douceur de ce joli visage n'excluait pas cependant d'autres qualités; Lavater aurait trouvé du courage & de la fermeté dans certains linéaments, quelque chose de réfléchi, qui, même à quatorze ans, Marguerite n'avait pas davantage, faisait bien augurer de l'avenir.

« C'est sa place favorite, dit encore madame Clérembault, chacun d'eux a son domaine : derrière cette charmille, est le fumoir d'Albéric, & là, au bas du balcon, le jardin de mon Étienne. »

Madame de Solis ne fut pas charmée de ce jardin, placé immédiatement sous les fenêtres de la maison; il avait un aspect singulier & faisait tache au milieu du parc ombreux & charmant auquel on l'avait dérobé : des rocailles, des statuette placées sur des supports de pierre, un petit chalet qui servait d'abri à deux chevrettes du Thibet, des fleurs en petite quantité, éparses au milieu des lierres & des lianes, rampant sur la terre, donnaient à ce coin de terre une physionomie peu agréable.

« Manque de goût, se dit madame de Solis.

— Étienne, reprit madame Clérembault, n'aime que les fleurs & les animaux, ses dahlias, ses chevrettes & ses pigeons, ce qui fait, je l'avoue, bien du tort à ses études.

— Est-ce lui qui arrange le petit jardin ?

— Oui, lui seul, il est très-adroit... Peut-être manque-t-il un peu de grâce, son jardinet, ces rochers, ces images de plâtre, ne me plaisent guère, mais à quoi bon le contrarier! Pauvre enfant! »

Madame de Solis n'appuya point sur ce sujet, il lui semblait que le souvenir d'Étienne jetait quelque ombre sur les pensées de son amie; elle lui dit seulement avec gaieté :

« Et où donc est-il, ce charmant jardinier ?

— Eh mais! le voilà. Étienne! »

Madame Clérembault montra à son amie un jeune homme qui s'avancait dans l'allée, tout de blanc habillé & portant un arrosoir comme un vrai jardinier de keepsake; sous son chapeau de paille, on voyait flotter une abondante chevelure brune : à l'appel de sa mère, il leva la tête & laissa voir un visage fort régulier, & pourtant peu agréable. L'expression trop mobile, trop changeante de cette figure en détruisait l'harmonie; peut-être, les yeux écartés l'un de l'autre & d'un bleu singulièrement clair, la bouche entrouverte & indécise, lui donnaient-ils quelque chose d'étrange. Étienne avait dix-sept ans; il sourit en voyant sa mère; elle lui dit du plus haut de sa douce voix :

« Ne te fatigue pas, mon cher enfant; il fait si chaud! Repose-toi près de Marguerite. »

Il allait répondre, mais un coup de fusil, tiré assez près, lui coupa la parole, & soudain, un superbe pigeon d'une blancheur de neige, vint, en tournoyant, tomber à ses pieds. Des gouttes de sang vermeil inondaient son plumage éclatant; il fit un effort pour se relever & mourut. Marguerite avait poussé un cri de frayeur, & Étienne un cri de colère; une voix s'écria d'un accent de triomphe :

« Est-ce visé, cela ?

— Albéric! qu'as-tu fait? s'écria Marguerite.

— Je devais m'en douter! s'écria Étienne à son tour, en saisissant le bras de son frère & en le secouant avec fureur, toi! toujours toi! Tu es toujours le même, dur et méchant! Ce pigeon, tu savais qu'il était à moi, que je l'aimais, tu l'as tué exprès! Va, je le sais bien! & si tu n'étais pas mon frère!...



— Que ferais-tu ? demanda Albéric d'un ton railleur & en se dégageant de l'étreinte d'Étienne.

— Je te pulvériserais, vois-tu ! »

Il porta encore la main sur Albéric, & il l'aurait renversé si Marguerite, tout en pleurs, ne s'était jetée sur son bras & ne l'avait retenu. Étienne était effrayant : sa brune pâleur était devenue livide, ses dents grinçaient, & un tremblement nerveux secouait son corps & faisait trembler sa voix.

« O mes enfants ! s'écria madame Clérembault, finissez, vous me faites mourir. »

Albéric n'avait pas vu sa mère, il leva les yeux & parut sincèrement contristé.

« Pardon, dit-il, je m'en vais. »

Et il s'éloigna en emportant son fusil. Marguerite parlait à Étienne avec force, elle voulait le calmer, elle l'emmenait vers la maison ; mais on entendait encore cette voix impatiente qui répétait :

« Mon frère ! oui, c'est mon frère, mais comment me traite-t-il ? Il n'existe que pour mon tourment. Je voudrais le voir... »

La main de Marguerite, se posant sur les lèvres d'Étienne, arrêta une imprécation, elle l'entraîna ; madame Clérembault était retombée sur son fauteuil, & elle disait à son amie effrayée & affligée :

« Voilà ma croix ! oh ! elle est pesante ! Mon fils aîné a de l'intelligence & il en abuse ; mon fils cadet a des passions violentes & on le surexcite. Ah ! quelle perte que celle de mon mari ! Il aurait mis à la raison ces esprits intraitables.

— Il est vrai que mes fils n'oseraient se disputer en présence de leur père, répondit madame de Solis avec ingénuité. Convenez, cependant, que le crime d'Albéric était un petit crime ; tous les jeunes gens aiment à manier un fusil, & mon Eugène, qui n'a pas quinze ans, ne s'en prive pas.

— La faute est légère, sans doute ; mais, n'est-ce pas l'intention qui fait l'essence du péché ? Si mon fils aîné savait que ce pauvre petit animal appartenait à son frère (& il ne pouvait pas l'ignorer) ; s'il se doutait que cet accident irriterait profondément un esprit irascible & faible (& il en était sûr), pouvons-nous l'innocenter complètement ?

— Non, certes, dit madame de Solis ; mais pour quoi aussi son frère se fâche-t-il si vite ? »

Madame Clérembault soupira comme si on eût touché une blessure secrète & profonde.

« Il est ainsi, dit-elle ; une enfance malade ne l'a pas disposé aux luttes de la vie ; il est nerveux, faible, agité... Il a besoin qu'on le ménage, & un jour, après moi, qu'advient-il de lui ?... »

— Chère amie, vous aurez le temps de le caser dans le monde ; il deviendra plus fort & votre aîné plus tendre ; ils se soutiendront ; votre Marguerite &, puis-je ajouter, mon René les aideront & les aimeront. »

Madame Clérembault pressa affectueusement la main de son amie, & lui dit :

« Votre amitié est consolante, chère Nathalie... »

Je veux me reposer sur elle & sur Dieu qui me l'envoie... »

L'heure du dîner réunit la famille & l'étrangère, qui put alors, pour la première fois, observer Albéric Clérembault. Agé de dix-neuf ans, grand, robuste, blond, d'une tournure décidée, d'une figure mâle, il avait au plus haut degré ce type raide, dur & froid des jeunes hommes d'aujourd'hui, type américain impatronisé en France avec les mœurs, les idées & les hardies entreprises de la libre Union. Pourtant, si parfait que fût son aplomb, au commencement du repas, il parut quelque peu gêné ; puis, les manières aimables & polies de madame de Solis le mettant à son aise, il entama avec elle un dialogue interminable ; il la questionnait sur ses fils, leurs aptitudes, leurs carrières diverses, le sujet des examens qu'ils avaient subis, ou pour l'École navale, ou pour l'École centrale ; il s'intéressait surtout à l'industrie que le second fils de madame de Solis, Jules, avait embrassée ; il ne tarissait pas de demandes, toutes intelligentes, ayant un but défini & annonçant un esprit ouvert & cultivé ; sa mère le laissait parler & l'écoutait même avec une certaine complaisance ; Étienne mangeait d'un air sombre & ne prenait aucune part à l'entretien ; Marguerite veillait au service, se rendait utile & avait sans cesse les yeux sur sa mère pour prévenir ses ordres & ses désirs.

Le dîner finit & le café fut servi sous le catalpa ; Marguerite prit ses deux frères sous le bras & les emmena vers le jardin d'Étienne ; Albéric la suivait le front riant, Étienne se laissait conduire de mauvaise grâce, & il ne levait pas les yeux sur son aîné. La rancune durait encore, mais quand Marguerite lui montra, sur un rocher, une jolie collection de plantes grasses, abritées par une petite serre portative, & qu'elle lui dit :

« Ceci t'appartient ! » l'humeur disparut, comme un noir nuage que chasse le soleil.

Il sourit.

Albéric lui dit :

« Je te prie d'accepter ces petites plantes en dédommagement de ton pigeon ; je suis fâché, vrai, de l'avoir tué.

— Ah ! tu peux bien tuer tous les autres, s'écria Étienne ; je ne m'en soucie plus, j'aime mieux mes fleurs !

— Si tu ne t'en soucies pas, interrompit Marguerite, je les prends pour moi, je les soignerai, & je prie Albéric de ne pas tirer sur ces pauvres bêtes.

— Sois tranquille, Marguerite ; ainsi, Étienne, la paix est faite ? »

Ils se serrèrent la main, Albéric alluma un cigare en se promenant sous la charmille ; Étienne, avec un plaisir enfantin, arrangea & dérangea ses plantes, & Marguerite fut serrer le dessert à l'office.

Sa mère & madame de Solis avaient suivi des



yeux cette petite scène, & quand la jeune fille eut disparu, madame Clérembault dit :

« C'est elle, j'en suis sûre, qui a sermonné Albéric & qui en a obtenu cette gracieuseté, bien due à mon pauvre Étienne. Sans elle, ces malheureux enfants ne s'entendraient jamais. Elle est le trait-d'union.

— Et Albéric le point d'interrogation, répondit

madame de Solis en riant. Il m'a mise à quia par ses questions.

— Oui, dit madame Clérembault, & Étienne, toujours étonné, fâché ou transporté, est le point d'exclamation. Pourvu que leur sœur puisse constamment les réunir ! »

M<sup>me</sup> M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## UNE DOUBLE ÉPREUVE

### I

QUEL étrange & curieux spectacle présente la gare d'un chemin de fer au moment qui précède un départ ! Quel bruit, quelle agitation parmi tout ce monde qu'on croirait atteint de la fièvre des voyages, l'une des maladies de notre époque. L'observateur attentif, celui qui aime à étudier, d'après le jeu de la physionomie, les diverses impressions de l'âme, trouve, en pareil cas, ample matière à se satisfaire :

Ce voyageur qui marche d'un pas saccadé, dont la mauvaise humeur est évidente, dont le regard se dirige fréquemment vers l'horloge comme s'il lui reprochait sa lenteur, a dû subir les ennuis d'une longue attente. Cet autre, au contraire, qui arrive, l'air effaré, bousculant sans pitié tout ce qui lui fait obstacle, s'exposant lui-même à être renversé par ces machines roulantes qui servent à transporter les bagages, craint évidemment de manquer le départ du train, & par son tardif empressément cherche à réparer le temps perdu. Tous ces gens, enfin, qui poursuivent un but opposé, qu'aucun lien n'attache les uns aux autres, qui appartiennent à tous les rangs de la hiérarchie sociale, vont s'exposer ensemble aux chances d'un voyage, sans songer que la plus légère inadvertance de la part de l'aiguilleur, le moindre déraillement peuvent entraîner une épouvantable catastrophe. Est-ce confiance en la divine Providence, mépris de la mort, légèreté d'esprit ? Nous laisserons nos lecteurs résoudre ce problème.

Au moment où commence ce récit, la gare du chemin de fer de Lyon à Grenoble présentait l'aspect que nous avons essayé de décrire. Vingt minutes à peine devaient s'écouler avant le départ du

train ; on se pressait pour prendre des billets ; & , comme il arrive souvent en pareil cas, les plus faibles se trouvaient insensiblement relégués, en arrière, sans considération d'âge ou de sexe.

Une jeune femme dont le simple & élégant costume de voyage s'harmonisait parfaitement avec la grâce & la distinction de toute sa personne, attendait, à une petite distance du guichet, le retour d'un homme âgé dont la mise propre et soignée laissait deviner toutefois l'état de domesticité.

Pendant que les regards de la jeune voyageuse erraient un peu à l'aventure, elle aperçut à l'autre extrémité de la gare, & assise sur une caisse, fautive sans doute d'un autre siège, une personne dont la vue la fit tressaillir, car il lui semblait reconnaître l'une de ses anciennes amies de pension, partie depuis trois ans pour la Russie, afin d'y remplir les fonctions d'institutrice. Ses yeux la trompaient-ils ? était-elle la dupe d'une de ces ressemblances qui amènent parfois les plus étranges méprises ? Quoi qu'il en fût, la jeune voyageuse, à laquelle nous donnerons tout de suite les noms d'Hortense Vercelly, voulut éclaircir ses doutes, & , au risque de ne plus retrouver son vieux serviteur, elle se dirigea rapidement & le cœur fort ému, vers cette amie supposée. Une vingtaine de pas les séparaient, quand celle-ci, se levant brusquement de son siège improvisé, accourut vers madame Vercelly & se jeta dans ses bras. Au premier moment de surprise & de joie occasionné par cette rencontre succéda un échange de paroles incohérentes, de questions restées sans réponse. Hortense retrouva enfin un peu de calme.

« Chère Valentine ! dit-elle, toi que je croyais à des centaines de lieues de notre pays, auprès de cette jeune princesse russe dont le nom m'échappe, par quel miracle te retrouvé-je ici ?



— Pendant trois années, repartit Valentine en retenant la main de son amie, j'ai lutté contre la plus cruelle nostalgie, il me fallait revoir la France ou mourir.

— Pauvre enfant !... Et depuis quand es-tu de retour ?

— Depuis un mois environ.

— Et je t'ignorais ! c'est mal, très-mal d'en agir ainsi avec une amie !

— Je ne savais où t'adresser ma lettre, & puis j'étais triste, découragée, je craignais d'être blâmée par toi aussi d'avoir abandonné ma position auprès de la princesse Tchermitoff ; seule je pouvais savoir tout ce que j'avais souffert !

— C'était faire injure à mon affection.

— Une telle méfiance devient naturelle quand on est malheureux. Déjà madame Dillois, cette ancienne amie de ma pauvre mère & jusqu'alors ma zélée protectrice m'avait mal accueillie à mon retour.

Madame Vercelly pressa tendrement la main de Valentine, qui, après un court silence, poursuivit :

« Interrogée par elle sur ce que je comptais faire, car le petit pécule que je rapportais de mon exil serait vite épuisé, je lui dis que mon dessein était de donner des leçons de musique. Madame Dillois haussa les épaules de la façon la plus décourageante. « N'ayant personne pour prôner votre talent, ajouta-t-elle, vous ne trouverez pas d'élèves, & vous végéterez toute votre vie dans un état voisin de la misère. Il faut vous faire des protecteurs, des amis, lutter vaillamment contre les difficultés de la vie. Si à votre âge vous manquez d'énergie, espérez-vous en trouver plus tard. Orpheline, sans fortune, mais douée de quelque talent, vous devez user de toute vos forces pour vous créer une position. » J'écoutais tristement ; ma vieille amie poursuivit :

— Vous manquez d'initiative, de résolution, comme en manquait votre pauvre mère, qui a succombé à la peine. Et comme ce souvenir faisait couler mes larmes, madame Dillois ajouta d'un ton plus doux : Voulez-vous m'accepter pour guide, suivre en tout mes conseils ? J'en fis la promesse. Ma protectrice, après avoir réfléchi un instant, me dit : J'ai pour le moment ce qu'il vous faut... Vous allez partir... Je fis un mouvement d'effroi.

— Oh ! pour le Dauphiné seulement. Un riche maître de forges de ce pays, qui réunit chaque année, à cette époque, de nombreux visiteurs, désire trouver une artiste, bien élevée, dont les talents contribueraient à l'amusement de ses hôtes. On s'en rapporte à mon choix ; il vous suffira, par conséquent, d'une lettre de recommandation pour être bien accueillie & recevoir la juste rémunération de vos services. »

Je me récriai d'abord contre un projet qui m'inspirait une forte répulsion ; madame Dillois se fâcha, jura qu'elle ne s'occuperait plus de moi à l'avenir, que toutes nos relations cesseraient. Je

fondis en larmes ; elle s'apaisa.... Tu devines le reste. Mais c'est trop longtemps t'entretenir de ma triste personne. Parlons de toi, chère Hortense, de tes projets, aussi brillants sans doute que les miens sont incertains & sombres.

L'arrivée du vieux domestique de madame Vercelly, qui était enfin parvenu à retrouver sa maîtresse, interrompit l'entretien des deux amies ; puis avec le laconisme qui lui était habituel & l'avait fait surnommer par ses camarades le Muet, il se borna à désigner de la main l'horloge en disant : « Madame.... »

Le vide commençait en effet à se faire dans la gare ; il était temps de se rendre dans la salle d'attente ; le train ne pouvait tarder à partir. Madame Vercelly & sa compagne eurent quelque peine à se placer dans une embrasure de fenêtre d'où l'on apercevait la longue file de wagons précédés de leur terrible moteur, qui lançait dans l'air des tourbillons de fumée & de vapeur, tout en faisant entendre ces sifflements aigus qui irritent le système nerveux le plus solide.

La conversation des deux amies, forcément interrompue, put donc se renouer.

« J'ai appris, dit Valentine, par suite de quel affreux accident de chasse, monsieur Vercelly avait perdu la vie.

Un nuage passa sur le front d'Hortense.

— Il y a près de trois ans, dit-elle, que ce malheur est arrivé, tu venais à peine de quitter la France.

— Et quel usage as-tu fait jusqu'ici de la liberté que te laisse ton veuvage ?

— Liberté plus apparente que réelle, ma chère, car elle me rend le point de mire des intrigants, si communs, hélas ! au temps où nous sommes.

— Quand le poids t'en paraîtra trop pesant, ajouta en souriant Valentine, il te sera facile de t'en décharger sur un second époux. Belle, riche, aimable, tu n'auras que l'embarras du choix.

— Tu veux me flatter.

— Non, je t'aime trop sincèrement pour cela. Mais à mon tour, chère Hortense, j'attends tes confidences.

— Je n'ai rien à t'apprendre qui mérite réellement ce nom. Le temps de mon deuil s'est écoulé dans la retraite comme l'exigeaient les convenances. Si le souvenir des torts de M. Vercelly envers moi n'était pas complètement effacé, je donnai néanmoins de sincères regrets à cette mort si prématurée, si malheureuse. Ma seule distraction consistait dans la multitude d'affaires qui suivent toujours un semblable événement. Mon mari avait dissipé toute sa fortune, mais la mienne restait intacte, & malgré certains conseils, qui n'étaient peut-être pas très-désintéressés, je me refusai à vendre l'important établissement créé par mon excellent père, mal dirigé par M. Vercelly, mais qui n'aurait besoin que d'un esprit éclairé & pratique, d'une main ferme pour redevenir ce qu'il était autrefois. En attendant que je prenne un



parti & pour ne pas laisser chômer une centaine d'ouvriers, j'ai obtenu que l'ancien associé de mon père, le bon M. Levraut, consentit à aller en Touraine, exercer une surveillance indispensable.

— *Fortune oblige*, ajouta Hortense en souriant, & je t'assure que la mienne me cause parfois certains ennuis.

— Oh! ne médis pas de la fortune! Mais tu ne m'as pas dit encore par quel heureux hasard je te rencontre ici, ni quel est le but de ton voyage?

— Son but, Aix, en Savoie, dont les eaux m'ont été ordonnées par mon médecin.

— Tu serais malade?

— Un peu malade d'esprit seulement. Mais, avant d'aller m'installer à Aix, j'ai promis de m'arrêter pendant une quinzaine de jours chez des parents qui ont leurs propriétés dans le Dauphiné, & qui se sont pris pour moi d'une affection aussi vive que soudaine, bien que notre parenté soit de celles qui se perdent un peu dans la nuit des temps.

— Et peut-être est-ce ton veuvage qui en a renoué les liens?

— Les instances si pressantes de ma cousine, repartit madame Vercelly en souriant, ne me laissaient aucune possibilité de refus. On prétend, du reste, que c'est une fort aimable femme, une maîtresse de maison accomplie que madame Préfontaine...

Valentine tressaillit, & interrompant brusquement son amie.

« Préfontaine! dit-elle. Tel est le nom des parents que tu vas visiter?

— Oui. Les connaîtrais-tu?

— Oh! l'heureuse coïncidence! C'est précisément pour monsieur Préfontaine, maître de forges, à dix lieues de Grenoble, que madame Dillois m'a donné une lettre d'introduction. »

La satisfaction de la jeune veuve paraissait ne le céder en rien à celle de son amie.

« Moi qui souffrais d'avance, continua celle-ci, de la pensée de me trouver seule au milieu de personnes inconnues, peu bienveillantes peut-être!...

— Je pouvais avoir les mêmes craintes.

— O toi, quelle différence! Tu n'es pas une pauvre artiste qu'on paie pour amuser ses hôtes, Le prestige de la fortune est si puissant!

— Si je devais à elle seule la considération & les hommages, une telle assurance n'aurait rien de bien flatteur.

— Personne moins que moi, ma chère, ne voudrait rabaisser ton mérite; mais enfin, il serait moins encensé si tu n'étais indépendante & riche.

— Cette fois, je ne t'accuserai pas de vouloir me flatter, repartit Hortense avec un sourire un peu contraint.

— Depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrées à la pension, poursuivit Valentine, moi pauvre orpheline, toi la fille d'un riche industriel, tu as toujours trouvé ces soins empressés,

cette indulgence qui eussent gâté une nature moins heureusement douée que la tienne. La vie s'ouvrait devant l'opulente héritière, douce & facile, tu n'avais pas à te préoccuper de ta position, puisqu'elle était toute faite...

— Et tu crois que j'aurais été incapable de la faire moi-même?

— Peut-être?

— C'est-à-dire que, selon toi, je ne possède aucun talent?

— Je t'en reconnais de très-réels.

— Mais dont je ne saurais pas tirer parti, ce qui revient à peu près au même. Eh bien! ma chère, j'ai une tout autre opinion de mon caractère, de mes aptitudes, & puisque tu as commencé à établir entre nous un parallèle, je vais le continuer :

Il est vrai que la fortune m'a souri dès mon enfance, mais je n'avais pas, comme toi, cette humeur inquiète, un peu farouche, qui éloignait, il m'en souvient, celles de nos compagnes que la sensibilité, la bonté de ton cœur eussent séduites, si elles les avaient mieux connues. Les années ne t'ont pas changée, ma chère Valentine, tu as aujourd'hui les mêmes qualités & les mêmes défauts, & de là vient peut-être qu'avec des talents, de l'esprit & du cœur, tu es à vingt-trois ans, sans position, mécontente du passé, inquiète de l'avenir. »

Valentine se disposait sans doute à protester contre un tel jugement, mais le temps lui manqua. On venait d'ouvrir les portes de la salle, & le flot des voyageurs se précipita sur la voie, entraînant les deux amies, qui se tenaient toujours par le bras & que suivait, à une petite distance, le vieux domestique de madame Vercelly.

## II

Nos trois voyageurs étaient à peine installés dans une bonne berline, qu'ils y furent, à leur vif regret, suivis par toute une tribu d'Anglais, ces nomades qu'il est presque impossible de ne pas rencontrer, quelle que soit la route que l'on suive.

Les enfants d'Albion, il faut en convenir, se laissent moins que nous arrêter par la crainte de quelques solécismes, quand il s'agit de s'instruire ou seulement de satisfaire leur curiosité. Le projet de ceux-ci était de s'arrêter à Grenoble & de visiter la Grande Chartreuse; aussi ne se faisaient-ils pas faute de questions auxquelles Pierre répondait avec un laconisme fait pour dérouter l'opinion que nos insulaires s'étaient peut-être faite de la loquacité française.

« On dit ces moines laisser nous mourir de faim, repartit un gros homme au teint fortement enluminé, qui devait avoir pour ce genre de mort une aversion toute particulière.



— Ils se passeraient bien, en tout cas, de votre visite, fit Pierre en haussant les épaules.

— Oh! *yes*, mais alors ne pouvoir dire *in England*, nous avoir vu le *covent* à eux.

« Il faut des *moulets*, n'est-ce pas? pour monter jusqu'à la *Chartrouse*, demanda encore le gros homme.

— Des *mollets*, répéta Pierre peu familiarisé avec la prononciation anglaise, vous voulez dire des jarrets apparemment.

— *No*, avoir bien dit, des *moulets*. »

Valentine ne put retenir un sourire; mais elle était bien décidée à ne pas intervenir dans la conversation.

Madame Vercelly, elle, n'avait accordé aucune attention à ses compagnons de route, & l'on pouvait supposer qu'elle était tout aussi indifférente aux beautés pittoresques du pays qu'ils traversaient, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. Absorbée par ses réflexions, la tête appuyée sur la poitrine, il lui arrivait de laisser sans réponse les observations de Valentine ou de se borner à un monosyllabe. Aussi cette dernière finit-elle par devenir à son tour triste et songeuse.

Le temps se passait ainsi, les Anglais avaient fini par causer entre eux dans leur langue. Bientôt on atteignit Grenoble où ils s'arrêtèrent.

« Si tu savais, dit tout à coup la jeune veuve, le regard brillant, la voix un peu émue, quel projet bizarre mon esprit a caressé depuis quelques heures! & cependant je tiens fortement à sa réalisation. »

Et comme son ami attachait sur elle un regard interrogateur, Hortense poursuivit :

« Pour monsieur et madame Préfontaine nous sommes des inconnues; j'avais dix ans à peine l'unique fois qu'ils m'ont vue, c'était, je crois, à l'époque de leur mariage. Il n'existe pas de différence bien notable entre ta personne & la mienne, il serait même facile de nous prendre pour deux sœurs... »

— Où veux-tu en venir? demanda la jeune artiste avec une certaine anxiété.

— A te proposer, ma chère, un changement provisoire de noms et de position. Tu seras la parente impatientement attendue, dont on va fêter l'arrivée, moi la jeune artiste annoncée par madame Dillois.

— Mais ce projet est si insensé qu'il ne se discute même pas, repartit vivement Valentine.

— Je soutiens, au contraire, qu'il est très-sérieux & je l'ai longuement médité.

— Tu as pu croire que je consentirais...

— J'ai osé compter sur une complaisance, une amitié, mises souvent à l'épreuve autrefois.

— Cette complaisance n'avait pas à s'exercer dans des conditions aussi déraisonnables.

— Tu ne me crois donc pas assez de talent pour suppléer le tien?

— Je m'incline, au contraire, devant ta supériorité.

— Tu connais mon passé beaucoup mieux que les Préfontaine, & il m'est très-aisé de te donner sur eux quelques détails indispensables.

— Non, non, Hortense, n'insiste pas; il serait même peu généreux de ta part d'user, dans une telle circonstance de l'ascendant que tu as toujours eu sur mon esprit. »

La jeune artiste, en laissant entrevoir que son opposition pourrait fléchir, donnait à madame Vercelly de nouvelles armes qui lui servirent en effet à battre en brèche toutes les objections. La dernière fut que madame Dillois ne lui pardonnerait peut-être jamais.

« Penses-tu, repartit vivement Hortense, que mon amitié ne vaille pas sa protection un peu despotique? D'ailleurs, ne serons-nous pas toujours maîtresses de limiter le temps de l'épreuve que je veux tenter, & dont je serai seule à supporter les chances, peut-être désagréables?

— M'apprendras-tu, du moins, ajouta Valentine, l'esprit troublé & à bout d'arguments, ce que tu espères de la réalisation d'un tel projet? »

Hortense rougit légèrement et parut hésiter un instant avant de répondre :

« Je pourrai apprécier ma valeur réelle.

— Tu n'as pas d'autre mobile?

— Peut-être; mais le moment n'est pas encore venu de te le faire connaître. Du reste, j'assume toute la responsabilité des événements qui peuvent surgir, & à l'affection qui nous lie déjà s'ajoutera de ma part, chère Valentine, une tendre reconnaissance. »

Il avait été convenu précédemment que Pierre poursuivrait sa route jusqu'à Aix, afin d'y arrêter un logement, précaution nécessaire à une époque de l'année où les principaux hôtels sont envahis par la foule des baigneurs.

Une autre circonstance contribuait encore à faciliter les projets de la jeune veuve sans qu'elle eût à s'assurer la complicité toujours fâcheuse de domestiques. Sa femme de chambre, étant tombée malade au moment de leur départ pour le Dauphiné, devait être momentanément remplacée par une jeune fille de ce pays.

Après un assez long débat entre les deux amies, Valentine, entraînée, sinon persuadée, céda enfin, et madame Vercelly, triomphante, l'en remercia dans les termes les plus chaleureux.

Elles arrivèrent bientôt à une station, qui était la plus rapprochée de la propriété du maître de forges, & où elles devaient quitter le chemin de fer.

A peine, en effet, descendaient-elles de wagon, qu'ellesurent se diriger de leur côté une espèce de colosse, aux formes athlétiques, & dont les traits, quoique assez beaux, avaient cette expression de vulgarité qui ferait préférer la laideur.

Son négligé de campagne dépassait un peu les bornes de la convenance, quand il s'agit d'accompagner une femme. La seule concession qu'il jugea à propos de faire en s'approchant des deux jeunes



voyageuses, ce fut de soulever à demi son chapeau de paille à larges bords et de tenir à la main le cigare qu'il était en train de fumer.

Hortense pressa légèrement le bras de son amie, en disant à voix basse :

— Monsieur Préfontaine, à ton rôle.

— L'une de vous, *belles dames*, s'appelle-t-elle madame Vercelly ? demanda le maître de forges d'un ton qui ne démentait pas son extérieur.

— C'est moi, monsieur, répondit Valentine en rougissant, & faisant quelques pas vers M. Préfontaine.

— Ah ! vous êtes la bienvenue, ma cousine ; mais je croyais que ce diable de train n'arriverait jamais. Voici plus d'une heure que je suis ici à me morfondre.

— Je regrette vivement que vous vous soyez dérangé, monsieur, répartit la jeune artiste.

— Oh ! le dérangement passerait encore, mais je n'aime pas à attendre, surtout quand mon temps serait utilement employé ailleurs. J'ai donné des ordres à mon domestique, il va réclamer votre bagage, car je sais que les femmes ne voyagent jamais sans tout un attirail de caisses. Ainsi plus rien ne vous retient ici ; ma voiture est à dix pas ; partons !

— Pardon, monsieur, mais je ne suis pas seule.... dit Valentine en hésitant.

— Votre femme de chambre, sans doute. Pardieu ! elle montera dans le fourgon avec les malles.

— Je n'ai pas emmené de femme de chambre, mais j'ai eu pour compagne de voyage mademoiselle Valentine Darville, qui m'a appris qu'elle se rendait à Préfontaine.

— Mademoiselle Valentine Darville.... Je ne connais pas.

— C'est une artiste que madame Dillois a dû.... vous annoncer.

— Ah ! oui ; encore une idée saugrenue de ma femme, car je vous préviens qu'elle en a beaucoup. N'avons-nous pas assez de monde chez nous sans engager encore une *baladine* ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Valentine, dont le visage était tout en feu.

— Eh ! sans doute, une baladine, une chanteuse, que sais-je, moi ! Enfin, puisque la sottise est faite.

— Si cette demoiselle se doutait que sa présence vous fût désagréable, elle repartirait sur-le-champ.

— Cela me serait bien égal, si ce n'était pour ma femme qui jetterait les hauts cris. Enfin, où est-elle cette belle demoiselle ?

— La voici, répartit Valentine en désignant la jeune veuve qui commençait à trouver la conférence un peu longue.

— C'est qu'il n'y a place dans mon coupé que pour deux. Croyez-vous que la baladine consente à monter dans le fourgon ?

— Je n'en sais rien, monsieur, ajouta la jeune artiste, indignée de tant de grossièreté & désireuse de voir comment Hortense supporterait cette première épreuve.

Soit que l'air de distinction de la jeune veuve ne répondit pas à l'idée que s'était faite le maître de forges d'une baladine, soit qu'il appartint à cette classe d'individus dont l'impertinence s'exhale surtout en l'absence de ceux qu'elle concerne, il n'osa proposer à Hortense de monter dans le fourgon, & s'excusa, quoique d'une façon maladroite, de devoir lui faire attendre le retour de la voiture. Elle supporta gaiement le contre-temps & répondit même par un petit signe d'indifférence au sourire doucement railleur de son amie. La distance à franchir n'étant que d'une lieue, cette attente ne pouvait être longue.

Madame Préfontaine était, au physique comme au moral, la vivante antithèse de son époux. Sa taille fluette, sa voix douce et caressante lui donnaient un aspect tout juvénile ; la grâce de ses manières lui gagnait dès l'abord tous les cœurs. Cependant sa douceur était plutôt un calcul qu'une qualité native, & sous cette parole mielleuse on sentait parfois percer l'irritation. Mais c'étaient là de rares écarts ; madame Préfontaine tenait trop à sa réputation de femme sensible & aimante, pour négliger les moyens de la maintenir. Elle accueillit sa charmante cousine avec de telles démonstrations de tendresse, de reconnaissance, que Valentine embarrassée, mécontente, fut sur le point de se trahir ; la présence de nombreux témoins put seule retenir sur ses lèvres le secret prêt à s'en échapper. Puis, insensiblement, & sans qu'elle s'en aperçût, le charme de cet aimable accueil, de ces soins empressés, de ces compliments flatteurs agit sur son esprit, & elle oublia un peu qu'ils s'adressaient à une autre.

Madame Préfontaine lui présenta, un à un, tous ses hôtes, en commençant par celui qui était le plus cher à son cœur, monsieur Jules Dufournel, son frère, l'un des plus brillants avocats du barreau de Grenoble, & qui avait, disait-elle, sur son instantane prière, consenti à s'arracher pour quelques jours à ses nombreuses occupations, afin de venir partager leurs plaisirs. Parmi les douze ou quinze personnes qui défilèrent successivement sous ses yeux, Valentine remarqua trois ou quatre types qui lui parurent curieux à étudier ; mais monsieur Jules Dufournel ne lui en laissait guère le loisir, car il paraissait décidé à accaparer pour lui seul toute son attention. S'autorisant de leurs liens de parenté, il avait pris, dès l'abord, avec sa soi-disant cousine, un ton qui, sans dégénérer en une inconvenante familiarité, sortait un peu néanmoins des bornes de cette réserve qui est le premier hommage auquel toute femme doit prétendre. Mais il était si spirituel, si amusant ; il esquissait les portraits des hôtes de sa sœur d'une manière si plaisante, que Valentine l'écoutait en souriant complaisamment, quand l'arrivée de madame Vercelly vint lui rappeler tout à coup sa véritable position & chasser toute sa gaieté.



Madame Préfontaine adressa à la nouvelle venue quelques phrases d'une politesse un peu froide, & qui étaient destinées à lui faire comprendre, dès le premier moment, que l'artiste payée pour venir amuser ses hôtes ne saurait être traitée sur le pied d'une parfaite égalité avec ceux-ci, ni avoir droit aux mêmes égards.

Hortense était douée de trop de tact, elle avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas saisir une telle nuance ; mais elle se promit d'imposer à sa cousine la politesse & les égards qu'elle semblait vouloir lui marchander. Ainsi, madame Préfontaine s'étant brièvement excusée de n'avoir pu lui donner qu'une toute petite chambre dans les combles de la maison, Hortense répartit que *provisoirement* elle s'en contenterait.

« Madame Dillois nous a beaucoup vanté votre talent comme pianiste & comme chanteuse, poursuivit madame Préfontaine, nous avons ici des connaisseurs fort habiles ; l'un d'eux, monsieur Beauval, s'est fait à cet égard une réputation méritée. »

Pour toute réponse, Hortense s'inclina légèrement.

C'était l'heure à laquelle les hôtes de Préfontaine, qui jouissaient d'ailleurs d'une grande liberté, se dispersaient afin de choisir le genre de plaisirs qui leur convenait le mieux. Quelques dames consacraient une partie de ce temps à leur toilette, d'autres à la lecture ou à la promenade. Il ne resta bientôt dans le salon que madame Préfontaine, son frère & les deux amies, qui avaient à peine pu échanger quelques regards d'intelligence.

Madame Vercelly alla s'asseoir près d'une fenêtre, tenant en main une revue, que, par contenance, elle paraissait lire, tout en écoutant avec un malicieux sourire leur hôtesse qui disait à Valentine :

« Je vous proteste, ma chère cousine, que vos jolis traits étaient restés si bien gravés dans mon souvenir que je vous ai reconnue à l'instant. Ne sont-ce pas toujours les mêmes yeux bleus si doux, ce teint semblable à la fleur du pêcher, cette bouche faite pour le sourire ? »

Valentine, rouge de confusion, se leva un peu brusquement en disant :

« Votre affection seule fait tous les frais d'un tel portrait, ma cousine. »

M. Dufournel avait eu assez de tact pour ne pas ajouter un mot à ces éloges exagérés qui blessent ordinairement la modestie bien plus qu'ils ne satisfont l'amour-propre.

« Si vous vouliez accepter mon bras, ma cousine, dit-il alors, je vous conduirais visiter les bâtiments de la forge ; il y a là de curieux détails à observer, surtout quand le métal en fusion présente l'aspect d'une nappe de feu entourée de noirs cyclopes. »

— Je vous remercie, je préfère remettre cette visite à un autre jour, répartit Valentine, le voyage m'a un peu fatiguée & je vais me retirer dans ma chambre jusqu'à l'heure du dîner.

— Liberté, liberté entière, ma chère cousine, se hâta d'ajouter madame Préfontaine, vous êtes ici chez vous, & vos moindres désirs seront satisfaits. »

Avant de sortir du salon, la jeune artiste regarda du côté de son amie, qu'elle voulait engager à la suivre, mais celle-ci paraissait absorbée par sa lecture & laissa ce regard sans réponse.

Madame Préfontaine se disposait également à quitter le salon, mais elle dit auparavant à Hortense :

« Vous voudrez sans doute, mademoiselle, utiliser votre solitude en essayant le piano avant de vous faire entendre ce soir. »

Cette manière de lui rappeler à quel titre elle était reçue à Préfontaine choqua la jeune veuve, qui releva brusquement la tête. Son premier mouvement fut de répondre avec hauteur, mais cette réflexion, qu'en la payant, on avait acquis le droit de disposer de son temps, la retint.

« Ah ! qu'ils sont coupables, pensa Hortense, ceux qui s'autorisent de la supériorité de leur fortune pour blesser de légitimes susceptibilités ! Si j'ai eu ce tort quelquefois dans ma vie, je veux du moins l'expier. »

Madame Préfontaine quitta le salon en emmenant son frère.

« Je ne sais si tu es de mon avis, dit-elle, mais il y a dans cette jeune artiste quelque chose qui me déplaît. »

— Je lui trouve un air distingué & une certaine fierté dans le regard qui produisent sur moi l'effet opposé, répartit l'avocat.

— Fierté fort mal placée, ce me semble.

— Pourquoi, sensible et indulgente Clarisse ?

— Une demoiselle qui trafique de son talent...

— Eh ! ma chère, je trafique de mes paroles, ton mari du fer de ses forges ; ainsi va le monde.

— Tu es insupportable. Ne va pas au moins t'occuper de cette artiste & négliger notre cousine.

— Où serait le mal ?

— Tu cherches à m'irriter ?

— Et à mélanger d'un peu de vinaigre le miel que tes lèvres distillent habituellement. »

Pendant que le frère & la sœur avaient ce petit colloque, qui menaçait de dégénérer en dispute, madame Vercelly s'était mise au piano, & après avoir préludé quelques instants, elle chanta avec expression l'une des plus ravissantes mélodies de Schubert. Un léger bruit qu'elle entendit derrière elle lui ayant fait tourner la tête, elle aperçut une femme occupée à changer les fleurs d'une jardinière. La simplicité de sa mise aurait pu la faire prendre pour une femme de charge ; mais la manière dont elle salua Hortense, les quelques paroles qu'elle lui adressa démentirent aussitôt cette supposition.

« Oh ! continuez, mademoiselle, je vous en prie, dit-elle ; il y a si longtemps que je n'avais entendu interpréter ainsi Schubert ! »



— Vous aimez la musique allemande, madame ? dit Hortense en souriant.

— J'aime tout ce qui est beau, sans acception de pays ou d'école.

— Et vous êtes musicienne ?

— Seulement par le goût, car il y a plus de vingt ans que mes doigts ne se sont posés sur le clavier d'un piano. Mais recommencez cette mélodie, je vous en supplie.

— Très-volontiers. »

Hortense se sentait un auditeur attentif, éclairé, bienveillant, l'un de ces auditeurs pour qui l'on exécute avec toute son âme.

— Merci, dit la dame, vous m'avez fait du bien & je m'oublierais facilement à vous écouter, si ce n'étaient mes nombreuses occupations. »

Ces paroles rappelèrent à madame Vercelly ses premiers doutes, mais elle les repoussa aussitôt.

« Votre nom, je vous prie, madame, dit-elle, car il me semble qu'il sera pour moi celui d'une amie.

— Madame d'Hauterive.

— Vous êtes donc la cousine germaine de madame Préfontaine ? repartit étourdiment Hortense.

— En effet, mademoiselle ; mais qui a pu vous dire ?...

— Vous êtes aussi la parente de cette jeune veuve qui est arrivée ici ce matin, madame Vercelly ?

Parenté si éloignée que je crois inutile de la rappeler. »

L'arrivée du maître de forges interrompit brusquement cet entretien. Il paraissait d'une humeur détestable, et la présence de ces deux personnes, salariées par lui, ne suffisait pas pour qu'il en modérât les effets.

« Francis en fait de belles en mon absence, dit-il, mais aussi voilà ce que c'est que de quitter sa maison pour aller courir sur les grandes routes ! »

Madame d'Hauterive paraissait toutetremblante.

« Qu'est-il donc arrivé, monsieur, dit-elle ?

— Parbleu ! il est arrivé que votre fils va me faire manquer une affaire superbe.

— Non par sa faute, j'en suis sûre.

— Est-ce que vous comprenez quelque chose à cela ? Est-ce que les femmes savent s'occuper, si ce n'est de futilités ? ajouta monsieur Préfontaine en désignant de la main la jardinière.

— Ma cousine tient à la conservation de ces fleurs &...

— Allez dire à Francis que je l'attends dans mon cabinet.

— Mais je ne saurais dans quelle partie des bâtiments de la forge le chercher à cette heure.

— C'est-à-dire qu'il faut que j'y aille moi-même. Eh bien, soit, je le trouverai.

— Non, monsieur, non, ne prenez pas cette peine, je demanderai, je m'informerai...

Et la pauvre mère se tourna vers la porte, l'esprit tellement troublé qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle

tenait un bouquet de chaque main. Hortense les lui reprit doucement en la regardant d'un air de si affectueuse pitié que madame d'Hauterive l'en remercia par un serrement de main, puis elle sortit aussitôt.

Cette petite scène muette ne passa point inaperçue pour le maître de forges, qui reprit d'un ton un peu plus doux :

« Vous vous connaissez donc avec la vieille cousine ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand ?

— Depuis vingt minutes.

— Voilà bien les femmes ; quand il s'agit de se liguer contre nous, elles s'entendent toujours promptement.

— Il n'y a de ma part que profonde et respectueuse sympathie.

— Pour elle ou pour moi ? ajouta le maître de forges d'un ton sarcastique.

— Pour qui la mérite, » dit Hortense en saluant légèrement monsieur Préfontaine.

Puis elle quitta le salon.

# III

Plusieurs jours se sont écoulés. Les hôtes de Préfontaine continuent à jouir de tous les agréments de la vie de campagne dans un pays aussi richement partagé par la nature que le Dauphiné. Aux lointaines excursions succèdent les promenades sur une jolie rivière dont les gracieux méandres avaient été jugés dignes d'inspirer la verve poétique de monsieur Dufournel. Une indiscretion de sa sœur mit Valentine à même de lire ces vers, dont les délicates allusions troublèrent un peu son cœur. Elle était d'ailleurs la reine de tous les plaisirs dont on jouissait à Préfontaine. Clarisse savait avec un art infini satisfaire tous ses goûts, l'enlacer dans les liens d'une douce flatterie, lui persuader enfin qu'elle l'aimait de l'une de ces tendresses qui, pour être nouvellement écloses, n'en sont pas moins profondes et vivaces. L'affection de madame Préfontaine pour le brillant avocat, cette affection que madame de Genlis voulait qu'on appelât *sisternelle*, devenait éloquente quand il s'agissait de prouver à leur chère parente que bien heureuse serait la femme qui saurait s'attacher un cœur que les plus belles, les plus riches, les plus spirituelles d'entre toutes les dames de Grenoble s'étaient jusqu'alors vainement disputé. Pour respirer tout cet encens sans en être enivré, il eût fallu un degré de pénétration, une expérience du monde, que ne possédait pas la jeune artiste. Le poison de la flatterie s'inoculait avec d'autant plus de facilité dans son âme que, pauvre & délaissée, elle n'avait pas eu jusqu'alors besoin d'en combattre les effets. Comme madame Préfontaine était trop



adroite pour jamais faire la moindre allusion à la fortune de sa parente, & que cette subite affection paraissait être aussi désintéressée que vive, Valentine oublia insensiblement qu'elle tenait la place d'une autre et que le dernier mot de toutes ces scènes dont, de part et d'autre, la vérité était absente, pourrait bien être : déception !

Madame Vercelly, de son côté, se pliait difficilement aux ennuis de la position qu'elle s'était faite & perdait un peu de cette confiance en elle-même qui l'avait engagée à se soumettre à une telle épreuve. Si elle se raidissait parfois contre de déraisonnables exigences, plus souvent encore elle était forcée de le subir. Son talent même qui lui avait valu jusqu'alors des éloges unanimes, était taxé de médiocrité par des juges ignorants, qui ne savaient pas même écouter en silence : or de tels juges finissent par paralyser les plus brillantes facultés. Plusieurs fois il lui était arrivé, quand elle était au piano, & que le bruit qu'on faisait autour d'elle était intolérable, de se lever brusquement, sans achever le morceau qu'elle exécutait. Le maître de la maison venait aussi parfois l'interrompre en lui disant :

« Est-ce que vous ne pourriez pas nous jouer quelque chose de plus gai ? je trouve, moi, cette musique-là endormante. »

Hortense, irritée, passait alors sans transition à quelque pont-neuf qui excitait les rires et les applaudissements d'une partie de son auditoire. Cependant madame Préfontaine, qui se piquait d'avoir en musique le goût délicat de toutes les âmes sensibles, protesta un jour d'une façon un peu aigre contre cet affront fait à un art divin.

— Vous moquez-vous de nous, mademoiselle ? dit-elle en pinçant ses lèvres minces et pâles.

— Non, madame, répartit Hortense avec un calme apparent, je cède au goût de monsieur Préfontaine, tout en regrettant qu'il diffère du vôtre.

— Cessez, je vous prie, une plaisanterie qui m'offense. »

Madame Vercelly se leva aussitôt, referma le piano et alla s'asseoir à la place qu'elle occupait auparavant.

« La *baladine* veut s'amuser, dit en riant le maître de forges.

— Oui, mais vous la payez, je crois, pour nous amuser, répartit une dame. »

A cette façon d'agir très-déplaisante pour la jeune veuve succédait parfois les gracieusetés, les cajoleries un peu intéressées de la part des dames ou des jeunes filles, qui cherchaient à utiliser à leur profit un talent que souvent elles avaient dénigré.

Elles sollicitaient alors d'Hortense des leçons qui leur permissent, le soir, de larmoyer une romance ou d'estropier une polka. Peu leur importait, en semblable occurrence, de confisquer au profit de leur amour-propre les courts instants de loisir qui restaient à la jeune artiste. Mais aussi, en donnant ces leçons, madame Vercelly en prenait d'un autre genre ; & elle se promettait de se tenir en

garde désormais contre ces petites exigences, cette douceuse tyrannie que la supériorité de fortune ne saurait autoriser.

De toutes les persécutions que subissait Hortense, la plus intolérable était celle du faux dilettantisme de monsieur Beauval. Il se tenait presque toujours derrière sa chaise, battait la mesure à contre temps, voulait qu'elle ralentît ou précipitât le mouvement, sans tenir compte des indications de l'auteur, & au risque de dénaturer complètement son œuvre. Si Hortense, par lassitude, suivait ses conseils, il l'accablait de ridicules éloges ; quand, ce qui était beaucoup plus fréquent, elle résistait, il s'emportait, trépignait, l'accusait de mauvais goût, d'entêtement. Ces petites scènes, assez divertissantes pour la galerie, irritaient souvent Hortense jusqu'à l'exaspération. Mais la folie musicale de monsieur Beauval lui avait encore inspiré un autre genre de persécution dont la jeune veuve ne savait plus comment se défendre. Il prétendit que le seul moyen pour une artiste, d'arriver à la gloire & à la fortune était de se faire entendre sur l'une de nos grandes scènes lyriques ; & grâce à ses liaisons intimes avec les directeurs des principaux théâtres de Paris, il se tenait pour assuré d'y faire débiter une jeune personne patronnée par lui. Si mademoiselle Darville voulait se laisser guider entièrement par ses conseils, une année ne s'écoulerait pas sans qu'elle obtînt un engagement très-avantageux.

Un jour qu'Hortense avait fait en sorte que son amie assistât à l'une de ces discussions devenues très-fréquentes :

« J'en appelle à madame Vercelly, dit-elle, après avoir épuisé ses arguments ordinaires.

— Madame n'a rien à faire dans notre débat, ajouta monsieur Beauval, elle n'est pas artiste ; elle peut avoir d'autres vues, d'autres aspirations.

— J'approuve en tous points mademoiselle Darville, dit Valentine.

— Vous n'êtes pas compétente en la matière, tandis que moi, mon véritable ami, le guide de son inexpérience, j'écirai, dès demain, à Bagier, à Perrin, mes intimes, pour solliciter d'eux une autorisation de début, & je ne doute pas du succès. »

Valentine, très-alarmée de voir son nom compromis par une telle demande, allait peut-être se trahir, si son amie ne l'eût devancée en déclarant de la façon la plus positive qu'elle déclinerait toute participation à un tel acte.

« Je ferai votre bonheur malgré vous, poursuivait l'entêté dilettante.

— Et vous édicterez en même temps une loi pour appuyer votre persécution ?

— Cette loi existe ; c'est celle du bon sens contre l'inconséquence et la folie.

— En ce cas, j'en réclame le bénéfice, répartit vivement Hortense ; car assurément la folie est de votre côté.

— Ingrate ! fit monsieur Beauval ; si j'étais



moins dévoué à l'art, je crois que je vous abandonnerais ! »

#### IV

Depuis le premier jour de son arrivée à Préfontaine, Hortense s'était prise d'un intérêt tout sympathique pour madame d'Hauterive, & avait désiré savoir, par suite de quels événements celle-ci avait dû accepter une si dure hospitalité. Cette histoire, pour être fort triste, peut néanmoins s'écrire brièvement.

Le mari de madame d'Hauterive, brave officier de notre armée, avait succombé à la suite d'une longue maladie provoquée par le séjour meurtrier de l'Afrique.

Il ne resta guère à la veuve pour vivre & élever son fils qu'une fort mince pension, obtenue encore à grand-peine. Entre la misère & elle s'établit alors une de ces luttes acharnées, dont sa figure, triste & pâle, portait les ineffaçables traces. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité, & quand l'instruction de son cher Francis exigea des sacrifices au-dessus de ses forces, qu'elle fit un appel à la générosité d'une proche parente. Monsieur & madame Préfontaine consentirent alors à lui avancer quelques sommes dont il fut tenu un compte exact. Capital & intérêts finirent par former une dette assez importante; c'était afin de s'acquitter que la mère & le fils s'étaient vus contraints d'accepter chez le maître de forges des fonctions assez mal rétribuées. Madame Préfontaine, sous son apparente douceur, faisait payer chèrement à sa parente d'anciens services, & traitait d'ingratitude la plus légère révolte.

Quatre ans devaient s'écouler encore avant qu'ils n'aient reconquis leur liberté; Francis en comptait les mois, les jours, presque les heures, & ce n'était que dans cet avenir si ardemment désiré qu'il entrevoyait un peu de bonheur, non pas celui qui résulte d'une complète indépendance, mais du moins, il se flattait de voir ses efforts plus justement appréciés, son travail rémunéré d'une façon plus équitable.

Tels furent les faits que révélèrent à Hortense, non-seulement les confidences qu'elle arracha en quelque sorte à madame d'Hauterive, mais ses propres observations.

Francis évitait le plus qu'il lui était possible toute participation aux plaisirs offerts par les Préfontaine à leurs hôtes. Il sentait alors doublement peser sur lui cette autorité despotique qui révoltait sa fierté. L'aimable & sensible Clarisse avait toujours à lui demander quelques-uns de ces services qui tiennent un peu de la domesticité, ou bien elle lui reprochait son peu de galanterie envers les dames qui manquaient de danseurs.

Peu de jours après son arrivée, madame Verceley avait eu la preuve de ce despotisme, qu'on ne

cherchait pas à déguiser devant une pauvre artiste, en entendant madame Préfontaine dire à sa cousine :

« Où donc est Francis ? Pourquoi ne paraît-il pas au salon ? Quelque nouveau caprice, sans doute.

— Les travaux de la forge ont exigé qu'il fût sur pied toute la nuit dernière, repartit avec douceur madame d'Hauterive, & se sentant très-fatigué le soir....

— Fatigué ! Allons donc ! A son âge ! Vous voyez bien que nous allons manquer de danseurs ; mon frère m'a déjà déclaré qu'il ne fallait pas compter sur lui. Allez dire à Francis que je l'attends.

— Peut-être est-il déjà couché....

— Je n'en crois rien, & d'ailleurs..... Allez toujours. »

Madame d'Hauterive & son fils arrivèrent une demi-heure plus tard. Sa mère avait les yeux rouges, Francis était fort pâle, & la contraction de ses traits annonçait une révolte intérieure qui avait peine à se contenir.

Valentine, avec une complaisance que chacun se plaisait à exalter, venait de remplacer momentanément son amie au piano, pour jouer une contredanse. Cette dernière, que ce genre de musique excédait, avait reconquis ainsi un instant de liberté. Elle en profita pour s'approcher de madame d'Hauterive, à qui elle adressa l'une de ces phrases de douce sympathie qui savent trouver le chemin du cœur, parce que c'est un autre cœur qui les inspire.

Les regards de Francis s'attachèrent pour la première fois avec une certaine attention sur celle qu'il supposait être une grande artiste, & malgré la douleur & la colère dont son âme était alors agitée, il éprouva un certain charme dans cette contemplation.

« Serait-elle aussi aimable & bonne qu'elle est jolie ? » se dit-il.

Dès ce jour, il n'essaya plus comme autrefois de se dispenser d'assister aux réunions du soir, bien qu'accablé souvent de fatigue, après toute une journée de pénibles labeurs.

Hortense ne se doutait guère de la muette admiration dont elle était l'objet ; un autre sujet plus important pour elle occupait ses rares instants de loisir. Il s'agissait d'apprécier à sa juste valeur le caractère de monsieur Dufournel, de pénétrer au delà de cette couche brillante qui cache souvent un esprit vicié & un cœur sec. Rendue défiante par son premier mariage, elle était bien décidée à ne pas retomber à vingt-trois ans dans la faute qu'on lui avait fait commettre à dix-sept. Les rapports d'âge, de position, de fortune, semblaient rendre sortable un projet d'union auquel madame Préfontaine avait fait délicatement allusion dans sa correspondance avec sa cousine. Monsieur Jules Dufournel ne paraissait pas indigne des éloges dont sa sœur s'était montrée prodigue à son égard, & le cœur d'Hortense se trouvait assez disposé à les ratifier. Le désir un peu romanesque d'être



aimée pour elle-même, sans rien devoir au prestige de la fortune, était pour une large part dans le projet de se substituer à son amie.

Les attentions du jeune avocat pour Valentine ne semblaient point dépasser les bornes d'une galanterie assez naturelle envers une jeune femme, sa parente. Dans les rares occasions où elle avait pu interroger son amie à ce sujet, celle-ci s'était renfermée dans des réponses un peu évasives, sans faire connaître sa propre opinion sur monsieur Dufournel, peut-être parce qu'elle craignait aussi de se l'avouer à elle-même. Quoi qu'il en fût, cette indifférence apparente ou réelle contribua à faire taire les scrupules qui tourmentaient parfois l'esprit de la jeune veuve & l'engageaient à mettre fin, par un prochain départ, à cette dangereuse comédie.

## V

Madame Préfontaine, toujours désireuse de varier les plaisirs de ses hôtes, & en particulier de plaire à sa charmante cousine, avait organisé une partie, dont le but devait être le lac du Bourget. La distance à franchir n'était guère que de cinq à six lieues; on se mit gaiement en route, par une belle matinée des premiers jours de juillet, les hommes à cheval, les dames dans une grande berline qui les réunissait toutes. C'était un dimanche, & le travail des forges étant interrompu, Francis figurait dans la cavalcade qui escortait la voiture. Quant à madame d'Hauterive, il n'y avait jamais pour elle de repos ni de fête, la douce & sensible Clarisse y avait mis bon ordre en multipliant sans cesse les occupations de sa pauvre parente.

Le lac du Bourget commande l'admiration non moins par la limpidité de ses eaux que par la beauté un peu sévère de ses rives, formées en partie de roches aiguës & qui surplombent presque à pic sur cette belle nappe d'eau, pendant un parcours de plusieurs lieues. Aussi, quand la petite société arriva, vers le milieu du jour, devant le lac reflétant alors les teintes azurées d'un beau ciel, & les noires échancrures de sa ceinture rocheuse, ce fut un ensemble d'acclamations enthousiastes. Madame Préfontaine, pour qui ce magnifique spectacle n'avait plus le mérite de la nouveauté, mais qui avait à soutenir sa réputation, répéta, pour la dixième fois peut-être, les mêmes phrases sur la beauté sublime des œuvres de la nature & l'influence qu'elles exercent sur les cœurs sensibles. Malheureusement, au moment même où Clarisse allait atteindre le lyrisme le plus éthéré, monsieur Préfontaine l'interrompit brusquement par ces mots d'un grossier réalisme :

« Si nous allions déjeuner. »

Proposition qui, nous sommes forcée d'en convenir, obtint un assentiment à peu près général.

Monsieur Préfontaine traita bientôt avec le pa-

tron de deux barquettes, afin de ne pas exposer ses hôtes à une sorte de supplice de Tantale, en les promenant seulement au bord de l'eau. Il se réservait de manœuvrer l'une de ces barques avec Francis, tandis que le marinier & son fils seraient chargés de l'autre, dans laquelle Clarisse prit place avec sept ou huit personnes qu'elle désigna, & parmi lesquelles elle omit, peut-être à dessin, de faire figurer Valentine. Monsieur Jules Dufournel suivit son beau-frère; il offrit la main à Valentine, & à madame Vercelly, que le maître de forges avait engagée à se confier à ses connaissances nautiques. Il avait été convenu d'avance que les deux barques marcheraient de conserve & qu'on ne s'éloignerait guère que d'une lieue du petit port qui servait de point de départ.

Le temps était magnifique; c'était à peine si l'on apercevait au couchant un tout petit nuage noir faisant tache sur l'azur du ciel. Monsieur Préfontaine & Francis ramaient avec un ensemble qui eût fait honneur à des bateliers de profession. Quant à l'avocat, il avait eu soin de décliner toute coopération à ce fatigant exercice en s'accusant d'avance d'une invincible maladie.

Désireux de faire un peu parade de son érudition, mais affectant en même temps un ton léger qui le mit à l'abri du pédantisme, il apprit aux dames que la montagne qui dominait tous ces pics rocheux, & appelée communément mont du Chat, était celle par laquelle d'antiques traditions font passer Annibal, quand il marcha contre Rome, en l'an 229 avant l'ère chrétienne. Mais des souvenirs, plus récents, plus précieux se rattachent au Bourget, qui inspira à l'un des plus grands poètes des temps modernes, à Lamartine, la belle Méditation connue sous le nom du *Lac*. Et monsieur Dufournel dit avec un goût parfait ces deux strophes.

O lac, l'année à peine a fini sa carrière  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde: je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence,  
On n'entendait au loin, sur l'onde & sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Depuis quelques instants déjà, monsieur Préfontaine, fatigué de ramer, s'était fait aider par Francis pour hisser une voile qui avait été oubliée dans le fond de la barquette. Ce fut un nouveau plaisir pour nos voyageurs de voir la toile se gonfler sous l'action du vent, & imprimer ainsi à leur nacelle un mouvement plus rapide & qui augmenta encore la distance qui les séparait déjà de leurs compagnons de route; monsieur Préfontaine & son jeune parent ayant ramé avec une ardeur que les mariniers ne s'étaient pas soucieux d'imiter. Ils passèrent ainsi en vue d'une petite île



qui offrait l'aspect de roches superposées les unes sur les autres, & au sommet desquelles s'élevait un petit château féodal flanqué de tourelles. Des jardins, échelonnés en terrasses couvertes de petits arbustes & de belles fleurs, se reliaient les uns aux autres par des marches taillées dans le roc, & couvraient tout entière la surface de l'ilot.

Les dames exprimèrent leur vive admiration pour cette merveille de la nature & de l'art; M. Jules Dufournel dit qu'une telle vue faisait songer aux jardins suspendus de Sémiramis. Puis il ajouta à voix basse & de façon à n'être entendu que par Valentine :

« Habiter là avec une femme aimée, se faire une solitude à deux, loin des ennuis & des intrigues du monde, ce serait anticiper sur les joies du ciel ! »

Le jeune artiste rougit, tandis que madame Vercelly, qui avait saisi quelques mots seulement de cette phrase romanesque, sentit naître, pour la première fois, la crainte d'avoir, par un stratagème toujours dangereux, compromis le repos de son amie. Aussi résolut-elle d'éclaircir ce doute le plus tôt possible & de chercher à remédier au mal, dont elle était involontairement la cause, en emmenant Valentine.

Cependant quelques nuages étaient venus assombrir l'azur du ciel, & le vent, qui augmentait, imprimait à la voile du petit esquif une tension assez forte pour doubler presque la rapidité de sa marche. Un pêcheur, dont le bateau se trouvait sur la ligne qu'il suivait, prononça quelques mots que Francis seul comprit.

« Cet homme nous conseille de carguer notre voile, dit-il. »

M. Préfontaine se contenta de hausser les épaules, de cet air de grossier dédain qui lui était habituel.

« Le temps est variable sur le lac, monsieur, ajouta le jeune homme, & peut-être ce pêcheur prévoit-il un grain. »

— Je trouve charmant, moi, dit l'avocat, de raser ainsi l'eau comme la mouette qui l'effleure à peine de son aile.

— Et c'est le plaisir dont le prudent Francis voudrait nous priver, ajouta le maître de forges d'un ton qui fit rougir le jeune homme.

— Avez-vous peur, mesdames ? » demanda monsieur Dufournel.

La réponse fut négative.

« Ne trouvez-vous pas que notre gentil esquif a l'air de glisser sur l'eau comme une miniature de ce vaisseau fantôme, la terreur du marin ? »

Le sérieux de Francis contrastait avec la gaieté de ses deux cousins ; aussi lui attira-t-il quelques plaisanteries, fines & mordantes, en passant par les lèvres de l'avocat, grossièrement impertinentes de la part du maître de forges.

« Faites votre choix, mon cher d'Hauterive, dit le premier, on ne saurait avoir tout à la fois la prudence de la couleuvre & le courage du lion. »

— Le vrai courage, repartit Francis, consiste à combattre le danger & non à s'y exposer témérairement, surtout quand il ne s'agit pas uniquement de sa sûreté personnelle.

— Croyez-vous donc, jeune fou, riposta monsieur Préfontaine, que je ne connaisse pas mieux que vous mon lac du Bourget ? Mais, non, ces petits bonshommes ont à peine de la barbe au menton qu'ils veulent en remontrer à ceux qui ont le double de leur âge & de leur expérience. »

Cependant, l'espèce de brume qui voilait alors le ciel augmentait sensiblement, & le vent avait acquis assez de violence pour faire pencher par instant la barquette de manière à effrayer un peu les dames. Il y eut quelques petits cris arrachés par la peur ; mais l'esquif, se relevant aussitôt, on y répondait par des éclats de rire.

« Monsieur, dit Francis, après avoir gardé longtemps le silence, abaissez cette voile ; il y a danger, danger réel ! »

Mais en convenir alors eût été, de la part du maître de forges, l'aveu tacite que Francis avait eu raison dès l'abord, & par amour-propre plus que par conviction, il persista à dire qu'il répondait de tout.

Quatre ou cinq minutes s'écoulèrent encore ; on ne riait plus, & même les étreintes de la peur seraient plus d'un cœur. Francis s'était levé ; il était très-pâle. Madame Vercelly qui surveillait tous ses mouvements, s'aperçut qu'il tenait à la main, tout ouvert, un couteau de poche. S'approchant rapidement de la petite corde qui soutenait la voile, il la coupa avant même que monsieur Préfontaine pût deviner son intention. Au même moment, il s'éleva une si violente rafale & la barque fut si fortement secouée, qu'il devint évident pour tout le monde qu'elle eût inmanquablement chaviré sans le secours si opportun qui avait prévenu cette catastrophe.

« Prenez les avirons, dit le jeune d'Hauterive à son parent qui, surpris à l'improviste, ne savait qu'entasser jurements sur jurements ; prenez les avirons, & efforçons-nous de tenir le bateau à distance de ces roches contre lesquelles il se briserait. »

Monsieur Préfontaine obéit par une sorte de mouvement machinal. Francis seul conservait tout son sang-froid, parce qu'il avait prévu le danger que les autres n'iaient par ignorance ou par fanfaronnade. On pouvait justement apprécier alors sa présence d'esprit, son courage, ses efforts intelligents pour diminuer le péril. Monsieur Préfontaine lui-même, honteux de sa longue résistance qui aurait pu amener une terrible catastrophe, laissait la direction à son jeune parent, auquel il prêtait seulement le concours de sa force athlétique. Ce n'était pas qu'il eût peur, un tel sentiment était inconnu à cette énergique & robuste nature, mais la honte & le regret se partageaient son esprit. Quant à monsieur Jules Dufournel, sa brillante façon de faire avait subi une éclipse totale.



L'expression de ses regards trahissait une vive anxiété. Il ne lui venait pas même à la pensée de prêter à son beau-frère & à son jeune cousin l'aide de son bras non plus que d'adresser à leurs tremblantes compagnes quelques mots d'encouragement. Il s'isolait dans le sentiment d'une égoïste inquiétude, & si l'on avait pu lire dans son cœur, on y eût vu que l'unique palliatif de ses craintes consistait dans son talent éprouvé de nageur.

« Je saurai bien, se disait-il, gagner l'un de ces rochers; il s'agira seulement de devancer un peu l'immersion de notre bateau, parce qu'alors je pourrais rencontrer certains obstacles. »

Le sous-entendu était que quelque autre victime pourrait s'attacher à lui & paralyser ainsi ses mouvements.

Madame Vercelly & Valentine s'étaient appuyées l'une sur l'autre; le regard levé vers le ciel, elles imploraient, dans une ardente prière, celui qui seul pouvait rendre efficaces les efforts de leurs défenseurs. Le maître de forges & Francis, halestants tous les deux, paraissaient ne pouvoir soutenir plus longtemps cette lutte suprême.

Avec sa ceinture presque non interrompue de rochers, le lac du Bourget offre des points d'attérissement assez rares; or le but du jeune d'Hauteville était d'atteindre un petit îlot qu'il connaissait bien pour en avoir fait, dans son enfance, un rendez-vous de pêche avec ses camarades. Malheureusement, les vagues tendaient au contraire à les éloigner de ce port de salut, & s'il ne pouvait y aborder avant la nuit, qui arrivait à grands pas, les ténèbres allaient faire naître de nouveaux périls.

Monsieur Préfontaine eut un instant de complet découragement qu'il trahit en laissant tomber ses rames.

« Je n'en puis plus ! dit-il, & il faudrait des muscles d'acier, pour persévérer plus longtemps. Mon pauvre Francis, nous ne sommes que deux hommes ici, ajouta-t-il, en jetant sur son beau-frère un regard de mépris. Il y a des gens qui ménagent prudemment leurs forces, afin de les utiliser uniquement à leur profit quand le moment en sera venu. »

Monsieur Jules Dufournel n'entendit pas ou ne voulut pas entendre.

Les yeux de la jeune veuve & ceux de Valentine s'attachèrent un instant sur le brillant avocat, le conteur spirituel, l'homme aimable qui savait si bien captiver tous les suffrages; puis elles se serrirent les mains en silence : cet homme, elles l'avaient jugé. Monsieur Préfontaine lui-même, tout grossier qu'il était, le dominait à cette heure par le légitime ascendant du courage & du dévouement.

« Encore quelques efforts, monsieur, dit Francis, d'une voix à peine intelligible, & nous en serons amplement récompensés. J'entrevois dans la brume la petite île qui doit nous servir de refuge jusqu'à ce que le calme renaisse. Ces tempêtes, vous le

savez comme moi, sont plus violentes que durables.

— Cet îlot n'existe que dans vos rêves, mon garçon.

— Non, non, je vous affirme qu'il est à peine à un kilomètre de nous; mais si vous refusez de me seconder, je ne puis, seul, manœuvrer cette barque; c'est désespérer quand on touche au port. Songez qu'il nous reste à peine une demi-heure de jour ?

— Allons, fit le maître de forges en ressaisissant ses rames, nous pourrions nous rendre cette justice, nous, Francis, que tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver ces pauvres femmes nous l'avons fait.

— Je voudrais pouvoir vous faire partager mon espoir, ajouta le jeune homme, car l'espoir double les forces.

Cette terrible lutte touchait en effet à son terme; bientôt la petite île devint visible à tous les regards, & ses bords ne présentaient aucune de ces aspérités qui pussent en faire redouter l'approche. Elle fut saluée avec transport par ceux que nous serions tentés d'appeler les naufragés, tant le péril avait été imminent.

Un pauvre pêcheur qui s'était construit une cabane dans ce lieu favorable à son industrie, avait observé avec intérêt les manœuvres de cette petite barque luttant contre la tempête. Aussitôt qu'elle fut à portée, il s'empressa de jeter une corde dont Francis se saisit, & qui devait permettre l'abordage. Il s'opéra, en effet, sans trop de difficultés, car le rivage de l'îlot présentait une pente douce & gazonnée qu'on foulait avec une joie indicible après avoir passé par toutes les angoisses de ces dernières heures.

Monsieur Jules Dufournel, le cœur rasséréné, la figure souriante, quoiqu'un peu pâle encore, fut le premier à sauter sur le rivage, dans le but courtois d'aider son aimable cousine à quitter cet infernal bateau. Il la félicita chaleureusement de ce salut presque inespéré, ajoutant d'un ton pénétré :

« J'ai eu bien peur pour vous ! »

Valentine s'inclina d'une façon un peu ironique, & sans prendre la main qui lui était offerte, elle se tourna vers Hortense, & s'appuyant l'une sur l'autre elles gagnèrent la hutte pour s'abriter contre la pluie qui commençait à tomber.

Francis était demeuré le dernier dans la barque, afin d'aider le pêcheur à l'amarrer solidement.

En arrivant à la porte de la cabane, il aperçut d'abord Hortense & s'arrêta un instant comme s'il voulait lui parler; mais, après une courte hésitation, il se contenta de s'incliner, & se disposait à entrer quand la jeune femme lui dit :

« Après Dieu, monsieur, c'est à vous que nous sommes redevables de notre salut; un tel souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— Je vous remercie, mademoiselle, répartit Francis d'une voix émue; je ne saurais ambitionner une plus douce récompense. »



VI

Les hôtes de Préfontaine ont disparu successivement, soit pour répondre à d'autres invitations, soit pour se rendre dans quelque ville d'eaux, ou enfin pour retourner dans leurs foyers.

Trois jours seulement après cette excursion sur le lac, qui avait manqué d'être si fatale, monsieur Dufournel se vit rappelé à Grenoble par une affaire qui ne souffrait, disait-il, aucun délai.

Quelques personnes, il est vrai, madame Vercelly & son amie furent de ce nombre, pensèrent que l'avocat faisait retraite devant les amers sarcasmes de son beau-frère, qui ne pouvait lui pardonner la conduite qu'il avait tenue lors de leurs récents dangers.

Le départ de madame Vercelly & de Valentine suivit de près celui de monsieur Dufournel. Aux instances, d'ailleurs peu pressantes de sa soi-disant cousine pour la retenir, Valentine objecta la nécessité de ne plus différer de se rendre aux eaux d'Aix, but principal de son voyage. Hortense, de son côté, s'excusa de ne pouvoir prolonger son séjour à Préfontaine; & comme le maître de forges, tout en maugréant contre les caprices ordinaires des princesses de la roulade, lui demandait de quelle somme il lui était redevable, elle répondit, en souriant, qu'il était libre de fixer celle qu'il distribuerait aux pauvres.

Quand la jeune veuve se sépara de madame d'Hauterive qui lui offrait des vœux sincères pour ses succès d'artiste, elle pressa affectueusement sa main, en disant avec un singulier accent :

« Nous nous reverrons, madame, »

Et comme l'esclave de la sensible Clarisse secouait tristement la tête en signe de dénégation, madame Vercelly ajouta :

« Ne m'enlevez pas un espoir qui m'est précieux. »

Un incident assez désagréable vint abrégier le séjour que madame Vercelly & son amie se proposaient de faire à Aix. Ce fut l'arrivée de monsieur Beauval. Il fallait, ou le prendre pour confident d'un subterfuge qu'Hortense se reprochait alors vivement, ou s'attendre à de nouvelles persécutions de la part de l'enragé mélomane. En effet, à peine eut-il rencontré les deux amies à la promenade, qu'il pressa vivement Hortense de se faire entendre dans un concert qui devait avoir lieu deux jours plus tard dans le salon de l'établissement. Il se faisait fort d'obtenir l'assentiment de l'*impresario* qui dirigeait à Aix les plaisirs de ce genre, offerts à la société des baigneurs. Ce début, s'il réussissait, en faciliterait un autre sur une plus vaste scène, il y aurait donc folie à laisser échapper une si favorable occasion.

On devine le refus positif de madame Vercelly;

mais ce trop obligeant protecteur voulait, ainsi qu'il le disait, faire son bonheur malgré elle, & puis, quand ce ne serait que par amour pour l'art, il empêcherait toujours qu'un beau talent ne s'enfouît dans l'obscurité.

Hortense savait, par une récente expérience, qu'elle ne gagnerait rien à contester avec monsieur Beauval. Elle n'avait qu'un seul parti à prendre, aussi son hésitation ne fut pas longue.

Quand monsieur Beauval arriva quelques heures plus tard, accompagné de l'*impresario* qu'il avait décidé à cette démarche en lui vantant outre mesure le mérite de la jeune artiste, ils ne trouvèrent plus que le vieux Pierre qui achevait les malles; il leur apprit que sa maîtresse venait de quitter Aix.

Tous les deux s'en retournèrent furieux.

Le calme qui régnait alors à Préfontaine ne contribuait pas à rendre la situation de madame d'Hauterive plus heureuse, quand elle vit un jour arriver Francis, l'air agité & tenant à la main une lettre ouverte qu'il s'empressa de lui remettre.

Le signataire était un monsieur Levrault, qui leur était totalement inconnu, et cependant il offrait au jeune homme une position tellement avantageuse que ses plus ambitieux désirs n'avaient jamais été aussi loin.

Il s'agissait de le remplacer, lui, monsieur Levrault, dans la direction d'une vaste usine, située en Touraine. Les honoraires du jeune homme seraient fixés à six mille francs par an. On lui assurait, en outre, la jouissance d'une jolie maison avec ses dépendances. Enfin, & cette circonstance n'était pas la moins étrange, on disait à Francis que si, une avance de fonds lui était nécessaire, il n'avait qu'à fixer lui-même la somme dont le remboursement s'effectuerait chaque année par dixième ou par vingtième, à sa convenance.

Francis avait cessé de lire depuis un instant, & ses regards restaient attachés sur sa mère avec une singulière expression de surprise, de joie & cependant de doute.

« Faut-il croire à un tel bonheur? dit-il, ou plutôt, n'est-ce pas une inexplicable & cruelle mystification? »

Dans le premier moment de trouble, il n'avait pas vu ce post-scriptum destiné à faire cesser tous les doutes :

« L'usine dont la gestion vous est offerte appartient à l'une de vos parentes, madame Vercelly. »

Comment expliquer que la jeune veuve qui, pendant son séjour à Préfontaine, ne leur avait jamais donné la plus légère marque de sympathie, se montrât alors si généreuse dans ses offres? C'est ce que le temps expliquerait sans doute à madame d'Hauterive & à son fils, dont le cœur n'en était pas moins pénétré du sentiment d'une vive reconnaissance.



Francis ne perdit pas un instant pour se rendre auprès du maître de forges à qui il dit en lui présentant la précieuse missive :

« Veuillez lire ceci, monsieur, & vous comprendrez que, de ma part, nulle hésitation n'est possible. La fortune ne nous ouvre pas deux fois une aussi brillante perspective, & j'attendrai seulement, pour accepter ces propositions généreuses, que vous m'ayez remplacé. »

Les regrets, la colère de monsieur Préfontaine s'exhalèrent en plaintes amères sur l'ingratitude qui suit d'ordinaire les services rendus aux gens qui seraient morts de faim si on ne leur avait tendu une main secourable. Il oubliait qu'il s'était trop largement payé lui-même pour que madame d'Hauterive & son fils fussent encore ses débiteurs, au moins en ce qui concernait la dette de leur reconnaissance. La conclusion fut :

« On s'abuse sans doute sur votre capacité, mais je saurai facilement me passer de vous, & vous pouvez partir demain, aujourd'hui même ; peu m'importe !

— J'userai de cette permission, monsieur, repartit Francis en s'inclinant. »

Le mécontentement de madame Préfontaine ne s'exprima point en termes plus doux ; mais le joug qu'elle avait fait peser si lourdement sur sa parente venait d'être brisé par une main plus généreuse & c'était la dernière fois, du moins, que la pauvre veuve entendait retentir à son oreille les paroles qui lui rappelaient si durement sa dépendance.

Voici trois semaines que madame d'Hauterive & Francis sont arrivés en Touraine, installés dans une charmante habitation, à peu de distance de l'usine confiée à la direction du jeune homme. Les complaisantes informations de monsieur Levrault ont facilité sa tâche, & il espère être parfaitement au courant lors de l'arrivée de madame Vercelly, qui est annoncée pour la fin du mois.

Ceux qui verraient alors Francis ne le reconnaîtraient plus, tant le bonheur l'a transformé, non-seulement le bonheur présent ; mais celui auquel il ose aspirer. Dans ses entretiens avec sa bonne mère, le nom de mademoiselle Darville revient alors fréquemment ; il ne craint plus de livrer le secret de son cœur à l'indulgence maternelle, & madame d'Hauterive encourage ses doux projets d'avenir.

L'arrivée de madame Vercelly est attendue par la mère & le fils avec une impatience mêlée, cependant d'un peu d'appréhension. Comment les accueillera cette parente dont les intentions s'étaient dissimulées sous le voile d'une froide indifférence ? Chercherait-elle à faire naître entre eux des relations amicales ou à maintenir la distance qui sépare la fortune de la pauvreté, le bienfaiteur de l'obligé ? Aussitôt que madame Vercelly serait arrivée, Francis irait lui présenter ses de-

voirs, l'assurer de son dévouement, de sa profonde gratitude ainsi que de celle de sa mère, puis, selon que la jeune femme paraîtrait ou non le désirer, la visite de madame d'Hauterive s'effectuerait un peu plus tard.

La demeure de madame Vercelly était assez éloignée des bâtiments de l'usine pour qu'on n'eût à redouter aucun des inconvénients d'un tel voisinage. On y avait annexé un beau jardin anglais, parfaitement entretenu, car la jeune veuve avait passé en Touraine tout le temps de son deuil, & le jardin avait été l'unique but de ses promenades pendant une année.

Il fallait en traverser une partie pour arriver à la maison, abritée contre les rayons du soleil par un rideau d'ormes & de marronniers.

Un perron, élevé d'une dizaine de marches, conduisait dans une antichambre où Francis rencontra le vieux Pierre, à qui il demanda si madame Vercelly pouvait le recevoir.

« Entrez dans le salon, repartit celui-ci en désignant une porte entr'ouverte, je vais prévenir madame. »

Le jour commençait à décliner ; cependant le jeune homme aperçut une femme qui se leva aussitôt, & jetant le livre qu'elle tenait à la main, elle fit quelques pas vers lui.

« Mademoiselle Darville ! s'écria Francis avec une expression de bonheur qu'il serait impossible de peindre, vous ici ! Ah ! que j'étais loin de m'attendre à cette heureuse rencontre !

— Ce n'est pas mademoiselle Darville, mon cousin, dit la jeune femme avec un étrange sourire, mais une parente qui est heureuse de vous recevoir & de vous tendre la main. »

Francis pâlit ; cette déclaration bouleversait tellement ses idées, que, sans même prendre la main qui lui était offerte, il balbutia :

« Pardon... mais... je ne comprends pas... »

— Votre surprise est bien naturelle, ajouta madame Vercelly ; vous ne pouvez, en effet, comprendre par suite de quel caprice j'ai voulu, à Préfontaine, changer de nom & de position avec une jeune artiste, mon intime amie, tandis qu'elle-même y tenait sa place. »

Francis sentait qu'il devait parler, mais il était comme un homme qui aurait reçu tout à coup une violente commotion ; ses idées étaient confuses, sa langue paralysée. Après un court silence qui ne laissait pas d'être embarrassant, la jeune veuve s'informa des nouvelles de madame d'Hauterive, ajoutant qu'elle serait heureuse d'apprendre qu'elle se trouvât bien dans sa petite maison, & que le séjour de la Touraine lui fût agréable.

« Ma mère, ainsi que moi, madame, reprit Francis en se faisant violence pour articuler ces mots, sommes comblés de vos bienfaits.

— Je ne puis, repartit vivement Hortense, vous laisser qualifier ainsi ce qui a été de ma part le désir très-naturel de vous confier la gestion d'un établissement créé par mon excellent père, & qui à



ce titre seul m'intéresserait. Le soin que vous prenez des affaires de monsieur Préfontaine m'était un sûr garant de l'excellence de mon choix.

— Mon dévouement vous est acquis à plus juste titre, madame; il sera entier, absolu!

— J'en suis certaine; & si ma bonne cousine consent à venir quelquefois partager ma solitude, je lui en saurai un gré infini. Mademoiselle Darville me quitte dans quelques jours pour aller faire l'éducation d'une jeune & riche orpheline, que sa mère, l'une de nos amies communes, lui a confiée en mourant. Ce serait œuvre de charité, de la part de madame d'Hauterive, de vouloir bien combler le vide que va me laisser ce départ, mais j'irai l'en prier moi-même dès demain. »

En vain Francis s'efforçait-il de répondre d'une manière convenable à de si gracieuses paroles; il était sous le coup récent d'une trop amère déception pour que son esprit pût recouvrer quelque liberté. Hortense fit donc tous les frais de la conversation, tant que dura une visite qu'il abrégéa du reste le plus possible.

Madame d'Hauterive avait attendu le retour de son fils avec une impatience facile à comprendre. Dès le premier regard qu'elle jeta sur lui, elle pressentit quelque fâcheuse désillusion venant s'interposer entre elle & le bonheur rêvé. Francis, en effet, malgré le soin qu'il apportait d'ordinaire à ménager la sensibilité de sa mère, laissa déborder cette fois devant elle toute l'amertume de ses regrets; accusa sa destinée qui ne lui avait laissé entrevoir une félicité parfaite que pour rendre plus poignante la nécessité d'y renoncer.

Quand madame d'Hauterive put envisager avec plus de calme leur situation, elle comprit tout ce qu'elle allait exiger, de la part de Francis & de la sienne, de tact & de circonspection. Il fallait que madame Vercelly ne pût soupçonner ni un manque de reconnaissance, ni une présomption, plus coupable encore. Toute leur conduite devait être soumise aux règles de la plus stricte prudence; leurs moindres paroles pesées avec soin, afin qu'Hortense n'en pût être offensée; tâche difficile, surtout à l'âge de Francis, où l'on tombe si aisément dans les extrêmes, où la raison n'est pas le guide qu'on suit le plus volontiers.

C'était sa mère qui devait donc prendre sur elle les principales difficultés de cette situation, adoucir son chagrin, l'empêcher de se laisser aller au découragement ou de nourrir de folles espérances.

En ce qui concernait madame Vercelly, elle résolut, tout en lui témoignant une affectueuse reconnaissance, de ne pas faire naître des relations trop intimes, qui seraient pour Francis un piège dangereux. Il s'agissait, dès le premier moment, de bien poser leur situation respective, sans se laisser entraîner, par la gracieuse bonté d'Hortense, au delà des bornes de la stricte prudence.

Six mois s'étaient écoulés; le printemps avait

succédé à l'hiver. Chaque année, à cette époque, la jeune veuve faisait un voyage dont le but était Paris, ou quelque établissement thermal en renom.

Madame d'Hauterive & Francis s'attendaient, de jour en jour, à apprendre un départ prochain que ce dernier désirait & redoutait tout à la fois.

Un soir qu'Hortense était venue visiter madame d'Hauterive, celle-ci ne lui trouva point la liberté, l'enjouement d'esprit qui lui étaient si habituels. Elle répondait machinalement, & parfois ses lèvres s'entr'ouvraient comme si elles allaient trahir le secret de cette évidente préoccupation; mais la parole y expirait avant de naître.

Depuis un quart d'heure environ, madame d'Hauterive faisait à peu près seule les frais de la conversation, quand la jeune femme dit enfin en hésitant entre chaque mot :

« Ma cousine... me conseilleriez-vous... de me remarier? »

La mère de Francis devint toute tremblante. Ce n'était pas la première fois, sans doute, qu'elle prévoyait que leur jeune parente, belle, riche, aimable, si heureusement douée enfin sous tous les rapports, contracterait de nouveaux liens, mais ce qui n'était qu'une crainte vague devenait tout à coup une triste réalité. Il fallait répondre néanmoins, & les regards que madame Vercelly attachait sur elle, témoignaient la surprise que lui causait cette tardive réponse.

« Il me semble, ma cousine, dit alors madame d'Hauterive, que le projet d'un second mariage n'aurait rien que de naturel dans votre position, & je ne saurais le blâmer.

— Vous comprenez, ajouta Hortense, que je n'ai pas à me préoccuper de la question de fortune, qui avait presque uniquement décidé mon mariage avec monsieur Vercelly; libre cette fois dans mon choix, je me suis attachée surtout aux qualités du cœur & de l'esprit, & sans rêver une perfection, un bonheur impossibles, je crois avoir été heureusement inspirée.

— Où veut-elle en venir? se disait madame d'Hauterive, dont le cœur battait si vite, qu'il lui eût été difficile de prononcer distinctement une parole.

— Mais vous ne m'encouragez pas à poursuivre, ajouta Hortense avec un singulier sourire, & je ne sais en vérité si je dois...

— Regardez-moi comme une amie, fit madame d'Hauterive avec effort, une amie sincère, dévouée, reconnaissante, qui désire avant tout votre bonheur...

— Pourquoi ne pas ajouter comme une mère? repartit la jeune femme en lui tendant la main. »

Madame d'Hauterive prit cette main, la tint pressée entre les siennes, tandis que son regard faisait la question que ses lèvres n'eussent osé articuler.

« Eh bien! oui, poursuivit Hortense, rougissant & souriant tout à la fois, il s'agit de mon cousin, de



ce Francis, si dévoué à mes intérêts, mais qui met une telle persistance à me fuir, que je ne sais s'il m'aime ou s'il me hait. »

Madame d'Hauterive fondit en larmes, mais il y a des larmes qui sont douces à répandre.

« N'aviez-vous pas deviné, dit-elle, qu'à Préfontaine il vous aimait déjà sous le nom de mademoiselle Darville ? »

— Non, je ne m'en suis aperçue que lors de notre première entrevue ici ; sa joie d'abord, puis le trouble, le chagrin violent que lui causa l'aveu que je dus lui faire, furent pour moi une révélation très-inattendue.

— Mon pauvre enfant voyait renverser ainsi tous ses riants projets d'avenir !

— Je ne vous dissimule pas, ma cousine, que sa conduite & la vôtre, depuis ce jour, ont redoublé l'estime que vous m'inspiriez ; plus d'empressement, un désir ouvertement manifesté de me plaire, m'eussent moins touchée que cette réserve pleine de convenances & de fierté ; elle m'oblige, il est vrai, à intervertir les rôles, mais l'aveu que je n'aurais pas fait à votre fils, je le fais à vous, ma chère cousine ; dites-lui donc qu'il a déjà mon cœur & que je suis prête à y ajouter le don de ma main. »

Quand on reçut à Préfontaine la nouvelle de ce mariage, monsieur Jules Dufournel se trouvait précisément chez sa sœur.

« Tiens, lis, fit-elle en froissant la lettre par un mouvement plein de dépit. Qui se serait attendu à un tel événement ? »

— Moi, peut-être, répartit l'avocat après avoir jeté un regard dédaigneux sur la missive. J'ai toujours trouvé que cette petite femme avait très-peu d'esprit.

— Vous fêtez bien de réserver votre jugement, mon cher beau-frère, interrompit monsieur Préfontaine, jusqu'à ce que vous connaissiez mieux celle qui est aujourd'hui doublement notre cousine.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous ne l'avez vue jusqu'ici que sous le nom de mademoiselle Darville.

— Que signifie une telle plaisanterie ? demanda Césarine en pinçant les lèvres.

— Je ne plaisante pas, ma chère, c'est ce curieux de Beauval qui, paraît-il, a pénétré le secret en cherchant à retrouver son artiste. »

Madame Préfontaine & son frère se regardèrent un instant en silence ; la même pensée avait traversé un instant leur esprit.

« C'était une épreuve, » se dirent-ils.

MARIE ÉMERY.

## JEANNE D'ARC

O Jeanne, tu gardais les troupeaux de ton père  
Quand Dieu te révéla ce qu'il voulait de toi.

— Va défendre, dit-il, & couronner ton roi ;  
Mes saints t'enseigneront ce que tu devras faire.

— Seigneur, ayez pitié de moi !  
Que peut une pauvre bergère ?  
— Rien avec sa houlette, & tout avec sa foi !

Il suffit, Seigneur, je suis prête :  
Que votre volonté soit faite !  
Loin de moi, tombez de ma tête,  
Couronnes & chapeaux de fleurs !  
Adieu, forêts, vallons, prairies !  
Adieu, troupeaux & bergeries !  
Adieu, mes compagnes chéries !  
L'Esprit m'appelle à Vaucouleurs !

Ayuntamiento de Madrid



Je vous quitte sans amertume ;  
Un feu céleste me consume ;  
Mon front enhardi s'accoutume  
A braver un lâche agresseur ;  
Déjà mes pieds brûlent la terre ;  
Je ne respire que la guerre,  
J'implore David comme un frère,  
J'appelle Déborah ma sœur !

Vous avez mis en moi la force de l'orage,  
Seigneur, mes actions en rendront témoignage ;  
La flamme jaillira des pieds de mon coursier ;  
Vos paroles sont toujours sûres,  
Et pourvu que mon cœur soit exempt de souillures  
Comme en été les moissons mûres,  
Les Anglais tomberont sous les coups de l'acier !

Mais quel pressentiment funeste  
Glace mon cœur & me dit : Reste !  
Ah ! dût la volonté céleste  
Ne me garder que des douleurs,  
Je pars, mes compagnes chéries !  
Adieu, forêts, vallons, prairies !  
Adieu, troupeaux et bergeries !  
L'Esprit m'appelle à Vaucouleurs (1) !

LUDOVIC DE VAUZELLES,  
Conseiller à la cour impériale d'Orléans.

---

## REVUE MUSICALE

---

### LE BALLO IN MASCHERA au Théâtre-Lyrique LE FIDELIO, de Beethoven — NOUVELLES

---

Nous avons bien songé à servir à nos lectrices sur les tables où vont s'étaler les friandises gastronomiques & les gracieusetés traditionnelles du 1<sup>er</sup> janvier, un bon gros dithyrambe bourré de souhaits de bonheur. Mais voilà qu'au moment de rassembler nos hémistiches, les idées manquent à notre bon vouloir, comme manquent les truffes aux volailles

des pauvres gens. Force nous est donc de faire passer, chose désolante, les chefs-d'œuvre des grands maîtres avant les hors-d'œuvres de nos élucubrations. Nous prions humblement nos indulgents abonnés de ne pas nous en garder rancune.

Nous n'avons pas un goût très-prononcé pour les traductions d'opéras italiens, dont le Théâtre-Lyrique a souvent abusé. Cependant comme il ne faut pas de parti pris, nous nous hâtons de reconnaître que la dernière tentative faite dans ce genre n'a pas été malheureuse : *le Ballo in maschera*, de Verdi, a réussi à la salle de M. Pasdeloup. Il y a, en effet, de charmantes choses dans l'œuvre du compositeur italien ; elles ont été exécutées au Théâtre-Lyrique avec beaucoup d'ensemble & de bonheur. L'introduction instrumentale, qui est une belle page, la jolie barcarolle du second tableau, l'allegro du finale, l'acte du champ des supplices

---

(1) Le poème tout entier se trouve chez Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris.



tout entier, le cantabile du baryton au quatrième acte, la belle phrase pathétique du ténor & l'ensemble final ont mis l'auditoire en verve d'applaudissements.

..

On vient de reprendre, au Théâtre-Italien, le *Fidelio* de Beethoven; l'entreprise était hasardeuse.

Cette œuvre capitale n'avait pu jusqu'alors sortir triomphante de la représentation. Les concerts du conservatoire & les concerts populaires en avaient fait entendre les plus belles parties; mais les récitatifs, les mouvements scéniques, la charpente, tout ce détail indispensable au théâtre n'avaient pas été suffisamment compris par le grand compositeur. — Le Théâtre-Lyrique avait profité de la présence de madame Viardot, au sortir du succès d'*Orphée*, pour risquer cette grande aventure; on sait ce qu'il en est advenu. M. Pasdeloup rêvait une reprise de *Fidelio*; il lui fallait pour cela une *Léonore*, une artiste de grande âme & de grand style, pour porter la responsabilité de cette restauration. La représentation à laquelle nous avons assisté marque l'une des étapes les plus glorieuses d'une odyssée souvent pénible et ingrate. Les deux rôles principaux, négligés, ignorés même par des virtuoses à la mode, ont trouvé d'admirables interprètes dans les deux grands artistes : mademoiselle Krauss & Fraschini; assurément cela n'est pas une musique à la portée du vulgaire; les galantes cavatines y font défaut, le succès ne deviendra pas populaire; mais qu'importe au Théâtre-Italien, où accourent les vrais amis de l'art sérieux? & pour qu'on ne s' imagine plus qu'il n'y a eu fête que pour quelques connaisseurs clair-semés, nous devons dire que le duo de la prison a valu à mademoiselle Krauss & à Fraschini une très-belle ovation. Après l'immortel finale, le rideau s'est deux fois levé au milieu d'innombrables bravos.

Le *Fidelio*, de Beethoven, fut joué à Vienne, en 1805. L'époque était peu favorable aux émotions de l'art. Les troupes françaises venaient d'entrer en Autriche; l'œuvre fut mal jugée et retirée après trois représentations; les amis les plus intimes du grand maître furent unanimes à le rendre responsable de l'insuccès, & firent chorus pour chapitrer le pauvre compositeur. Il se défendit pied à pied, de scène en scène, tour à tour furieux et désolé, & finit par consentir à faire des coupures essentielles. L'ouvrage, après ce travail, eut un éclatant succès. Il y a dans *Fidelio* des nuances sombres où le mélancolique génie de Beethoven aimait à s'abîmer avec une persistance qui excède le commun des âmes humaines; ceci, on ne peut le nier, mais de là à conclure que *Fidelio* n'est qu'une symphonie chantée, il y a loin. Ce que chantent les personnages est large, passionné, parfaitement vocal. Que de choses admirables il y aurait à citer dans cette puissante partition! d'abord l'air de Marceline, la fille du geôlier, où la voix dia-

logue si gracieusement avec l'orchestre; le duo de Marceline et de son fiancé, la chanson du geôlier Rocco qu'on redemandait toujours à Bataille; puis un beau quatuor en canon. Et quel poème que ce grand air de *Léonore*, illustre entre tous, & sur le patron duquel, nous raconte M. Bertrand, dans son charmant article, Weber avait conçu celui d'*Agathe*, dans *Freyshütz*! Il y a quelque chose de terrible & de sauvage dans l'air du tyran, au second acte; mais ce qui domine est assurément le chœur des prisonniers qui sortent étendus des cachots & viennent respirer un moment l'air pur & le soleil. Les entrées successives des voix, les sourds grondements tirés des contre-basses, & cette prière qui module si doucement sur un chant de bassons, enfin la reprise du premier motif choral, tout cela est splendide, complet, incomparable; l'intérêt s'attéduit dans la dernière partie de ce tableau.

Le troisième acte se passe dans les ténèbres de la prison. La musique redouble ici de beauté, en se faisant plus lugubre encore. Il y a de sombres & humides frissons, des sanglots étouffés, des angoisses infinies dans l'introduction instrumentale & dans le récitatif du prisonnier; le beau cantabile plein d'élan fiévreux a été interrompu plusieurs fois par les applaudissements; cette scène fait le plus grand honneur à Fraschini, dont c'était le premier début dans la musique allemande. Tout a été dit sur le fameux duo du geôlier & de *Fidelio* occupés à creuser la fosse du prisonnier. C'est un dialogue pathétique; puis vient le trio avec le gouverneur, où l'on a rétabli le grand effet scénique du pistolet, qu'on avait supprimé, on ne sait pourquoi, au Théâtre-Lyrique.

La teinte générale de la partition est, comme nous l'avons dit, morne & funèbre; ce n'est qu'à la fin que le nuage se déchire, que la lumière éclate et rayonne, particulièrement dans le duo des deux époux.

..

Il vient d'être exécuté à Saint-Roch une messe de bout de l'an en l'honneur de Rossini. On y a entendu des fragments de la *Messe solennelle*, & les morceaux les plus saillants du *Stabat* & de *Moïse*. La Société de musique sacrée faisait les frais de la cérémonie. Son directeur, monsieur Charles Vervoitte, dirigeait l'orchestre, qui a fonctionné magistralement. Peu de jours auparavant, les restes du grand maître avaient été extraits de leur caveau provisoire, pour être définitivement déposés dans le tombeau érigé à cette fin. Le mausolée ne porte que ce seul nom : *Rossini*. Mais ce nom n'en dit-il pas plus que dix épitaphes?

..

L'idée de fonder à Paris de grands concerts vocaux, à l'instar de ceux qui ont lieu à Londres & à New-York, s'agite parmi quelques riches dilettanti. On voudrait établir une société au capital de



trois millions, dont un tiers serait employé à l'achat d'un terrain de deux mille mètres, situé dans un quartier central, un autre tiers à la construction d'une salle pouvant contenir dix mille spectateurs, & le reste comme fonds de roulement. Le prix d'entrée de ces concerts, essentiellement populaires, serait très-modique, & pour la composition des programmes, on emploierait surtout de grandes masses chorales, seules capables de dominer, dans un aussi vaste vaisseau.

Nous lisons dans le *Moniteur des Pianistes* : « Il

est question d'un nouveau piano; l'instrument serait sans table, sans cordes, sans pédales & même sans touches; il n'aurait rien enfin de ce qui constitue un piano, dont cependant il porterait le nom. A une tige de fer est suspendu, par des fils, un nombre de pierres suffisant pour former trois gammes chromatiques. Ces pierres seraient mises en vibration par une autre pierre qui les frapperait. Cela sent fortement l'invention américaine! Ne serait-ce pas le fameux piano *spirite* qui, par la seule imposition des mains, doit redire aux simples mortels les chants divins de l'infini? »

MARIE LASSAVEUR.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### POTAGE AUX TROIS FILETS

Coupez en filets quelques truffes, un peu de blanc de volaille, un peu de langue à l'écarlate.

Placez-les dans la soupière & versez au-dessus du bouillon au tapioca.

### COTELETTES DE VEAU EN MARINADE

Mettez dans une casserole gros comme la moitié d'un œuf de beurre, manié d'une pincée de farine, avec un oignon en tranches, trois clous de girofle, persil, thym, laurier, trois cuillerées de très-bon vinaigre, un verre d'eau, sel, poivre; laissez tiédir sur le feu, mettez-y des côtelettes de veau & laissez-les mariner dans cette préparation pendant deux heures (en la maintenant sur un feu très-doux), retirez-les & faites-les égoutter; fari- nez-les & faites-les frire dans une friture neuve.

### GELÉE AUX LIQUEURS.

Remplissez d'eau le moule qui doit servir à faire la gelée; mettez cette eau au feu dans une casserole avec toute l'écorce d'un citron, & pour un litre & demi d'eau, 250 grammes de sucre. Laissez bouillir, passez.

Ajoutez une feuille de gélatine bien blanche, fondue dans un peu d'eau, remuez bien. (Si la gelée doit être mangée le jour même, il faut deux feuilles de gélatine.)

Ajoutez un verre (verre pour l'eau & le vin) de kirsch, ou d'anisette, ou du rhum; versez la préparation dans le moule très-légèrement huilé; placez-le, la tête en bas, dans de l'eau très-froide & ne démoulez qu'au moment de servir.

On peut orner le moule avec des cerises ou de l'angélique, avant que la gelée n'y soit versée.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**M**ON Dieu, Florence, que j'ai passé une bonne nuit de Noël! Adrienne nous a donné une soirée à nulle autre pareille, une soirée où je me suis amusée comme je crois que je ne le fis jamais de ma vie, une soirée qui sera encore, j'en suis sûre, aussi présente à mon esprit dans vingt ans qu'aujourd'hui!

Je devine ta pensée à la lecture de cette phrase enthousiaste :

« Je n'aurais pas cru Jeanne aussi frivole, aussi portée vers les plaisirs, te dis-tu, avec ce léger désappointement qu'on éprouve lorsque le hasard vous fait découvrir, chez une amie, quelque faiblesse qu'on ne lui soupçonnait pas. »

Heureusement, je puis en appeler de ce jugement téméraire; car il ne s'agit ici ni de danse ni de violons; la soirée d'Adrienne était une soirée de charité, mais je puis l'affirmer, les fêtes de ce genre en valent bien d'autres. Au reste, je vais essayer de t'en faire juger par toi-même.

Quelques jours avant cette bienheureuse réunion, nous travaillions *aux étreintes de nos pauvres*, tout en causant du jour de l'an, des cadeaux qu'il nous apporterait, de ceux que nous aimerions recevoir, etc. On en vint à parler de cette coutume du Nord, qui tend de plus en plus à s'implanter chez nous : la coutume des arbres de Noël.

— J'aurai aussi le mien, cette année, s'écria joyeusement Pauline, notre fidèle petite aide, Thérèse, me l'a promis, & Thérèse nement jamais. — Oh! que je voudrais déjà être à ce soir-là, comme ce sera beau!

— Ce sera bien modeste, chérie, interrompit doucement sa sœur aînée afin d'éviter une déception à cette petite imagination en travail; modeste comme nos ressources, mais enfin cela vaudra toujours les branches de pin ornées de pommes et de noix des pauvres gens d'Angleterre & d'Allemagne, se hâta d'ajouter la bonne Thérèse, qui avait remarqué, tout en parlant, l'air désappointé de la chère petite.

— Tiens, dit Adrienne, tu me donnes une idée,

Thérèse. Si au lieu de porter, comme d'ordinaire, à domicile, nos présents à nos protégés, nous les invitons à venir les cueillir eux-mêmes sur un bel arbre de Noël?

— Ce serait charmant, s'écria Marie.

— Mais où sera-t-il cet arbre? demanda la pratique Lucie.

— Chez moi, cela va sans dire, répliqua vivement Adrienne. En vérité, j'ai fort envie d'exécuter ce beau projet. — Voyons, qu'est-ce que vous en dites, mes amies. Me prêterez-vous votre concours?

— De tout notre cœur.

— Alors, c'est entendu, vous passerez toutes chez moi, avec l'autorisation de vos mères, la soirée de Noël. Vous verrez, nous ferons des merveilles d'éclairage & de décoration. Ces pauvres gens, quelle surprise & quelle joie pour eux! jamais ils ne se seront vus à pareille fête...

— Tu y convieras les parents et les grands parents aussi bien que les petits enfants, n'est-ce pas Adrienne?

— Sans nul doute, il faut que tout le monde soit heureux, cette belle nuit-là.

— Hélas! dit Pauline, moi seule ne le serai pas, madame Adrienne; car si Thérèse va chez vous, que deviendra mon arbre à moi!

— N'en ferais-tu pas volontiers le sacrifice pour des pauvres gens qui n'ont jamais aucune satisfaction, ma Paulinette? reprit Adrienne avec un fin sourire.

— Dame... si... madame Adrienne, répondit après une légère hésitation & en poussant un énorme soupir l'enfant, dont la voix tremblait un peu.

— C'est bien, très-bien, Pauline, le petit Jésus ne peut manquer de te récompenser de ce généreux sacrifice, ma fille.

— Le supposez-vous réellement, madame Adrienne? demanda la pauvre petite, dont la figure attristée s'illumina soudainement.

— Je ne le suppose pas, j'en suis sûre, répliqua Adrienne, avec un second sourire aussi gros de promesses que le précédent l'était de malice.



— Alors, vive l'arbre de Noël des pauvres ! s'écria l'enfant consolée, je veux moi-même y attacher les faveurs roses & les petites bougies.

Huit jours plus tard, dès neuf heures, nous étions réunies au grand complet dans le salon d'Adrienne; paré de fleurs & étincelant de lumière comme pour une nuit de bal. Dans la cheminée de marbre flamboyait une magnifique bûche de Noël; un jeune & beau sapin, planté dans une élégante caisse de bois sculpté, surmontait une table ronde, sur laquelle étaient posés des paquets de toutes tailles, soigneusement enveloppés, ficelés & rattachés à l'arbre par des faveurs de toutes nuances. Chacune des branches du sapin se terminait, en outre, par une bougie rose, blanche ou bleu de ciel, qui scintillait comme une petite étoile, & soutenait entre ses rameaux des oranges dorées, des jouets de toutes sortes, des grappes de dragées, de sucre d'orge et des fleurs de bonbons se détachant avec un effet magique sur le feuillage sombre de l'arbre.

Quant aux paquets dont la table était encombrée, il y avait dans les uns, des vêtements, dans les autres de chaudes couvertures; dans celui-ci, un livre pieux destiné à remonter le moral d'une pauvre infirme; dans celui-là, une mignonne layette pour un enfant près de naître. Et puis c'était une bonne camisole de laine tricotée, de solides chaussures, de moelleuses mitaines, & puis encore un épais bonnet de laine pour un vieillard; une paire de lunettes, une chaufferette, pour une bonne grand-maman; un alphabet ou un petit panier à provision pour une fillette devant entrer à l'école des sœurs; un hochet, un polichinelle pour le baby restant au logis... que sais-je encore, moi ? mille & une choses que ces malheureux eussent regardées comme des objets de luxe tout à fait en dehors de leurs moyens & dont ils se fussent forcément privés.

Tu ne te figures pas, amie, l'ébahissement, la surprise, la joie de ces braves gens à la vue de toutes ces merveilles. Ils pleuraient, ils riaient, ils osaient à peine prendre ce que nous leur mettions entre les mains.

« Ah ! madame, dit une pauvre vieille femme quand je vivrais cent ans, jamais je n'oublierai cette soirée, il me semble que je suis dans le paradis, servie par des anges du bon Dieu. — Ces anges-là, c'était nous, ne t'en déplaie, Florence ! — vrai, ma chère dame, on ne doit pas être plus heureux que cela en paradis, & je ne crois pas, vraiment, que ce puisse être plus beau que chez vous, ajouta naïvement la chère femme en promenant des yeux ravis du plafond doré aux tapis brillant de mille couleurs, des meubles splendides aux candélabres étincelants. »

Mais j'oublie de te parler de la partie gastronomique de la fête, chère Florence. Après avoir dépouillé l'arbre de ses fruits, Adrienne, qui voulait que les estomacs s'en alassent aussi satis-

faits que les yeux & le cœur, conduisit ses hôtes dans la salle à manger, où un souper substantiel & confortable les attendait. Bien entendu, elle ne s'était pas amusée à faire préparer, pour ces appétits non blasés, des terrines de foie gras, des aspics de volailles & de délicats blanc-manger; mais la table, élégamment mise, comme toujours, ployait sous de succulentes viandes froides, d'appétissantes volailles, de consommés savoureux, de fruits exquis, de consistantes pâtisseries & de vins généreux. Il y avait aussi des confitures & des bonbons pour les petits enfants dont Pauline s'était exclusivement chargée, & dans la poche desquels elle fourrait le plus de friandises possible, en vue du lendemain. — Nous faisons nous-mêmes les honneurs de cette table à nos chers pauvres, tout honteux d'être servis par d'aussi belles dames. Adrienne, avec sa délicatesse accoutumée, n'avait pas voulu exposer nos protégés à être toisés par d'insolents laquais, qui peut-être auraient cru se rabaisser en remplissant l'office que nous remplissions, nous, avec tant de bonheur.

— Ah ! comme ils ont mangé, les pauvres gens ! Pour quinze jours au moins, Florence !... Que dis-je, pour quinze jours ? Pour toutes les fois où forcément ils avaient jeûné. C'était vraiment plaisir de voir disparaître les morceaux sur leur assiette; & comme ils étaient embarrassés, confus, & pourtant fiers & heureux, assis à cette table étincelante, devant laquelle ils ne savaient comment se tenir.

Ah ! si tous ceux qui ont de la fortune comme Adrienne agissaient de cette manière, je crois bien qu'on parlerait moins souvent de la haine de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent !

Lorsque ces hôtes du bon Dieu furent partis, Adrienne, ouvrant une porte restée close, nous introduisit dans un petit salon où personne n'avait pénétré jusque-là.

Juge de notre surprise & surtout de la joie de Paulinette, à qui les émotions de la soirée avaient complètement fait oublier son sacrifice, en apercevant un nouvel arbre de Noël, non moins brillant que le premier, & couvert, pour chacune de nous, des plus charmants cadeaux.

La messe de minuit sonnait, & comme nos mères nous avaient donné la permission d'accompagner Adrienne à la petite église voisine de sa demeure, à la condition qu'elle nous ferait ensuite reconduire en voiture à nos logis respectifs, nous partîmes. Ai-je besoin de t'affirmer que jamais nous ne prîâmes d'aussi bon cœur, & ne dormîmes aussi bien que cette nuit-là ?

Puisse ton 1<sup>er</sup> Janvier valoir mon 25 Décembre, ma chère Florence !

Ta dévouée,  
JEANNE.

P. S. Mais je pense, au moment de t'envoyer cette longue missive, que peut-être, tes jeunes cousines & toi, ne seriez pas fâchées de savoir en quoi consistaient les présents d'Adrienne, & je rouvre



ma lettre tout exprès pour vous en donner la description en post-scriptum.

C'étaient, pour Pauline, des jouets & des livres sans fin; pour nous, de charmants & artistiques bijoux — de la maison Gueyton (1), s'il vous plaît! — Adrienne, avec son goût si pur & ses finances si complaisantes, ne se fournit jamais que dans les magasins d'élite.

Aussi, savons-nous un double gré à notre amie de ses cadeaux; car les choisir là, c'était, pour des Parisiennes comme nous, en doubler la valeur.

Berthe & Thérèse eurent de magnifiques médaillons, différant tout à fait l'un de l'autre pour le style & pour l'époque; mais si jolis tous deux, que nous ne savions réellement auquel donner la préférence.

Marie & sa sœur, qui vont beaucoup dans le monde, reçurent chacune une délicieuse nouveauté: un porte-éventail.

Le porte-éventail Gueyton se compose d'une plaque avec chaînette, soutenant un grand mouseton où l'on fait entrer & d'où l'on sort facilement son éventail. La chaînette est naturellement en rapport avec l'agrafe. Ce bijou qui tient à la ceinture, dispense la danseuse de porter son éventail.

Pour moi, qui rêvais depuis longtemps le bijou en vogue, une châtelaine pour suspendre ma montre, j'en trouvais une, la plus jolie qui se puisse imaginer, sur le merveilleux arbre d'Adrienne, une si jolie, même, que sans mon grand âge, j'oserais à peine la porter.

Elle est de style égyptien: tête égyptienne sur jaspe rouge, & sur l'agrafe bleu turquoise ressort un dieu égyptien. Mais tu ne peux te figurer, d'après cette explication imparfaite et peu claire, l'originalité de ce charmant bijou. Le contraste du jaspe rouge & du bleu turquoise produit un effet tout particulier, indescriptible.

Quant à Adrienne qui s'imaginait avoir été seule à préparer des surprises, elle fut bien étonnée en trouvant au bout d'un des rameaux de son sapin de Noël un écrin portant son nom à côté de l'estampille de son fournisseur préféré.

C'était une parure du meilleur goût, en émail de Limoges, avec tête de Médicis & autres figures artistiques, une parure unique en son genre. — Elle n'eut pas de peine à reconnaître là la main de son mari, &, comme tu penses, elle fut profondément touchée de cette gracieuseté délicate.

(1) 8, Place de la Madeleine.

## MODES

La question souvent agitée de savoir si l'on portera les toilettes courtes ou longues pour le bal est encore une fois résolue en faveur des robes longues.

Les grandes traînes sont cependant gênantes pour danser, mais elles donnent tant de grâce & d'élégance à la tournure, qu'on les adoptera décidément pour les réunions du soir.

Dans le jour, on ne voit absolument que des costumes courts, même pour les visites, à moins que celles-ci ne soient de grande cérémonie.

Avant de combiner aucune toilette de bal, je commence par te demander si tu as une jupe de dessous en soie.

C'est presque indispensable. Comme cela dure beaucoup & rend de grands services, je te conseille si tu n'en as pas une, de ne point reculer devant cette dépense. C'est une chose de fond, nécessaire sous les toilettes légères, toujours les plus jolies, surtout pour une jeune fille.

..

La tarlatane est ce qu'il y a de meilleur marché. Les petits volants simplement coupés, tuyautés ou plissés, font des garnitures jolies & distinguées.

On voit pour 7 francs de jolies robes de tarlatane à petits pois, étoiles ou fleurettes.

Le tulle est plus élégant & se chiffonne moins vite, mais il est beaucoup plus coûteux.

Les corsages décolletés se font à ceinture ou à pointes. Quelques-uns francés à la grecque. D'autres garnis en bretelles, puis en draperies, ou en berthe. Les manches très-courtes. — Les petites chemisettes plissées, sortant des corsages, doivent être toujours fraîches & soignées. C'est à ces petits détails que l'on reconnaît la femme ordonnée & vraiment élégante.

Les jupes toujours bouffantes par derrière.

On porte des cages très-étroites & sans ressorts par devant, ou bien, pour les remplacer, des jupons en crinoline avec une quantité de petits volants de même étoffe, prenant à la taille, & descendant jusqu'en bas, — seulement sur le lé de derrière, bien entendu. Ceci n'exclut pas la tournure, qui est indispensable, avec les robes à longue traîne.

Les gants de bal, peau glacée, sont très-longes, à quatre ou six boutons. Ceux de Suède ou de Saxe se portent en petite soirée.

Les jeunes filles mettent fort peu de chose dans leurs cheveux; une simple fleur ou un petit bou-



quet qui se répètera au corsage ; les jeunes femmes des agrafes ou des étoiles de diamants, mélangées avec du velours. On fait de très-jolies coiffures pour les femmes plus âgées : ce sont des torsades ou diadèmes de velours, sur lesquels on peut piquer des bijoux. — Bouquet de plumes ou de fleurs sur le côté. — Voile ou fanchon de dentelle noire retombant sur les épaules. — Les bonnets de dentelle ou de blonde sont moins habillés, à moins que toute la toilette ne soit ornée de même.

Le velours de nuance claire s'emploie pour le soir en toilettes très-élégantes. Ces robes sont à grande queue, sans aucune garniture. Le corsage seul a de la dentelle blanche.

La faye, au contraire, doit être très-ornée, et presque toujours avec une seconde petite jupe ou camargo; le tout garni de dentelle noire ou blanche, mélangée de ruches, de plissés & de ruban.

Voici quelques toilettes que j'ai remarquées :

Jupe de dessous en taffetas bleu-de-ciel. Le devant est garni en tablier, de grosses ruches de tulle coupé, entremêlées de petites guirlandes de roses & de *ne-m'oubliez-pas*. — Seconde jupe ou grande traîne, se rattachant de chaque côté au tablier par une ruche de tulle. Cette grande traîne est entièrement garnie d'une quinzaine de volants de tulle coupé, tuyautés. — Un pouff de tulle, très-bouffant à la taille, est soutenu & serré par une guirlande des fleurs déjà indiquées. — Corsage de soie bleue, recouvert de tulle blanc. — Petites manches; chemisette, draperie de tulle, bordée d'une guirlande semblable à celles de la jupe. — Ceinture de soie bleue avec un nœud large & court. — Souliers de satin bleu à larges bouffettes.

Dans les cheveux, petite couronne ronde de *ne-m'oubliez-pas*, fermée par une rose faisant aigrette.

Cette toilette est fort élégante. Le dessous peut être rose; alors on supprimerait les fleurs bleues. — Pour copier cette toilette en tarlatane & la rendre beaucoup plus simple, il faudrait mettre le dessous blanc & faire des guirlandes de petits nœuds de satin blanc.

Toilette pour jeune femme :

Elle est en tulle rose, le dessous en satin rose, le devant tout bouillonné en travers. Des biais de satin rose séparent chaque bouillon; une longue jupe ou traîne est composée de larges biais de satin & de bouillonnés de tulle en long, étroits à la taille & s'élargissant vers le bas. Corsage de satin rose, à basques découpées, ornés d'un biais de satin, posé sur une ruche de tulle.

Dans les cheveux, bandeau de velours noir avec étoiles brillantes, piquées dessus. Petite touffe de plumes roses très-élevée.

La même toilette toute blanche, avec feuillage vert dans les cheveux, est extrêmement distinguée.

Pour demi-toilette ou dîner, les robes se font

toujours ouvertes avec des plis de tarlatane ou de tulle.

Je suppose que tu as une robe de soie noire, un peu défraîchie. Tu en ferais un jupon long & tu le couvrirais de cinq volants plissés à plat.

Pour mettre par-dessus : petite jupe de gaze noire, courte devant, très-bouffante, très-relevée, mais pendant un peu derrière, de façon à retomber sur le cinquième volant du jupon.

Cette jupe a, tout autour, deux petits volants tuyautés en rubans de taffetas noir, garnis d'une imitation de valencienne très-basse (1 fr. 10 c. la pièce de onze mètres). Ces volants sont surmontés d'un biais de satin noir, ayant une valencienne de chaque côté. Deux corsages, l'un montant & ouvert devant; l'autre décolleté. Ils sont garnis des mêmes petits volants qu'à la jupe.

Quatre larges basques découpées, ornées de même façon, s'adaptent aux deux corsages. Ceinture de satin noir.

Pour égayer ce costume, on pose de côté, au corsage, une rose de couleur. On peut aussi mettre une ceinture rose, rouge ou écossaise.

Ce jupon à volants plissés peut rendre de fort grands services. Si tu as un costume court pour le jour, en velours de coton, par exemple, & que tu veuilles le mettre le soir, il sera très-facile de remplacer le jupon court du costume de velours par celui de soie noire, qui est long; puis, quand le volant du bas sera usé, on pourra très-bien en refaire un jupon court, pour mettre tous les jours.

Les chapeaux sont presque tous uniformément en velours noir. J'en ai vu cependant quelques-uns en velours gros vert & marron, assortis aux costumes. Ils étaient fort jolis, ornés de plumes & de gaze de même couleur.

On revoit quelques brides de velours, nouées sous le menton. La faye se mélange volontiers avec le velours. — Les chapeaux fermés ne sont, à vrai dire, composés que d'un diadème. Une nouveauté : un grand voile carré ou mantille posé sur le chapeau; une pointe tombe sur le devant du diadème, & l'autre sur le dos du vêtement. Les deux autres pointes croisent sous le menton & forment les brides du chapeau.

Quant aux chapeaux ronds, il y en a en feutre, en drap & en velours. Quelques-uns avec bord de fourrure, quand le costume en est garni.

Les formes sont à peu près les mêmes que l'été dernier, un peu hautes & étroites. Les chapeaux en velours sont composés d'un bord froncé, rebouffant un peu sur la calotte; un gros bouquet de plumes se place en arrière, plus ou moins de côté, selon la physionomie. Les plumes doivent être de même nuance que le velours.

On voit aussi une seule grande plume, retombant en arrière sur le chignon.

Les chapeaux tyroliens ne sont plus guère portés que par des enfants.



## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODE

*Première toilette.* — Toilette de bal pour jeune fille. — Robe en gaze de soie ornée dans le bas d'une grosse ruche chicorée. — Seconde jupe tunique, même étoile, avec revers en velours; la tunique est ornée tout autour d'une petite ruche en gaze lisérée d'un petit velours très-étroit; elle est relevée de chaque côté par un nœud en velours; deux larges velours partent de ce nœud & font transparent sous la tunique, qui est fendue derrière & ornée d'un revers & d'un nœud. — Corsage à pointe arrondie avec revers en velours devant & derrière; la draperie en gaze forme la manche. — Coiffure en laurier rose monté sur un petit pouff de coques de velours; une traîne tombe derrière avec deux longs velours n° 4.

*Deuxième toilette.* — Toilette de bal pour jeune femme. — Robe en satin à longue traîne. — Seconde jupe en dentelle; des bouquets & des traînes de fleurs de bruyère blanche tombent en cascade sur le pli de derrière; la jupe de dentelle est relevée en deux parties, sur les côtés sont posés des bouquets & une traîne dans chacun des plis. — Corsage à pointe arrondie; berthe & manche en dentelle retenues sur le corsage avec de petits bouquets de bruyère; la berthe est fendue devant & ornée d'un bouquet avec une petite traîne. — Coiffure en fleurs de bruyère formant la demi-guirlande; elle garnit tout le dessus de la tête, & est interrompue au milieu par une anémone en satin, puis retombe derrière en panache sur un chignon natté.

*Toilette de petite fille.* — Toilette de ville. — Robe en satin, garnie au bas des manches & autour du cou de fourrure. — Tunique & corselet en velours; la tunique est plus courte devant, elle est fendue sur les côtés, afin de faire une partie plus allongée que l'on relève par trois gros plis. — Le corselet est décolleté & sans manches, le tout est garni de fourrure. La ceinture est en fourrure avec trois petites queues qui ornent les plis du milieu de la tunique. — Chapeau tyrolien en feutre gris bordé de velours & biais de satin, & orné d'un nœud en velours avec un petit oiseau des îles.

### GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

*Magicienne.* — Premier jupon, velours noir bordé de deux galons d'or. — Second jupon en pékin satiné, avec ornement d'or & frange mêlée or & soie. — Jupe en gaze satinée, relevée avec des étoiles d'or. — Tunique en velours noir, avec bordure & étoiles d'or, effilé or & soie, revers en pékin satiné. — Ceinture, collier, bracelets & diadème or avec pierreries. — Bottes en velours avec ornements d'or.

*Berger.* — Blouse cachemire soutaché. — Écharpe en soie retenant la peau de chèvre sur le côté. — Calotte en velours avec galon d'argent. — Sandales en peau avec cothurne.

*Paysanne.* — Jupon en pékin satiné. — Tunique en

foulard Pompadour. — Corselet en satin. — Tablier en soie, avec poches ornées de nœuds. — Bonnet en dentelle avec couronne de roses.

*Napolitaine.* — Robe en satin vert, avec galons d'or. — Jupe relevée en satin rouge. — Tablier en taffetas, broché. — Chemisette & coiffure en cachemire avec effilé, ornée de velours rouge. — Bouts de manches en satin pareil à la robe. — Sandales en peau avec cothurne. — Collier & boucles d'oreilles en corail.

### PREMIER CAHIER

M. T. enlacés — Entre-deux — Élixa — Dessus de sacchet à mouchoirs avec S. R. — Dessin de tricot pour jupon — Écran bannière — Dentelle-grille au crochet — P. R. — Bonnet d'enfant — Mouchoir avec J. G. — H. R. — Garniture — Écusson avec G. R. — Parure — M. R. enlacés — H. V. — Martha — Caisse en papier, pour fruit confit — Agenda à effeuiller — Jardinière incrustation anglo-japonaise — Géranium, fleur en laine — Entre-deux — B. C. — Petite garniture — T. H. — Adeline — Parure — Constance.

### PLANCHE I

#### GRANDE PLANCHE DE PATRONS

##### *Premier côté.*

Paletot droit.

Corsage & tunique (première toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> janvier.

##### *Deuxième côté.*

Corsage à revers pour jeune fille de quatorze à quinze ans.

Carrick pour petit garçon de six à huit ans.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin Louis XIII pour chaise, coussin, fauteuil, etc. Les oiseaux sont faits au petit point.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

### PLANCHE VIOLETTE

Robe de petite fille.

Coin de feu pour dame âgée.

Costume court avec tunique à traîne à volonté.

### PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Blouse russe pour petit garçon de 6 à 8 ans.

Corsage montant de la gravure 3730.



## MOSAÏQUE

L'AIR DU CLAN DES MAC-GRÉGOR.

L'infortuné prétendant, Charles-Édouard, essaya à diverses reprises de ressaisir la couronne d'Angleterre. Après l'expédition de 1746, dont la fin fut si tragique, il eut encore, sur la côte anglaise, une entrevue avec ses partisans. Mais le secret de cette entrevue avait été révélé à la cour du roi Georges ; un corps de troupes, sous le commandement de Colin Campbell, s'avança vers le lieu de la réunion ; un pauvre musicien errant avertit le prince & ses amis en jouant sur son violon l'air connu : *Voici les Campbell qui viennent!* Charles-Édouard ainsi averti, eut le temps de fuir.

Durant l'insurrection des Cipayes, la ville de Lacknow fut assiégée par les Indiens révoltés. La faim, la soif, la maladie décimaient les malheureux Anglais, resserrés dans la ville, & le secours attendu n'arrivait pas ; l'assaut était imminent, & à la suite de l'assaut le meurtre & les supplices.

Les plus courageux désespéraient, quand, après bien des jours d'attente, on entendit dans le lointain, les cornemuses qui jouaient l'air : *Voici les*

*Campbell qui viennent!* & bientôt on vit les soldats écossais qui venaient délivrer leurs malheureux compatriotes.

Le bien de la fortune est un bien périssable,  
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;  
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;  
Les grands pins sont en butte aux coups de la tem-  
pête,

Et la rage des vents brise plutôt le faite  
Des palais de nos rois que du toit des bergers.

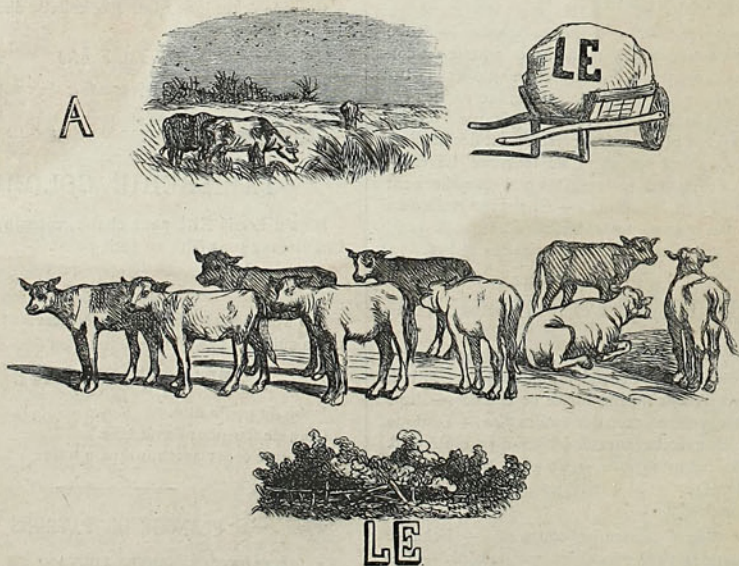
RACAN.

Ce furent les Phéniciens qui, les premiers d'entre les peuples, adoptèrent l'usage de daller les rues.

La poule ne se désaltère jamais par une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel.

Proverbe arabe.

## RÉBUS







Janvier 1870

3731

# *Modes de Paris* **Journal Des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Enlottes de M<sup>me</sup> Picard, 38 r. Richelieu - Corsets de M<sup>lle</sup> De Vertus, 27 r.  
 de la Ch<sup>se</sup> d. Artois - Bijoux artistiques de M. Gueyton, 8. Place de la Madeleine.  
 Ayuntamiento de Madrid*

Bruxelle: Desterbecq Place du Casino g. Porte de Cologne

S.B Fuller 61 Pall Mall London

Amsterdam: Desterbecq Ryzelstraat X 569







---

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

## MODES

Nous voici en plein hiver et l'on n'a pas de modes nouvelles à signaler. Nous sommes à un moment où la mode se modifie sans faire d'innovations. Plus de cages d'une part; de l'autre, plus de robes flasques et disgracieuses; plus d'exagération dans l'ensemble.

On est parvenu à se faire de jolies toilettes sans dépenser beaucoup; mais pour ce qu'on appelle des robes habillées, elles coûtent toujours bien plus cher qu'autrefois.

On a beau compter, combiner les moyens d'économie, on n'arrive pas à une belle toilette de faye, à traîne et à volants, sans y mettre, comme premier achat, 200 francs au minimum.

Essayons cependant, en calculant bien, d'en composer une dans ces conditions.

Il y a des taffetas à tous prix. Voulant faire un costume élégant, mais économiquement établi, je

ne conseillerai ni le bon marché ni les qualités extra; il y a de la faye qui coûte jusqu'à 24 francs le mètre, mais j'en ai vu de fort bonne, souple et forte à 9 fr. 50, et c'est celle-là que nous adopterons. Il faut en faire un costume à deux fins, c'est-à-dire la traîne pouvant se relever facilement; dès lors la première jupe est ronde, avec son volant découpé à larges dents pointues et lisérées, si l'on ne regarde pas à un ou deux mètres d'étoffe de plus; sinon, liséré simplement au bord, sans découpe. La traîne, séparée de la jupe, s'y rattache par deux petites agrafes invisibles de chaque côté.

La traîne est garnie d'un ruché à deux têtes, dont celle du bord fait volant. Le corsage carré, garni d'une ruche, et les manches, assez larges pour laisser passer des manchettes de dentelles, sont garnies de deux petits volants.

Il y a en plus, au corsage, une basquine courte,



qui fait un pouff léger comme une tournure.

Pour cette toilette, il faut 20 mètres de faye environ, de la largeur ordinaire. Si l'on retranche la basquine et la garniture de la traîne, il faudra 16 à 17 mètres.

La traîne pouvant se retrancher facilement, on fait donc deux costumes d'un seul, et je crois que c'est un bon calcul d'économie de faire la basquine, parce qu'elle est presque indispensable avec la jupe ronde.

Quant à la traîne, il faut se rappeler ce que j'ai dit plusieurs fois : établir des rubans intérieurs, cousus sur les côtés, qui s'attachent comme ceux des cages, et soutiennent la jupe par derrière. Sans cette précaution, on sera toujours mal habillée.

Je conseille d'employer ce moyen pour toutes les robes.

Les velours de fantaisie nous offrent, cette année, des ressources infinies pour les costumes ordinaires. Il est vrai que ces costumes sont toujours plus ou moins habillés; mais leur bon marché relatif fait que tout le monde peut avoir une toilette très-jolie en dépensant moins que pour du cachemire ou pour un léger taffetas.

Le velours de fantaisie chiné ou rayé, couleur sur couleur, est d'un prix très-abordable : de 6 fr. 75 à 8 francs. — Le velours de soie tramé coton coûte, en belle qualité extra, 12 et 14 francs le mètre.

Avec le velours chiné, nous pouvons composer un costume simple et très-joli : le jupon sera en taffetas noir, à grand volant. Il est bien entendu que l'on a toujours un jupon de taffetas noir.

Sur cette jupe nous mettons une seconde en velours chiné ou rayé, noir et blanc ou mais et noir, à 7 fr. 75 c. le mètre; pour garniture, si l'on en veut une, un simple plissé en pareil, formant comme un tout petit volant. Le paletot ajusté, très-court, avec la même garniture. Il faut trois mètres pour le paletot, quatre mètres à peu près pour la robe; 7 à 8 mètres pour tout le costume.

Le velours de soie tramé, genre d'étoffe que l'on emploie beaucoup cet hiver, peut faire des robes très-habillées.

Je viens de dire les prix de diverses qualités :

on trouve quelquefois une si jolie nuance de bleu, dans le velours tramé à 6 fr. 75, que je conseillerais de faire une robe de dîner ou de soirée avec ce velours d'une beauté de tissu et d'étoffe tout à fait exceptionnelle.

Robe à queue en velours tramé bleu-saphir, avec corsage ouvert et à revers; un fichu de tulle de soie ou une dentelle, dans le corsage et aux manches, comme garniture.

Voilà une toilette qui ne sera pas coûteuse, et je la garantis charmante si on rencontre bien la nuance.

Le velours tramé noir est plus cher; il n'est pas tout à fait aussi beau; il fait cependant de fort jolies robes et des costumes courts très-habillés.

Le costume en cachemire vert russe est très à la mode cette année. Il est porté par les femmes les plus élégantes, comme par les plus modestes. Le drap et le cachemire vert russe ont l'avantage de pouvoir se mettre par tous les temps, et si on les garnit de fourrures, ils font alors des toilettes riches. Pour la fourrure, avec un costume de jeune fille ou de jeune femme, aimant la simplicité, je rappellerai que le shong, qui coûte fort peu, ferait une ravissante garniture de petit paletot; le manchon pareil et tout le reste du costume en cachemire, avec volant à la jupe; à la deuxième robe, on peut remplacer la fourrure par un large velours de même couleur.

On porte beaucoup le chapeau de même couleur et de même étoffe que la toilette, excepté cependant lorsqu'elle est en cachemire. Le chapeau, alors, est en velours de même nuance; quelquefois la plume est noire; l'aigrette se pose avec large boucle d'or. Le voile en tulle-dentelle est plus que jamais à la mode; seulement il est plus long, ne coupe plus le visage en deux, comme le précédent, et s'attache derrière tout simplement avec une épingle; les deux bouts pendent sur le chignon.

J'ai remarqué dans quelques magasins de nouveautés, de charmantes robes de gaze blanche, ap-



plication de fleurs de velours, à 7 fr. 75 la robe de 7 à 8 mètres. On ne peut rien voir de plus frais que ces légères toilettes; et assurément elles ne coûtent pas cher; une jeune fille peut avoir une très-olie toilette de petite soirée dansante ou de dîner pour 7 fr. 75; et si, dans la composition de la robe, on n'a pas assez de 7 mètres, on achète deux robes pareilles, soit 14 ou 15 mètres; après tout, ce ne serait jamais qu'une robe de 15 francs!

Les dessins sont très-jolis: un petit bluet, un bouton de rose, une petite grappe rouge. En vert lumières, il y a aussi de charmants dessins; puis, en violet et en cerise; cette dernière nuance est toujours celle que l'on préfère, parce qu'aux lumières elle réussit mieux que toute autre. Le vert est très à la mode cette année.

Il y a, dans le même genre, des robes de gaze, broderie de laine de couleur, à 19 fr. et 22 fr.

J'indique les gazes brodées plutôt pour robes de soirées dansantes, réunions de famille, de dîner, que pour grand bal. On comprend que le bon marché de ces robes ne peut jamais en faire de grandes parures.

#### TOILETTES D'ENFANTS

Pour les enfants d'une douzaine d'années, le costume de cachemire ou celui de drap vert russe, marron, ou gros bleu, est ce que l'on peut faire de mieux. La jupe, courte, ne descend qu'à la moitié de la jambe, qui doit être chaussée de bottines et de guêtres de cuir noir très-fin, boutonnées jusqu'au genou. La toque de velours, ou le chapeau de feutre, avec plume de coq ou de héron. Le petit paletot est de rigueur.

Les petites filles sont plus faciles à bien habiller, surtout maintenant, qu'elles n'ont plus ces robes ridiculement bouffantes. Le velours de soie, tramé coton, est une toilette indiquée pour elles, depuis deux jusqu'à cinq ou six ans. Le drap, préférable pour toilette de jour, fait aussi des petits costumes élégants et qui durent beaucoup plus que le velours.

En velours, comme en drap, toujours le petit

paletot; en drap, on le borde d'astrakan; en velours, de petit-gris ou de chinchilla. Le cygne n'est de mode que pour les bébés.

J'ai vu encore un joli costume en drap blanc à une petite fille de trois ans; il était garni de larges velours noirs: même modèle, en drap écarlate.

Comtesse D'ORVAL.

#### EXPLICATION DES GRAVURES

N<sup>o</sup> 3729.

*Première toilette.* — Robe de bal ou de grand dîner. La jupe est en satin; le bouillonné qui garnit cette jupe est en gaze de soie, de même couleur que toute la toilette; le bouillonné est coupé de distance en distance par un rouleau de satin. — La seconde robe est également en gaze, à retroussis garnis d'un volant à tête. — Le corsage est en satin, de forme arrondie à la pointe. Avec la toilette d'un vert tendre ou bleu de ciel, les fleurs qui doivent l'orner seront des fleurs de marronniers, blanc rosé. Elles se posent en plusieurs traines; l'une sur un côté, partant de la ceinture, les autres en biais. La coiffure a les mêmes fleurs.

*Deuxième toilette.* — Robe de bal en satin ou faye à traîne. Deuxième robe en tulle; cette robe est relevée en paniers, par une large écharpe de faye ou de satin, brodée d'or dans le bas, et à frange d'or. Le corsage est double: il est d'abord en tulle; puis, un second corsage ou berthe ronde en satin ou faye, selon l'étoffe de la robe. Ce corsage est brodé d'or, et garni de boucles d'or. L'éventail est à branches dorées et à feuille de tulle pailleté.

N<sup>o</sup> 3730.

*Première toilette.* — Robe en gaze de soie, ornée dans le bas de deux grands volants surmontés d'une ruche. — Tunique ornée d'un volant plus petit avec ruche; la première jupe est ronde; la tunique qui forme la traîne à volonté, est relevée, sur les côtés, par des nœuds de ruban; derrière, on rattache l'extrémité de la traîne à la ceinture par un bouton. — Corsage bouillonné avec volants formant châles. — Coiffure en fleurs et rubans. — Collier en perles.

*Deuxième toilette.* — Robe en faye. — Corsage à basque orné de biais en faye blanche; les manches sont à revers; le corsage orné en carré est garni devant par un rabat coquillé en dentelle. — Nœud de ruban dans les cheveux. — Manchettes plissées en dentelle.



# LE MONDE PARISIEN

On a beau dire et chercher à laisser le jour de l'an dans l'oubli, comme les autres anniversaires de naissance et de fête, ce jour-là demeure solennel entre tous, et nul ne peut le passer sans une émotion sérieuse.

Quoi que nous fassions, il marquera toujours pour chacun de nous une année de plus! Que sera-t-elle? nous n'en savons rien. Impossible de ne pas ressentir l'effroi de ce peut-être, et le poids des souvenirs du passé. Les heureux n'y regardent pas de si près... ils ont bien raison!... Mais combien y en a-t-il qui osent dire : « Ne pensons pas aux choses tristes, à demain les affaires sérieuses! »

Oh! demain, c'est la grande chose!  
De quoi demain sera-t-il fait?

Il est vrai que, pour nous distraire de ces fastueuses idées, nos enfants, nos neveux et nièces, amis et domestiques s'imposent en cauchemar à l'époque du jour de l'an.

Les étrennes! voilà donc ce que Dieu nous laisse dans sa miséricorde pour nous distraire de ces noires préoccupations.

Il a fallu courir par la pluie et la neige, dépenser 20 francs de voitures, pour choisir les cadeaux de nos filles, de nos gendres, de leurs enfants, de mademoiselle notre nièce, du petit garçon de notre cousin germain, etc.; et à part les étrennes du portier, qui se résument en plus ou moins de pièces de cent sous, selon la splendeur du monument qui nous abrite, il a fallu méditer sur le choix, la qualité, la quantité, etc. Bienheureux ceux qui peuvent se tirer de cette grosse question avec des sacs de bonbons et de marrons glacés. Mais le grand parent n'est pas si heureux que cela, il faut qu'il reste à la hauteur de la situation... et que ses cadeaux fassent leur effet. Encore le manquent-ils souvent, car on ne rencontre pas toujours juste au

goût des autres. J'ai remarqué qu'il est rare qu'une surprise, ce qu'on appelle *surprise*, en style de jour de l'an, fasse jamais grand plaisir, excepté à celui qui l'a méditée. On la combine longtemps d'avance, en cherchant quelquefois le goût de la personne qu'elle intéresse, mais toujours le sien propre; on se dit vingt fois cette phrase insidieuse : J'aime ceci, je n'aime pas cela, et on se décide en conséquence. La *surprise* a dû être inventée par un égoïste, n'en doutons pas. Dieu me garde des surprises! ou surprenez-moi par une paire de pantoufles ou une paire de gants. Et encore, connaissez-vous ma mesure?

Les confiseurs se sont mis en frais d'invention : l'un a imaginé le bonbon de Coco; dans ma simplicité, j'ai cru d'abord au coco de tisane... Enfin, il paraît que je me trompais.

L'autre a fait des parapluies : le riffard classique, de grandeur naturelle; je ne sais où l'on met les bonbons, ni même où l'on mettra les parapluies? Un marchand de joujoux a fabriqué un mouton qui marche, bêle et mange comme une personne naturelle; le gigot de ce mouton-là sera un peu dur à la broche. Il y a aujourd'hui un grand luxe d'étrennes dans les bonbons; on les offre dans des plats de porcelaine de Chine et du Japon. Votre domestique entre dans le salon, portant un grand plat; vous pensez qu'il se trompe et croit vous servir à dîner; ce sont des bonbons de la part d'un ami.

On a donné aussi beaucoup de corbeilles de fleurs; voilà un progrès; franchement, ne serait-ce pas plus agréable que des bonbons à la plupart d'entre nous? J'étais chez une jeune élégante, lorsqu'on lui apporta une corbeille de roses et de lilas blancs, la plus splendide qui soit à Paris, peut-être. Un déjeuner de soleil, comme on dit; mais quel déjeuner! aussi fut-elle reçue par des



hourras universels.... C'était une *surprise!*... gare à nous! Voilà qu'au bout d'un instant la jeune femme imagina que les roses et le lilas lui donnaient la migraine!... et la corbeille fut mise à l'antichambre.

..

On entend toujours conter quelques épisodes tristes et poignants, dans ces jours de fête et de joie générale. Les types originaux et plaisants ne manquent pas; ceux qui attirent notre pitié manquent encore moins. A côté de l'avare, tiraillé par ses enfants, petits-enfants, neveux, filleuls, etc., se trouve la pauvre mère regardant avec tristesse ces magasins splendides, dont elle n'ose laisser approcher ses enfants; ils voudraient acheter..... elle ne peut rien leur donner.

Ce spectacle navrant n'est pas de ceux qui frappent la foule occupée. La mendiante en guenilles attire plus son attention que la mère de famille en chapeau fané et en souliers raccommodés.

Elle passe!... et ce que nous remarquons le plus, peut-être, c'est qu'elle est mal mise; nous ne songeons pas au reste. Nous ne pensons pas à ce qu'elle a supporté de privations personnelles, de souffrances, de misère, pour pouvoir donner en étrennes un ballon à l'aîné, une poupée à la petite, un mouton au plus jeune. Elle a travaillé sans relâche, elle est restée sans feu, elle a veillé bien des jours!... Mais aussi quelle joie, lorsque les enfants voient arriver ces merveilles!... J'espère qu'ils ont eu aussi, chacun, un sucre d'orge. Pauvre mère! mais qui pensait à elle? qui vint dans son modeste appartement de veuve, où jadis le mari, aimé, joyeux aussi de s'être imposé quelques privations, arrivait apportant son étrenne et ses souhaits d'avenir? Elle n'était point pauvre alors; elle l'est aujourd'hui, seule avec ses enfants!

Nous avons rencontré, sans doute, quelques-unes de ces mères pendant nos courses de jour de l'an. J'en ai rencontré une, moi, et cela suffit pour me faire penser aux autres.

J'y pensais surtout aux fêtes de Noël; ces réunions lilliputiennes prennent maintenant des proportions colossales. Le jour de l'an commence le 25 décembre. Celui-ci est même plus gai, plus animé que l'autre. Les compliments, les pages d'écriture, les visites aux grands parents, troublent

un peu les joies du 1<sup>er</sup> janvier; à Noël, tout est pour l'enfant; il est roi dans son petit domaine.

Voici l'arbre traditionnel; autrefois il n'était orné que de chapelets et de sucre candi; cet usage patriarcal, est, grâce au progrès, tombé dans l'abîme du passé. Il y a maintenant, des arbres de Noël qui coûtent des prix exorbitants. L'arbre des petites filles n'est pas le même que celui des petits garçons; des bijoux spéciaux sont destinés à chacun: bagues, croix, chaînes, nécessaires, couverts de vermeil, poupées articulées, dans des toilettes de faye et de satin, etc. D'autre part, montres, nécessaires, papeteries, joujoux *Jokey* de toutes sortes, etc., tout cela suspendu à des branches illuminées à giorno. Le bal succède aux cadeaux; on voit ces petites têtes bouclées trépingner d'aise à l'air du galop et de la polka. Ils tombent les uns sur les autres, ils se bousculent en criant; mais cette bousculade est précisément le bonheur de la journée. Si on dansait sérieusement on ne s'amuserait pas!

Le plus joli n'est quelquefois pas l'enfant bien éveillé et bien bruyant: j'ai remarqué, à la fin de la soirée, une petite fille adorable, vrai pastel de La Tour, qui dansait comme une ombre, dormant à moitié; elle allait toujours, entraînée par la foule; enfin, n'en pouvant plus, elle quitta la ronde et vint se blottir dans un large fauteuil de satin rose; ensevelie dans la mousseline de sa robe, ses longues boucles blondes s'étaient étalées sur le satin du fauteuil; sa jolie tête, reposant sur son petit bras potelé, elle souriait.... rêvant sans doute qu'elle dansait encore.

..

Les bals commencent à peine. On ne signale que ceux de quelques maisons étrangères: de très-jolies Américaines; la belle miss M... N..., surnommée la Sévigné des États-Unis. Je ne me rends pas bien compte des raisons qui viennent à l'appui de cette qualification, bien honorable, sans doute, de quelque part qu'elle vienne; mais ce que je sais, c'est que miss M... est bien belle.

Cette année, les jeunes filles tendent décidément à la simplicité des toilettes, c'est un fait certain. Plus elles sont belles et riches, plus elles protestent contre l'élégance exagérée et le luxe, si inconvenant à leur âge. Brûlons un cierge en l'honneur de cette amélioration notable.



Nous retrouvons la jeune fille en robe de mousseline, avec une rose près de l'oreille; ruban de velours noir en collier; la tenue des héroïnes de M. Bouilli. Je leur souhaite la même chance. Celles-ci trouvaient toujours des maris millionnaires, avec leur robe de percale ou de simple mousseline blanche, tandis que la coquetterie des toilettes éclatantes ne séduisait que les pauvres et les sots.

Il est certain que c'est à peu près cela maintenant. Au bal, on a cité la toilette de mademoiselle X..., riche héritière, en robe de tulle, sans fleurs, presque sans ornements. Elle n'avait pour collier qu'un velours noir avec un médaillon de turquoises. Dans ses cheveux, dont les nattes retombent sur le cou, on ne voit qu'un nœud de velours. Une autre jeune fille, remarquée aussi, était en robe d'un bleu pâle, relevée par des acacias roses.

Quelques salons officiels commencent à s'ouvrir. La princesse Mathilde reçoit tous les dimanches.

Une jeune femme étrangère demandait dernièrement si on annonçait l'Empereur et l'Impératrice lorsqu'ils vont quelque part. Le chambellan, auquel on adressait cette question, répondit qu'en ce cas on annonçait comme aux Tuileries : l'Empereur, seulement. Quand l'Impératrice entre seule, on annonce : l'Impératrice. Une autre dame nous amusa beaucoup, le même soir, en nous racontant sa prétendue inconvenance de l'année dernière, au bal des Tuileries : « Imaginez-vous, dit-elle, qu'il y avait tant de monde autour de l'Empereur et de l'Impératrice, que je n'ai jamais pu aller les saluer ! »

La princesse de Metternich reçoit le jeudi. Je sais plusieurs femmes qui redoutent son salon, parce qu'il y faut être, disent-elles, d'une élégance exagérée.

C'est une erreur. La princesse de Metternich affecte, depuis quelque temps, une mise si simple, qu'on ne peut raisonnablement penser qu'elle exigerait plus de toilette de ses invitées. Madame de Metternich n'avait pas une fleur ni un bijou dans les cheveux, à l'un de ses derniers jeudis; une robe

en tulle vert d'eau, très-joliment faite, très-gracieuse, mais rien que du tulle et des nœuds de satin. Elle porte quelquefois la châtelaine en coiffure; grande mode nouvelle.

..

Voici les ventes qui commencent. L'hôtel Lambert ouvre ses portes pour toutes les bonnes œuvres : les plus jolies femmes de Paris sont chargées des boutiques de tous genres. On a beaucoup baissé les prix des différents objets; je crois que l'on a eu raison. On n'osait vraiment se risquer, il y a quelques années, à ces ventes, où tout était d'un prix exorbitant. Une paire de ciseaux, 100 fr.; un vase de chine, 500 fr., etc., etc. On a cité le billet de 1000 fr., demandé par madame \*\*\* au prince Bonaparte pour un paquet de cigares; et le bouquet de roses de 500 fr. Il y avait, pour compensation, de bien bons types d'acheteurs. Les uns marchandaient comme chez un revendeur; quelques dames voulaient essayer leurs gants; d'autres, indécises, disaient qu'elles reviendraient.

Au ministère de \*\*\* il y aura, comme l'année dernière, un bal *invité*, mais où l'on paiera les rafraîchissements, au profit des pauvres. Singulière façon d'exciter la charité en excitant notre appétit. Je préfère cette quête célèbre, faite autrefois par mademoiselle de Rohan.

La duchesse de Rohan donnait un grand bal; au milieu de la fête, on apprend qu'un incendie vient de détruire le village de \*\*\*, voisin des terres du duc. Mademoiselle de Rohan demande aussitôt à sa mère la permission de faire une quête dans le bal; elle lui fut accordée sans peine. En moins d'une demi-heure, on recueillit plus de quinze mille francs.

Chaque invité, n'ayant sur lui que quelques pièces d'or, et les dames n'ayant rien du tout, on donnait des *Bons* à vue. On connaît la réponse qu'elle fit au prince de Conti, qui se trouvait au bal. Il lui remit un bon de mille francs, en lui disant : « Voilà pour vos beaux yeux, mademoiselle. » Elle le salua, et lui dit : « Merci, monseigneur; maintenant pour les pauvres. » Il donna mille francs de plus.

RÉGINA.



# CHRONIQUE

Dans un article sur les anciens marchés de Marseille, le *Petit Marseillais* donne une intéressante notice sur l'histoire du dessert :

L'usage du dessert est aussi vieux que le monde.

Lorsque Abigaïl vint offrir à David du pain, du vin, du bœuf cuit, elle n'oublia pas la fleur de froment passée au feu, les raisins secs, les figues-dattes.

Les Romains connaissent tout ce qui a trait à l'art du confiseur, mais nous n'avons presque rien appris d'eux à cet égard.

Les petits gâteaux « leis Navettes de San-Vittou » sont un souvenir des anciennes aumôneries de notre ville, dont une, fondée à Saint-Victor, distribuait, entre autres denrées, du pain et du blé.

Les berlingots, dont la forme imite celle des osselets, tirent leur nom de *berlingaou* : ainsi était dénommé ce jeu très-usité autrefois dans notre vieille cité.

Nostradamus nous a laissé un ouvrage sur la confiture : « Excellent et moult utile opuscule » qui traite de diverses façons de fardements et « de senteurs, et qui monstre la façon de faire » confitures de plusieurs sortes. »

Dans le cadeau municipal offert aux voyageurs de distinction, figuraient ordinairement douze boîtes de confitures.

Le sirop de Sapor serait le plus anciennement connu ; il fut composé vers le milieu du troisième siècle, pour un prince persan qui lui aurait donné son nom.

D'autres vont plus loin, disant que nous devons la recette du sirop de guimauve à la reine de Saba, qui, elle-même, la fit connaître au roi Salomon telle que nous l'employons encore de nos jours.

Au quinzième siècle, on servait les « spicæ et les globulæ, » les cannellés et les muscardins, dans des plats en argent surdoré, divisés par comparti-

ments et dénommés drageoirs. On y ajoutait des figues confites et des prunes brignoles.

A tort ou à raison, on fait remonter jusqu'au patriarche Noë « lou coudounat, » la confiture de coings — que les Romains dénommèrent cydonyum, faite avec du moût et du miel, comme notre raisiné.

..

Au sud de Paris, sur le plateau situé entre la route d'Orléans et la petite rivière de Bièvre, on voit depuis quelques mois des ouvriers en grand nombre occupés à en transformer le sol, qui au printemps prochain, doit être converti en un vaste parc dont l'étendue ne comportera pas moins de 16 hectares. Cette nouvelle promenade, avec ses larges allées, ses pelouses vallonnées, ses arbustes, ses fleurs, ses grands arbres, son lac, son rocher, ses rigoles, ses kiosques et ses petits temples, est appelée comme son aînée, les Buttes-Chaumont, à donner son contingent de fraîcheur et de vie dans ces lieux restés depuis longtemps stériles et déserts.

Le parc donne passage à deux chemins de fer : celui de ceinture et celui de Sceaux à Limours, qui le traverse à ciel ouvert dans sa plus grande étendue. Des massifs habilement distribués en couvriront les rives et cacheront aux promeneurs le passage des trains.

Au sommet du mamelon principal s'élève le Bardo, avec ses trois coupoles aux couleurs vernissées, qui signalent de loin aux promeneurs la nouvelle promenade.

Le Bardo, à Tunis, est le siège officiel du gouvernement ; c'est un vaste château flanqué de tours et de bastions.

Celui de Montsouris est destiné, sous la direction d'un savant géologue, monsieur Ch. Sainte-



Claire Deville, à servir d'observatoire météorologique de l'atmosphère parisienne.

Le plateau de Montsouris était autrefois couvert de moulins à vent et de guinguettes où se réunissaient, les jours de fête, la population ouvrière des faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques. — Son ancien nom, dit Dulaure, est Menque-Souris ou Mange-Souris, dont, par corruption, on a fait Montsouris.

..

A propos de noms de baptême, nous lisons dans *la Vie Parisienne* :

Depuis longtemps les duchesses s'appellent Marianne et Jacqueline; les paysannes, en revanche, Amanda et Elmière. J'ai connu une vachère qui répondait au nom grec de Lasthénie et une gardeuse d'oies qui s'intitulait Alexina.

Cependant, voici un nom récemment donné à une future beauté de notre village, qui n'avait pas encore figuré sur les registres de l'état civil : Ma fi ! me disait le parrain, j' pouvons m' flatter d'avoir fait à la p'tiote un cadeau distingué, al' s'appelle Équivoque !

..

..... On me contait la fantaisie d'un fort brave

homme, ancien corsaire, qui s'était nourri en ses voyages des tragédies classiques.

— Moi, disait-il très-sérieusement, si jamais j'ai une fille, je l'appelle Iphigénie ou Énaulide.

La fille vint. Il se décida pour Énaulide.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### GERÇURES ET CREVASSES.

Faites fondre au bain Marie 100 grammes de cire jaune; ajoutez ensuite 100 grammes d'huile d'amandes douces et 100 grammes d'huile à la rose. Mêlez bien avec une spatule jusqu'à dernier refroidissement.

..

Pour avoir des pommes de terre farineuses, il faut, quand on les fait cuire, employer la vapeur, ou encore les mettre dans l'eau bouillante. L'eau froide les rend aqueuses et peu agréables au goût.



Le mot de la Charade du 16 décembre est GUÉRIDON.

---

A ce numéro sont jointes les gravures 3729, et 3730, et pour les Abonnées à l'ÉDITION de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, édition verte — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

#### Premier côté.

Coin de feu pour dame âgée.  
Robe de petite fille.

#### Deuxième côté.

Costume avec jupe à traîne à volonté.

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes & pouvant se découper :

Costume russe de petit garçon.  
Corsage de la seconde toilette de la gravure 3730.





3771

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Et offes du Grand Marché Parisien, 32, Carriage-Rijoux artistique de la Maison*  
*Ayuntamiento de Madrid*  
*Calle 159-160, Palais-Royal - Parfumeries de la M<sup>me</sup> Pinard*  
*et Meyer, 30, Boulevard des Italiens, 30.*







# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

## CLAUDE GELLÉE, DIT LE LORRAIN

---

EN 1628, le grand peintre français Nicolas Poussin, qui s'était fixé à Rome depuis trois ans, & qui ne voulait plus quitter le séjour de cette capitale du monde ancien & moderne, commençait à y être connu par les admirables tableaux qu'il avait exécutés pour le cardinal Barberini, neveu du pape régnant Urbain VIII, & pour quelques riches amateurs des arts. Mais sa réputation naissante trouvait de puissantes & injustes rivalités parmi les artistes italiens, & il était loin encore de l'immense renommée qu'il devait atteindre peu d'années après.

Souvent, par une de ces belles matinées qui font de la campagne de Rome un merveilleux panorama, que chaque accident de lumière & d'ombre change & transforme à l'infini, avec une inépuisable variété de couleurs & de nuances, Poussin sortait, seul, de la petite maison qu'il habitait sur les hauteurs du Pincio, & transportant avec lui son bagage d'artiste, son carton à dessin, sa boîte à couleurs & son chevalet, il allait s'établir au bord du Tibre, pour y dessiner ou peindre d'après nature un point de vue, qu'il avait choisi comme sujet d'un paysage historique. Il travaillait, sans interruption, durant une heure ou deux, & rentrait ensuite dans son atelier, afin d'y continuer son travail avec une infatigable persévérance.

Mais, d'ordinaire, après une séance plus ou moins longue en plein air, il ramassait autour de lui des cailloux, des marbres, des plantes, des fleurs & des insectes, qui devaient lui servir de modèles pour ses études, & il retournait à sa de-

meure, chargé d'une quantité d'objets que son crayon ou son pinceau ne se lassait pas de reproduire avec leurs formes & leurs couleurs. Quand ses amis intimes, le sculpteur flamand François Duquesnoy & le sculpteur italien Algardi, le plaisantaient sur sa manie de faire de son atelier, disaient-ils, une carrière de pierres & un marché aux herbes, il leur répondait avec une noble simplicité :

« Rien n'est à négliger si on veut imiter la nature, & les œuvres de l'art ne sont pas autre chose que l'imitation fidèle des œuvres de la nature. »

Un jour, de grand matin, Poussin s'était rendu près du Tibre, au-dessous des ruines du palais des Césars, & là il esquissait, à la mine de plomb, le paysage qu'il avait sous les yeux & qui se composait d'un ensemble harmonieux de fabriques élégantes, à demi cachées dans la verdure & dominées par un horizon de collines superposées, que le soleil levant estompait de teintes d'or & de nacre. Le peintre, absorbé dans son œuvre, s'appliquait à exprimer, par une rapide esquisse, ce qu'il y avait à la fois de charme & de grandiose dans cette scène de la nature matinale, & il regrettait de n'avoir pas essayé de fixer sur la toile les couleurs fugitives de cet admirable paysage.

« Hélas ! dit-il en soupirant, je reviendrai ici demain ou ce soir, & je n'y retrouverai plus ce prodigieux effet de lumière. Ce dessin offrira les mêmes lignes, mais il sera éclairé d'une manière toute différente. Le même paysage ne se montre jamais deux fois dans la nature. »



Un léger bruit lui fit tourner la tête, & il aperçut, à cent pas derrière lui, un homme assis sur une éminence. Le lieu était désert, &, quoique Poussin n'eût pas même de bourse à voler, quoique, simplement vêtu à la romaine, il ne payât pas de mine pour attirer les voleurs, il craignit bien d'avoir fait une mauvaise rencontre, car on dévalisait les gens dans la campagne de Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec autant d'audace & d'habileté que sous le gouvernement de ses successeurs qui ont illustré leurs règnes par de grandes choses, mais qui n'ont pas réussi à extirper le brigandage. Cependant il faut reconnaître que Nicolas Poussin n'avait pas encore été attaqué par des voleurs, depuis plus de trois ans qu'il habitait Rome.

L'homme qui se trouvait si près de lui, & qui ne paraissait pas avoir de méchantes intentions, pouvait bien être un brigand, à en juger d'après son costume, qui était celui d'un campagnard ou contadin; mais il n'avait pas d'armes apparentes; il ne regardait pas même du côté de Poussin : immobile, la tête dans ses mains & les coudes appuyés sur ses genoux, il restait plongé dans une muette contemplation, les yeux fixés vers un point éloigné, de telle sorte qu'il semblait ne pas soupçonner la présence du peintre, qui avait laissé son dessin inachevé & qui ne perdait pas de vue ce voisin plus inquiétant qu'incommode. Mais l'inconnu ne bougeait pas & ne détournait pas son regard.

Poussin, préoccupé de ce voisinage suspect, ne pensait plus à finir son dessin; il rassembla, sans bruit & à la hâte tout ce qui composait son attirail d'artiste, & il s'empessa de s'éloigner à grands pas, tremblant d'être suivi & rejoint par cet individu qui n'avait pas fait un mouvement. Il ralentit sa marche à quelque distance & reporta ses regards en arrière, pour mieux apprécier le péril auquel il venait d'échapper. L'homme était toujours immobile, à la même place, dans la même position, les yeux fixés vers le même objectif. On aurait pu croire qu'il ne vivait pas, si ses yeux avaient été moins expressifs & moins brillants.

« C'est un poète ! » se dit Poussin, qui n'eut pas l'idée de le troubler dans sa rêverie.

Il rentra chez lui & se mit à peindre avec tant d'ardeur, qu'il eut bientôt oublié la rencontre importune qui avait abrégé sa séance de paysagiste. Dans la journée, son ami François Duquesnoy vint l'arracher à son cheval et le mena en promenade le long des rives du Tibre. Ils arrivèrent par hasard, à l'endroit solitaire où Poussin avait, le matin même, commencé une esquisse qui était restée imparfaite. L'homme, dont la présence inattendue avait interrompu le travail de l'artiste, se trouvait encore assis à la même place, les yeux fixes, comme absorbé dans la même contemplation.

Poussin le montra de la main à son compagnon, auquel il raconta, en riant, la belle peur que ce

personnage inoffensif lui avait faite. C'était un jeune homme, de vingt-cinq à trente ans, à l'air doux & honnête, mais dont la figure commune n'avait pas d'autre expression qu'un étonnement naïf & presque stupide, quoique ses yeux brillassent d'un éclat extraordinaire; il ne portait pas de coiffure, & ses cheveux incultes, de couleur fauve, se dressaient en broussaille sur sa tête.

« C'est un amoureux ! s'écria Duquesnoy; gardons-nous de le déranger, car il attend peut être sa fiancée. »

Dans la soirée, Poussin eut la curiosité de savoir si le pauvre amoureux avait été récompensé de sa patience; il ne fut pas peu surpris de le voir encore à la même place, aussi immobile, aussi absorbé dans sa contemplation.

« C'est un fou ! » dit-il à son ami Algardi, qui avait jugé prudent de l'accompagner dans ce lieu dangereux & mal famé.

Ils eurent pitié de ce malheureux qu'ils croyaient en démenche ou frappé d'idiotisme; ils s'approchèrent de lui, sans que ce dernier changeât de contenance & fit mine de s'apercevoir de leur approche; ils lui adressèrent plusieurs fois la parole, avant de pouvoir se faire entendre & d'obtenir une réponse.

« Allons, il est tard & l'endroit où vous êtes n'est pas sûr ! lui disait l'Algardi. Il faut rentrer dans Rome, & nous vous ramènerons à votre famille, qui doit être inquiète de vous depuis ce matin. »

— Depuis le point du jour, reprit Poussin avec bonté; que faites-vous là, mon ami ?

— Je peins ! répondit d'une voix sourdell'inconnu, qui semblait sortir d'un rêve & regardait d'un air hébété & hagard ses deux interlocuteurs. Oui, messieurs, j'ai peint toute la journée.

— Vous peignez ? vous avez peint ? s'écria Poussin, stupéfait & plus convaincu que jamais de la folie du pauvre garçon, qu'il forçait à se lever & à le suivre.

— C'est ainsi que je procède, ajouta le prétendu fou, & je m'en trouve bien. Je passe ainsi des journées entières & quelquefois des nuits dans la campagne de Rome, & je peins dans mon esprit tout ce que je vois, tout ce que j'observe. Les différents effets de la lumière & de l'ombre, à chaque instant de la nuit & du jour...

— Je le disais bien, interrompit Poussin avec sympathie; vous êtes poète, monsieur, & vous devez être bon poète, si vous mettez votre théorie en pratique.

— Non, monsieur, je suis peintre, reprit le jeune homme en s'exaltant, ou plutôt je veux être peintre, peintre de la nature. C'est pourquoi je passe de longues heures à contempler & à admirer, avant de fixer sur la toile tout ce que la nature déploie devant mes yeux : ses aspects divers & multiples, ses innombrables variétés de teintes & de demi-teintes, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le soleil ! ah ! messieurs, tout est là en fait d'art ;



le soleil ou la lumière. Il n'y a pas autre chose dans la peinture !

— Vous avez raison jusqu'à un certain point, répliqua Poussin ; sans la lumière, il n'y aurait pas de peinture ; j'entends la lumière & l'ombre qui se combattent sans cesse & qui se font valoir mutuellement ; mais la lumière seule, la pleine lumière, la grande lumière, ne saurait se rendre, puisqu'elle efface les lignes, & là où il n'y a pas de lignes, il n'y a pas de dessin...

— Vous l'avez dit, maître, s'écria le sculpteur Algardi, le dessin, c'est la ligne ; peinture, sculpture, architecture, tous les arts enfin, ce n'est que la ligne.

— Oh ! messieurs, il y a autre chose que la ligne ! dit timidement le peintre contemplateur. Il y a aussi quelque chose de mieux, c'est la couleur, c'est la lumière. Sans lumière, pas de couleur ; sans couleur, pas de peinture. La couleur & la lumière changent, selon l'heure du jour, selon le temps qu'il fait, selon la saison. Voilà pourquoi je viens, à toute heure & dans toutes les saisons, étudier la lumière & la couleur dans la campagne de Rome.

— Et vous ne peignez pas, vous ne dessinez pas d'après nature ? objecta Poussin.

— A quoi bon, répondit le peintre inconnu, puisque je sais retenir tout ce qui a frappé ma vue & jusqu'aux moindres nuances dont la lumière colore les objets. Par la pluie, par le vent, par l'orage, par le brouillard, par le beau temps, j'observe, je consulte & je copie mon modèle, qui n'est autre que la nature avec ses mille reflets lumineux. J'emporte avec moi l'image qui s'est retracée fidèlement dans ma mémoire & je la fixe en quelque sorte, sur la toile, sans en perdre un trait, sans en omettre une nuance, car ma palette se fait par la vue, & les couleurs que j'y dépose sont prises naïvement & sincèrement telles que la nature les a préparées de sa main divine.

— En vérité, murmura Poussin, qui était devenu pensif, je n'avais jamais ouï parler de cette manière de peindre.

— Certes, ce n'est pas de la sorte qu'on nous enseigne les beaux-arts dans les académies ! dit François Duquesnoy avec un sourire de dédain.

— Continuez, monsieur, je vous en prie ! reprit Poussin, en s'adressant à cet artiste-poète, dont les idées neuves & ingénieuses contrastaient si singulièrement avec le caractère inerte & insignifiant de sa physionomie vulgaire.

— J'avais remarqué, dit l'inconnu en faisant asseoir à ses côtés les deux artistes, que chaque peintre se faisait un système pour représenter la nature, en la peignant non pas comme elle est, mais comme il voulait qu'elle fût. Les Flamands, quoique très-habiles dans leur art, Breughel le vieux & Paul Bril, par exemple, font toujours des arbres bleus & des lointains bleuâtres ; les Italiens, non moins habiles, n'admettent que des arbres verts, trop verts, éternellement verts, avec des re-

flets verdîs & des dégradations de couleurs verdissantes.

— C'est cela ! dit à demi-voix Poussin en se parlant à lui-même. Il a touché juste le défaut de Guaspre, qui fait abus des verts foncés & des verts criards.

— Le vert est sans doute la livrée de la nature, continua l'artiste, mais ce vert a mille nuances qui font mille couleurs différentes, suivant les accidents de la lumière. Regardons la campagne au lever de l'aurore : le soleil n'est pas encore sorti des nuages de pourpre, d'or & d'argent, qui l'enferment, mais un reflet doré & bleuâtre chasse les dernières teintes de l'ombre nocturne & se répand, comme une brume lumineuse, sur tous les objets, sur les arbres, sur les terrains, sur les eaux : le vert est alors humide & chatoyant, jusqu'à ce que le soleil ait séché la rosée.

— Le tableau est fait ! s'écria Poussin enthousiasmé : vous l'avez mis sous mes yeux, je le contemple & je l'admire avec vous. Le coucher du soleil maintenant ?

— L'horizon éclate d'une splendeur rougeâtre, dit le peintre, qui s'anime en se représentant la scène qu'il décrit ; un air plein de feu enveloppe toute la nature ; la sécheresse a terni les gazons, bruni les feuillages, blanchi les terrains, rougi les montagnes ; la végétation altérée attend, comme un bienfait, la rosée du soir. Tout est vert encore, mais d'un vert poudreux, pâli, noirci, avec des touches sombres & métalliques. Le ciel & la terre échangent leurs teintes & leurs reflets ; tout est lumière, & l'on sent pourtant que le crépuscule vient & que la nuit est proche. Tenez, monsieur, j'ai vu cent beaux couchers de soleil, & je vous jure que pas un seul ne se ressemblait. On peut donc peindre cent fois le même paysage, à la même heure, & faire cent tableaux absolument différents.

— Bravo ! bravo ! s'écria Poussin électrisé, vous parlez comme je pense, & ce matin encore je faisais à part moi la même observation.

— Tout cela est très-bon quant au paysage, rétorqua le sculpteur François Duquesnoy ; mais le paysage n'est que la plus minime partie de la peinture ; car la plus haute expression de l'art, c'est la représentation de la figure humaine, de l'être animé, avec ses sentiments & ses passions qui en font un être multiple, au double point de vue de la forme & de la couleur.

— Ce n'est plus là mon affaire, répondit modestement l'inconnu, & j'avoue, à ma honte, que je n'entends rien à la peinture académique. Aussi, connaissant le peu que je vax à cet égard, je ne me soucie guère de mettre des figures dans mes tableaux, & je ne l'ai fait quelquefois que pour céder au désir de l'acheteur. Dans ce cas-là, je me rends justice moi-même, en déclarant que je ne vends que mes paysages & que je donne les figures par-dessus le marché.

— Ah ! monsieur, vous êtes le Lorrain ! s'écria



Poussin, à qui cette boutade avait été rapportée & qui avait eu l'occasion de voir un des ouvrages de ce sublime interprète de la nature lumineuse. Permettez que je vous embrasse & que je me déclare votre ami comme je suis votre sincère admirateur.

— Quo! s'exclama à son tour le sculpteur flamand en s'adressant à Poussin : monsieur est l'auteur de ce paysage, que François Lemaire vous apporte ces jours derniers en vous priant d'y jeter quelques figures?

— En effet, monsieur François Lemaire m'achète souvent des esquisses, repartit le Lorrain, & je ne savais pas trop ce qu'il en pouvait faire.

— Bon! Lemaire n'est pas en peine de les vendre ou de les faire vendre, dit François Duquesnoy, quand il les a un peu accommodées au goût du temps, en renforçant les premiers plans & en y ajoutant des personnages, surtout pour en faire des paysages historiques. Cela se vendrait comme du bon pain, si monsieur Poussin, que voilà, consentait à y peindre des figures...

— Quel honneur pour moi de faire connaissance avec monsieur Poussin! interrompit le Lorrain avec joie : en face d'un si grand maître, je ne suis qu'un pauvre élève de la nature, qui ne sait pas même les règles de la perspective linéaire & qui n'a jamais fait une académie d'après le modèle vivant.

— Qu'importe? reprit Poussin en lui serrant les mains : vous avez choisi la meilleure part en vous attachant à peindre la nature & la lumière. Voici votre maître! ajouta-t-il en désignant le soleil qui allait disparaître à l'horizon. Ce maître-là est plus sûr & plus vrai que tous les professeurs des écoles de dessin. L'élève de la nature est supérieur à l'élève de Quentin Varin, mon maître, qui n'était pourtant pas sans mérite, & que je bénis tous les jours de m'avoir fait peintre.

La nuit venait & avec elle la bise glacée qui promène la fièvre sur la campagne de Rome. Nicolas Poussin proposa cordialement à son nouvel ami de l'emmener au logis de Jacques Dughet, chez lequel il vivait en famille, donnant des leçons de dessin & de peinture aux deux frères de la femme de son hôte, qui était aussi son compatriote. Le Lorrain, qui avait son atelier à peu de distance de la maison de Jacques Dughet, dans une *loggia* isolée du Pincio, accepta avec empressement la proposition de l'illustre maître français, qui s'était fait presque romain, & qu'on désignait déjà dans le monde des artistes de Rome sous la dénomination de *il Pussino*.

Pendant le trajet, le Lorrain ne se fit pas prier pour raconter à ses compagnons de route les particularités & les aventures de sa vie depuis sa naissance jusqu'au moment où il avait rencontré deux amis, auxquels il se sentait dès lors irrévocablement attaché par les liens de la sympathie, de l'estime & de l'art.

Il se nommait Claude Gellée ou Gillée; il était né, en 1600, au château de Charmagne, près du

village de Charmes-sur-Moselle, en Lorraine. Ses père & mère, qui avaient un emploi domestique dans le château où il naquit, ne pouvaient lui donner une éducation au-dessus de leur état & de leurs moyens. Ils l'envoyèrent donc à l'école chez le curé du village de Charmes, & l'enfant, qui n'avait de goût que pour l'école buissonnière, s'enfuyait dans les bois & courait les champs, au lieu d'apprendre à lire & à écrire. Il n'apprit donc rien, si ce n'est à déchirer ses chausses en montant aux arbres & à user ses sabots en battant la plaine & la montagne.

Dès ce temps-là, il prenait un plaisir extrême à jouer du spectacle de la nature; il restait, étendu sur l'herbe, à regarder le lever ou le coucher du soleil, à observer les variations de la lumière céleste, à contempler le paysage & à étudier les différences infinies qui existent dans les formes & les couleurs des feuillages. Il était, du reste, d'une ignorance crasse, & pour comble, le curé, qui n'avait pas réussi à lui inculquer les premières notions de la lecture & de l'écriture, le déclara incapable de recevoir l'instruction élémentaire. Là-dessus, les pauvres parents décidèrent que leur fils n'était bon qu'à exercer une profession manuelle. Ils le placèrent chez un pâtissier.

Le petit Claude, qui avait déjà l'instinct & peut-être la vocation de l'art, se sentit tout à fait impropre au métier qu'on voulait lui donner, malgré la belle couleur dorée des pâtisseries sortant du four. Il était le troisième fils de Jean Gellée, qui avait fait de l'aîné un graveur sur bois. Cet aîné, nommé Jean, comme son père, était allé s'établir à Fribourg, en Brisgau, où son talent de graveur sur bois lui avait créé une existence honorable. La mère, étant morte peu d'années après la naissance du cinquième enfant qu'elle avait mis au monde, le père vint à mourir à son tour, lorsque son fils Claude touchait à l'âge de douze ans.

Claude, devenu orphelin, se hâta de quitter sa boutique de pâtissier & partit à pied pour Fribourg en Brisgau, sans avoir une pièce de monnaie dans sa poche. Il vécut d'aumônes en chemin, & il arriva, couvert de haillons chez son frère aîné, qui ne lui fit pas l'accueil que l'enfant avait espéré. Cependant Jean Gellée avait des travaux lucratifs qui occupaient dans son atelier plusieurs *tailleurs en bois*. Il admit son jeune frère parmi ces ouvriers & ne refusa pas de lui donner quelques leçons de dessin, qui permirent à cet enfant, plus adroit & plus intelligent qu'on ne l'avait cru, de gagner sa nourriture en dessinant des arabesques & des ornements sur des planches de buis destinées à la gravure au canivet.

Mais Claude n'avait pas renoncé à son humeur vagabonde & à ses promenades dans la campagne. On le rencontrait moins à l'atelier, où sa place restait souvent vide, que dans les belles plaines qui environnent la capitale du pays de Brisgau. Il avait peu de goût pour les arabesques & les ornements que son frère lui faisait dessiner, & il ne cessait de



répéter qu'il était né peintre & non graveur en bois. Il nourrissait l'espoir de voir Rome, dont il avait entendu raconter des merveilles par des compagnons peintres qui en revenaient; il serait parti à pied, pour y aller, sans un sou vaillant, si une occasion ne s'était offerte de faire le voyage dans de meilleures conditions.

Un de ses parents, marchand & fabricant de dentelles, devait se rendre en Italie pour les besoins de son commerce. En ce moment-là, Jean Gellée se voyait dans la dure nécessité de renvoyer ses ouvriers & de restreindre le travail de son atelier, par suite des malheurs de la guerre. Il conseilla à son jeune frère de chercher fortune en changeant de résidence & d'état. Claude s'empessa alors de profiter des bonnes dispositions de son parent à son égard, & il accompagna le marchand de dentelles en Italie, sous prétexte de se consacrer à une industrie & à un commerce, qui devaient l'enrichir plus vite que le dessin d'ornements & la gravure sur bois.

A peine fut-il à Rome, qu'il ne pensa plus aux dentelles & ne reparut pas chez son parent, qui ne tarda pas à s'en retourner en Suisse. Claude, heureux de se trouver, de se sentir à Rome où ses rêves d'artiste l'appelaient depuis son enfance, avait le projet de s'y fixer pour toujours. Mais il n'y connaissait personne, il ne possédait aucune ressource pécuniaire, & il s'aperçut bientôt qu'on pouvait mourir de misère vis-à-vis des chefs-d'œuvre de l'art. Il avait repris, d'ailleurs, ses habitudes de vie errante & paresseuse; il parcourait sans cesse les rues de la ville éternelle, il en admirait les ruines & les monuments, il en contemplait les points de vue & les perspectives; c'en était assez pour lui faire oublier le boire, le manger & le dormir; il était tout yeux, suivant son expression, & il n'avait jamais trop vu ce qu'il prenait plaisir à voir. Dès qu'il avait mis le pied dans la campagne de Rome, qui, dans sa solitude & sa monotonie, offre au peintre, comme au poète, un éternel sujet de grandes & solennelles méditations, il avait compris que le sort lui rendait sa véritable patrie, & qu'il était né peintre romain.

Il n'avait pas encore touché un pinceau, lorsqu'il se vit obligé d'accepter une position aussi humble que précaire, après avoir partagé quelque temps avec les mendiants la sportule qui se distribuait tous les jours à la porte des couvents. Il entra chez un peintre, originaire de Pérouse, nommé Agostino Tassi; mais il n'y entra pas comme élève ou apprenti. Il ne fut d'abord que le domestique, pansant le cheval du maître & préparant la cuisine. C'était là une triste réminiscence de son premier métier; on peut supposer néanmoins qu'il dut à ce métier les bonnes grâces d'Agostino Tassi, qui l'admit bientôt dans l'atelier & lui confia le soin de broyer les couleurs, de nettoyer les palettes & les pinceaux, & de vernir les tableaux. Il n'avait plus de loisir pour visiter les antiquités & la campagne de Rome, mais, du

moins, il avait sans cesse sous les yeux des paysages : c'étaient ceux que peignait Agostino Tassi.

Agostino l'avait pris en affection, à cause de son bon & bienveillant naturel, mais il le jugeait d'un esprit trop borné pour en faire un peintre; il lui conseillait seulement d'apprendre à lire & à écrire. Claude ne faisait pas grand cas des paysages de son maître, mais il eut l'occasion d'en voir un qui lui plut beaucoup & qui avait pour auteur un peintre de Cologne, Gottfried Wals, établi à Naples, où il jouissait d'une certaine réputation. Claude n'eut plus de cesse qu'il ne partît pour Naples; il avait amassé quelques écus, & il put entrer en qualité d'apprenti dans l'atelier du peintre allemand, avec lequel il fut bientôt dans la meilleure intelligence. Gottfried Wals lui apprit un peu de perspective, l'architecture, & les éléments de l'art de peindre. Claude n'avait plus à sa portée pour ses études mnémoniques de peintre de paysage, les superbes sites de la campagne de Rome; mais, en revanche, il avait la vue de la mer & du golfe de Naples, & ses premiers essais furent des tableaux de marine.

Il ne passa qu'une année à Naples, & il fut rappelé à Rome par l'impatience de revoir cette belle campagne romaine qui le poursuivait partout de souvenirs & de regrets pleins de charmes. Il retourna d'abord chez Agostino Tassi & lui montra ce qu'il savait faire. Il était déjà peintre assez exercé pour mettre la main aux tableaux de son maître, &, en effet, pendant huit ans, il travailla dans l'atelier d'Agostino, qui tira bon parti de son aide en l'employant à préparer des paysages, qu'il vendait fort cher, & en lui faisant exécuter des peintures décoratives, surtout des marines & des grotesques, dans les palais des cardinaux & des princes romains.

Agostino le traitait comme son propre fils, le faisait manger à sa table & ne le laissait pas manquer d'argent. Il ne l'empêchait pas de se livrer à ses études, c'est-à-dire de faire de fréquentes absences pour ruminer sa peinture au milieu de la campagne de Rome. Claude avait alors vingt-cinq ans; il s'était si bien accoutumé aux mœurs romaines, qu'il avait presque oublié sa langue maternelle : il ne parlait qu'italien; il portait le costume romain; on l'appelait *Claudio*, ou bien *il Loreno*, & on le supposait né en Italie, sans doute à Pérouse, comme son maître Agostino. C'était en 1625. Claude éprouva tout à coup un accès de nostalgie, & il eut le désir de retourner dans son pays natal, peut-être de s'y marier & d'y vivre honorablement de son art. Les peintres, comme tous les artistes, étaient en faveur à la cour de Lorraine, & la protection que leur accordait le duc régnant avait encouragé les progrès d'une école de peinture, qui appartenait essentiellement au duché, & surtout à la ville de Nancy.

Claude prit congé d'Agostino, en le remerciant de ses bons conseils & en promettant de le tenir au courant des travaux qu'il comptait entreprendre



pour son propre compte. Il avait formé le projet de visiter d'abord la haute Italie, afin de voir les ouvrages des anciens maîtres, avant de revenir à Nancy, en passant par l'Allemagne. Il commença son voyage d'exploration artistique par une sorte de pèlerinage à Lorette. Il fut émerveillé de tous les chefs-d'œuvre de la peinture qu'il trouva sur sa route; pendant son séjour à Venise, où il fit quelques études contemplatives devant les tableaux de Giorgione & de Titien, il perfectionna son coloris, comme il le déclarait avec une candide simplicité, en faisant honneur de ses progrès aux vieux maîtres de l'école vénitienne.

Il traversa le Tyrol pour se rendre à Munich, où il tomba gravement malade; il ne doutait pas qu'une pieuse invocation à la vierge de Lorette ne lui eût conservé la vie. Il se remit en route, dès qu'il fut en état de supporter la fatigue du voyage, car il voyait avec inquiétude diminuer sa bourse, en prolongeant son séjour en Bavière. L'argent qui lui restait de ses économies fut enlevé par des voleurs qui l'attaquèrent sur le grand chemin, & qui le maltraitèrent cruellement, après l'avoir dépouillé. Il dut encore une fois recourir à la charité publique, pour arriver à sa destination. Il ne s'arrêta pas longtemps au château de Chamagne, où il ne trouva plus personne de sa famille. Il ne lui restait, de ses quatre frères, que l'aîné, qui habitait encore Fribourg & qui avait deux fils. Un de ses parents, Charles Dervent, était peintre ordinaire du duc Henri de Lorraine. Ce fut auprès de ce cousin qu'il se rendit d'abord en arrivant à Nancy.

Charles Dervent l'accueillit amicalement, & apprenant qu'il était peintre & qu'il avait étudié la peinture dans les ateliers de Gottfried Wals & d'Agostino Tassi, lui proposa de participer à l'exécution des travaux commandés par le duc de Lorraine. Il s'agissait de décorer de peintures à fresque la voûte de l'église des Carmes, à Nancy. Claude Gellée accepta & se mit à l'œuvre sur-le-champ. Pendant plus d'une année, il aida son parent dans cette œuvre colossale, & il se chargea de peindre seul toute l'architecture & tous les paysages dans les compositions que Charles Dervent exécutait avec ses élèves. Ce travail était aussi pénible que dangereux. Un échafaudage, qui avait été construit, pour l'usage des peintres & des doreurs, à 80 pieds au-dessus du pavement de l'église, se dérangea tout à coup, & un doreur, qui se trouvait à côté de Claude fut précipité de cette hauteur & se brisa les membres sur la pierre.

Claude Gellée éprouva une telle secousse, une telle émotion, qu'il abandonna brusquement des travaux périlleux qui ne donnaient pas satisfaction à ses goûts & à ses tendances de peintre de paysages. Il quitta Nancy en cachette & résolut de retourner à Rome. Sa bourse n'était pas trop bien garnie, lorsqu'il se joignit, en passant à Lyon, à une caravane de peintres & de statuaires français qui allaient en Italie. Il les accompagna seulement jusqu'à Marseille, car une fièvre violente le retint

dans cette ville & le mit aux portes du tombeau. Sa convalescence fut assez longue pour épuiser ses dernières ressources. Il n'était pas encore rétabli, lorsqu'il trouva la force & l'énergie de peindre deux tableaux qu'il fit présenter à un riche marchand, qui non-seulement les acheta tous deux à un prix élevé, mais encore qui en commanda deux autres à l'artiste.

Claude Gellée, qui avait maintenant de quoi poursuivre son voyage, ne voulut pas séjourner davantage à Marseille, & monta sur un bâtiment qui mettait à la voile le soir même pour Civita Vecchia. Il se rencontra sur ce bâtiment avec Charles Érard, peintre du roi, qui se rendait à Rome, en compagnie de son père & de son frère. Ce fut là l'origine de son intimité avec Charles Érard, nommé directeur de l'Académie de France à Rome. Cette amitié commença sous de tristes auspices, car le navire qui portait les nouveaux amis eut à lutter contre une terrible tempête & faillit périr dans la traversée. Claude n'avait jamais été plus calme & plus attentif qu'en contemplant cette mer furieuse & menaçante. Les premières paroles qu'il prononça en débarquant furent celles-ci : « A présent je puis peindre une tempête. »

Claude & les Érard étaient arrivés à Rome le jour de la fête de saint Luc (18 octobre de l'année 1627); ces derniers s'installèrent aussitôt à l'Académie de France, & Claude loua, dans le quartier retiré du Pincio, une maison qu'il transforma en atelier. Il s'était mis au travail sans désespérer, & il avait achevé en peu de semaines plusieurs paysages, qu'un peintre français, nommé François Lemaire, guettait pour les acheter, avant même que le Lorrain eût pris le temps de les finir. Celui-ci ne savait pas ce que Lemaire pouvait faire de ces tableaux inachevés, qu'il lui payait au comptant, & qu'on ne voyait jamais figurer dans les boutiques des marchands.

Ce fut Nicolas Poussin qui apprit au Lorrain le genre de trafic auquel donnait lieu sa peinture, que les connaisseurs commençaient à rechercher, sans savoir le nom du peintre, car François Lemaire avait soin de couvrir la signature, en faisant subir à ces tableaux quelques retouches de son fait, qui leur ôtaient leur caractère d'esquisses. Il les portait ensuite chez des peintres de genre ou d'histoire, qui animaient ces paysages au moyen des groupes & des figures qu'ils y jetaient avec plus ou moins d'adresse & d'originalité. La plupart des esquisses de Claude devenaient ainsi des paysages historiques, dans lesquels on introduisait des scènes & des personnages empruntés à la fable ou à l'histoire ancienne.

Poussin avait consenti à peindre les figures dans un de ces tableaux, pour rendre service à François Lemaire, qu'il avait cru l'auteur de la peinture; mais, sitôt qu'il avait su le nom de l'artiste, encore inconnu, à qui ces excellentes toiles étaient pour ainsi dire dérobées par des spéculateurs peu



déliçats, il s'était refusé absolument à prêter la main à ce trafic malhonnête. Les peintres qu'on employait de la sorte à donner, par l'addition des personnages, un caractère mythologique ou historique aux paysages de Claude Gellée étaient Courtois, & son compatriote, Philippe de Laurier, italianisé sous le nom de Filippo Lauri, les Italiens Angeluccio & Francesco Allegrini, & le Hollandais Jean Miel. Il y avait, en outre, beaucoup de barbouilleurs qui copiaient les ouvrages du Lorrain & qui vendaient leurs copies comme des originaux.

A peu de temps de là, deux magnifiques paysages, que Claude avait vendus aux marchands qui s'enrichissaient à ses dépens, furent rachetés par le cardinal Bentivoglio. Le cardinal, enthousiasmé pour ces chefs-d'œuvres, en fit rechercher l'auteur, & voulut qu'il lui fût présenté. Il lui adressa les encouragements les plus flatteurs & le conduisit chez le pape Urbain VIII, à qui Nicolas Poussin avait déjà recommandé le grand paysagiste. Ce fut là le point de départ de la réputation & de la fortune de Claude. Dès ce moment, il refusa de vendre, aux trafiquants & aux faussaires qui exploitaient son talent les tableaux qu'il vendait lui-même aux riches amateurs de tous les pays. Dès ce moment aussi, il se montra bien plus sévère pour ses œuvres, & il ne laissa sortir de son atelier que des tableaux terminés.

Mais il dut se conformer au goût général, en prêtant à ses paysages les enjolivements des scènes de la fable & de l'histoire; seulement, il faisait exécuter lui-même à ses frais les figures par les peintres qui s'étaient distingués dans ce genre de travail, & qui avaient le privilège de compléter ainsi les tableaux de Claude le Lorrain. Celui-ci reprenait ensuite ces tableaux pour mettre les figures au ton général de l'œuvre, & pour les rehausser par des touches lumineuses. Courtois, Lauri, Miel, continuèrent à peindre les personnages dans les paysages de Claude. Celui-ci, d'après l'avis de Poussin, avait bien essayé de dessiner l'académie pour se mettre en état de faire des tableaux à personnages; mais son dessin était lourd & commun: il comprit son insuffisance, & ne persista pas, comme il le disait ingénument, « à faire de la mauvaise besogne. »

Lorsqu'il avait fait un paysage, ou une marine, il allait montrer son tableau à Poussin, & il lui demandait de désigner le sujet historique ou la scène de mœurs qui convenait le mieux à la composition. Poussin trouvait aussitôt dans son imagination, ou dans la mythologie, ou dans l'histoire grecque ou romaine, la meilleure manière de caractériser le tableau, qui devenait alors, soit le *Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, soit l'*Abandon de Psyché*, soit l'*Enlèvement d'Europe*, soit *David sacré roi par Samuel*, soit *Ulysse remettant Chrysis à son père*, etc. Claude acceptait de confiance la dénomination affectée à son œuvre par le Poussin, & il faisait exécuter les figures d'après le

programme qui lui avait été suggéré par son illustre ami, sans que l'inimitable paysagiste eût la moindre idée du sujet historique qui allait devenir la donnée principale du tableau.

On se disputait ses peintures, on les couvrait d'or, & Claude Gellée ne pouvait suffire aux commandes des souverains, des princes & des grands seigneurs; il travaillait beaucoup, mais plus lentement, plus consciencieusement; son procédé était d'effacer & de refaire continuellement; il glaçait tous ses fonds & couvrait de nouvelles touches l'ouvrage de la veille, pour obtenir un accord admirable dans les demi-teintes, & pour rendre les effets de la nature par la dégradation insensible des couleurs. Il employait quelquefois huit jours à remanier ce qu'il avait fait avec le plus de soin & de patience. Il n'était jamais content de son travail, & il aspirait toujours à faire mieux. Du reste, fidèle au procédé qui lui avait si bien réussi, il ne s'astreignait pas à peindre d'après nature & il passait une partie de ses journées à parcourir la ville & la campagne de Rome.

Un de ses plus beaux tableaux est celui qu'il acheva, en 1639, pour le pape Urbain VIII, & qui est aujourd'hui au musée du Louvre. Ce tableau, désigné sous ce titre dans le Catalogue du Musée: un *Port de mer au soleil couchant*, n'a pas moins d'un mètre de hauteur sur i mètre 37 cent. de largeur (1). Il est aussi remarquable par son état de conservation que par sa majestueuse beauté. Ce tableau a pourtant passé par bien des mains. Le célèbre amateur Gaignat l'avait acheté en Italie, au commencement du dix-septième siècle. On ne le vendit que 5,000 livres, à sa vente après décès en 1768; le duc de Praslin, qui l'avait fait entrer dans son cabinet, le posséda jusqu'en 1793: il fut vendu alors au prix de 15,000 livres, & acquis pour la collection nationale, où figurait déjà son pendant qui avait fait partie de la collection de Louis XIV.

Une sèche description ne saurait donner une idée de cette magnifique peinture où le lointain lumineux & les reflets du soleil couchant sur la mer ont une magie & une vérité qui surpassent tout ce que l'art a produit en ce genre. Le port, rempli de vaisseaux & de barques est éclairé par ce soleil qui rayonne sur la toile. A gauche, au deuxième plan, sous un avant-corps soutenu par deux colonnes doriques, s'ouvre le porte d'un palais qui s'élève sur des gradins circulaires. Plus loin, un vaste édifice flanqué de tours carrées. L'entrée du port est défendue par une grosse tour ronde. Au milieu, & au premier plan, sur la place couverte de ballots, on distingue plusieurs figures qui sont dues peut-être au pinceau du Poussin. Ici deux matelots qui se battent; là un homme qui tire son épée pour venir au secours de celui qui est renversé; à gauche, un musicien qui joue de la guitare & deux femmes qui l'écoutent. On lit sur

(1) Nous donnons dans ce numéro la gravure de ce tableau.



des tonneaux cette inscription latine, renfermant le nom du peintre & la date de l'exécution du tableau : *Claudio inv. Romæ, 1639.*

Il faudrait un volume entier pour décrire ainsi tous les tableaux du maître, car ils sont nombreux & on en voit dans tous les musées du monde comme dans les grandes collections particulières. On en compte dix, & des plus beaux, dans les galeries du Louvre. On peut estimer à plus de quatre cents le nombre des compositions que Claude Gellée a faites seul ou à peu près seul, car on ne lui a connu qu'un élève, Giovanni Domenico Romano. Claude avait pris la peine de dresser lui-même la liste de ses principaux ouvrages & de les représenter par des croquis de sa main. Voici en quelles circonstances cette liste & cette suite de dessins à la plume, lavés au bistre & rehaussés de blanc, furent entreprises vers l'année 1640 & continuées exactement jusqu'à la mort du peintre.

Claude avait reçu du roi d'Espagne la commande de quatre grands tableaux; il en arrêta la composition & il en fit les ébauches; mais comme il eut l'imprudence de montrer ces ébauches à des personnes indiscretes, on fit des pastiches qui furent vendus comme des originaux à la porte de l'atelier, où ces originaux étaient encore entre les mains de l'artiste. Celui-ci résolut alors de former un recueil de dessins, exacts, & même minutieux d'après ses tableaux, & grâce à cette ingénieuse précaution, lorsqu'on lui apportait une toile fausse pour lui demander s'il en était l'auteur, il n'avait qu'à feuilleter son recueil pour constater la fraude. Chaque dessin portait une note autographe qui établissait d'une manière certaine l'origine du tableau par le nom de son premier acquéreur.

Ce précieux recueil, intitulé : *Libro di Verità* (*Livre de Vérité*), & contenant 200 dessins, fut légué par le peintre à ses deux neveux, qui refusèrent de s'en dessaisir, malgré les offres brillantes que leur fit, au nom du roi Louis XIV, le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome. Mais, plus tard, il fut vendu pour 200 écus à un joaillier allemand, qui le revendit, moyennant une somme énorme, au duc de Devonshire; il se trouve encore aujourd'hui dans la possession des descendants de ce duc, qui en avait fait graver les dessins par les plus habiles graveurs de l'Angleterre. On lit cette note autographe au verso du premier dessin : *Au di d'Agouto 1677 ce presen livre Aupartien à moy que ici fait durant ma vie. Claudio Gillée dit le Lorane. A Roma ce 23 avril 1680.* Le style & l'orthographe du Lorrain ne sont malheureusement pas à la hauteur de sa peinture.

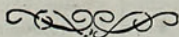
Claude, depuis la mort de son ami Nicolas Poussin, en 1665, se renferma dans la solitude de son atelier; il n'en sortait que pour se livrer à ses études de peintre en face de la nature, qu'il ne se

lassait pas de contempler pour surprendre les secrets de la couleur & de la lumière. Mais la goutte, dont il souffrit quarante ans, interrompit souvent ses promenades solitaires & rêveuses. Il vivait avec la plus grande simplicité & n'avait pas d'autre récréation que son travail. Il était devenu fort riche & il avait fait venir de Fribourg les deux fils de son frère aîné, sans vouloir en faire des artistes. Il devait leur laisser une fortune considérable, dont il n'avait jamais fait usage, non par avarice, mais parce qu'il n'avait ni besoin ni désir.

Cette fortune se trouva un jour diminuée de moitié, par suite de la cupidité & de l'ingratitude d'un jeune homme, Giovanni Domenico, qui était entré chez lui en qualité de domestique & qui avait fini par être son élève. Ce jeune homme profita si bien des leçons de son maître, qu'il ne tarda pas à devenir un peintre assez adroit. Claude, qui l'aimait comme un fils & qui avait l'intention de partager son héritage entre ses neveux & son élève, eut l'imprudence de se servir du pinceau de ce dernier, pour préparer des tableaux qu'il terminait seul de sa propre main & qu'il vendait à ses admirateurs. Ces tableaux furent, par erreur ou par méchanceté, attribués à Giovanni Domenico, qui se vanta de les avoir faits. L'orgueil tourna la tête de ce malheureux, qui, s'imaginant être au moins l'égal de Claude, le quitta pour lui faire concurrence & lui réclama insolemment le prix des services qu'il prétendait lui avoir rendus dans son art. Claude avait en horreur toute espèce de contestation litigieuse; il invita son ingrat élève à l'accompagner à la Banque romaine où ses fonds étaient déposés, & il lui fit payer, sans la moindre observation, toutes les sommes auxquelles Domenico prétendait avoir droit : « Je ne veux plus avoir d'élève! dit-il en prenant congé de Domenico, qui ne survécut pas longtemps à sa mauvaise action; aussi bien, chacun peut faire comme moi, en ne demandant des leçons qu'au spectacle de la nature. »

Claude résidait à Rome depuis plus de cinquante-cinq ans, lorsqu'il mourut d'un accès de goutte, le 21 novembre 1682, dans la petite maison qu'il n'avait pas cessé d'occuper sur le Pincio pendant ce long intervalle de temps. La veille de sa mort, il achevait un splendide dessin à l'encre de Chine, qui appartient aujourd'hui à la reine d'Angleterre, & il le datait avec complaisance, en se rappelant qu'il approchait de sa quatre-vingt-deuxième année. Il fut inhumé, en présence de ses neveux & de quelques artistes, dans l'église de la Trinité-du-Mont, sa paroisse, où l'on voyait encore, au siècle dernier, son épitaphe gravée sur une plaque de marbre blanc.

P. L. JACOB, bibliophile.





# BIBLIOGRAPHIE

LA  
MARQUISE DE BAROL  
SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR LE VICOMTE DE MELUN (1)

Petite-fille du grand Colbert, Juliette de Mau-lévrier, devenue, par son mariage avec un seigneur piémontais, marquise de Barol, a donné à notre siècle l'exemple des plus nobles vertus, & a fourni à son biographe le sujet d'une intéressante étude que nous analyserons en peu de mots.

Mariée en 1807, madame de Barol réunit aussitôt dans son salon de Turin l'élite de la société la plus brillante, & elle se distinguait, dans les joûtes de la conversation, par l'extrême vivacité de son esprit, la richesse de ses idées, dons naturels que cultivaient chaque jour davantage l'étude & la lecture. Au milieu de ses succès mondains les pauvres n'étaient pas oubliés; c'était par ces humbles amis qu'elle avait commencé ses visites de noces, & jamais elle ne suspendit ses relations intimes avec eux, mais ces actes de charité isolés ne purent longtemps suffire à l'immense besoin qu'elle éprouvait de se consacrer aux autres; une circonstance décida de sa vocation & la fit entrer dans la voie généreuse où elle devait marcher toute sa vie.

En passant un jour sous les fenêtres de la prison du Sénat, elle entendit sortir d'une des fenêtres un horrible blasphème, qui la troubla jusqu'au fond de l'âme. Aussitôt, avec la résolution de son caractère, elle entra dans la prison, & se fit introduire auprès du prisonnier dont la voix stridente avait proféré cette vilaine parole. Elle lui offrit des secours & s'efforça de le consoler & de l'exhorter. Elle voulut voir aussi la prison des femmes; elle y trouva misère, désordre & confusion, & dès ce moment, le désir de se consacrer à la réhabilitation de ces malheureuses créatures devint dominant

dans son cœur. Après de longues instances, elle en obtint l'autorisation de son mari, qui s'associa avec le cœur & la bourse à toutes ses œuvres.

Sa joie fut grande le jour où il lui fut permis de quitter son palais, le bien-être, le monde, qu'elle aimait & où elle était admirée, pour se faire prisonnière avec le rebut de la société, vivre dans l'intimité de ce qu'il y avait de plus corrompu, de plus méprisé; elle se sentait animée par l'espérance de faire luire un peu de lumière dans ces profondes ténèbres, d'aviver dans ces êtres dégradés quelque étincelle de foi, de réveiller ces consciences endormies ou plutôt paralysées par le vice, & cette espérance lui donna une force indomptable.

« L'apparition de la marquise fit une grande impression sur les prisonnières; c'était la première fois que la pitié descendait jusqu'à elles. Suivant l'habitude de toutes les condamnées, leur premier mot fut une justification de leur passé & une protestation d'innocence : chacune avait une histoire ou plutôt un roman à raconter, où elle se donnait le rôle d'une victime de l'injustice & de la calomnie. Madame de Barol refusa d'écouter leurs plaintes & d'entrer dans la discussion de leurs mérites. — « Je ne suis pas venue ici, leur dit-elle, pour examiner votre passé & reviser vos procès, mais pour partager vos tristesses & tâcher de les consoler. » Et comme elles insistaient pour avoir de l'argent : — « Je viendrai en aide, ajouta-t-elle, à celles qui m'écouteront & profiteront de mes paroles. »

Elle réussit dans cette œuvre difficile, au prix de quels travaux & de quels efforts ? Son histoire le raconte, mais enfin elle réussit à établir dans ces prisons l'ordre, le silence, le travail, la prière, l'instruction religieuse; il y eut parmi ces pauvres femmes une rénovation complète, & comme les bonnes œuvres s'enchaînent les unes aux autres, la marquise de Barol sentit le besoin de créer des institutions nouvelles : les unes pour accueillir les prisonnières à leur sortie de prison, les autres pour recevoir les jeunes filles exposées & les préserver de ces dernières fautes que la loi humaine châtie. Un refuge, une maison de pénitentes, une maison de préservation furent fondés par ses dons, & le champ de la charité lui ouvrant de plus en plus ses vastes horizons, elle ajouta au soin de ces

(1) Chez Poussielgue, 29, rue Cassette. Un beau volume avec portrait. Paris, 6 fr.; par la poste, 6 fr. 60.



prisonnières, des libérées, des préservées, le soin des petits enfants.

Les asiles & les écoles de Turin lui doivent leur existence. Elle ne cessa de travailler à la multiplication des écoles primaires. Elle en fonda dans toutes ses terres & jusque dans son palais de Turin, & jamais personne ne l'a implorée inutilement lorsqu'il s'agissait de la fondation d'une école. Elle compléta l'œuvre de l'instruction par celle de l'apprentissage, se plaisant à réunir toutes les formes que la charité a pu inventer pour sauvegarder les années si exposées de la jeunesse pauvre. Trois institutions furent fondées par elle, qui poursuivent le même but à l'aide d'organisations différentes.

« Les Juliettes, appelées ainsi du nom de leur bienfaitrice, sont reçues gratuitement au couvent de Sainte-Anne & constituent un petit internat, où elles retrouvent la maison paternelle & l'atelier, la mère & la maîtresse.

« L'ouvroir de Saint-Joseph est un externat où les apprenties, gardées seulement pendant le jour, complètent leur instruction primaire, se livrent aux travaux de la vie domestique & apprennent un état. Elles retournent passer la soirée & la nuit chez leurs parents.

« Enfin, les Familles ouvrières réunissent chacune douze ou quinze jeunes filles sous la conduite d'une dame, qu'elles appellent leur mère; elles sont logées, nourries, entretenues dans la maison & vont faire au dehors leur apprentissage.

« A la vue de cet ensemble d'institutions destinées à la jeunesse, de cette échelle qui de l'asile passe par l'école, par l'orphelinat, par l'ouvroir, par la réunion des Juliettes, par la maison des Familles, qui, de plus, offre le Sacré-Cœur à la richesse, Sainte-Anne à l'industrie, Saint-Joseph au travail, Sainte-Philomène aux maladies incurables de l'enfance; ouvre le Refuge à la réconciliation, le couvent des Madeleines à la sainteté du repentir, la maison des Oblates aux expiations de la charité, & ne s'arrête qu'au dernier échelon, au centre même de la prison, pour y faire entrer l'école, le catéchisme et le travail, qui ne serait frappé d'admiration devant cette puissance, cette persévérance d'une femme parcourant seule, en le fécondant, cet immense domaine de la miséricorde? Dès qu'un besoin lui est révélé, dès qu'une misère la touche, elle en découvre toutes les profondeurs, elle poursuit le mal sur les hauteurs comme dans les plus bas fonds; oppose à chacune de ses nuances une œuvre, à chacun de ses degrés une institution, &, à force de orations & de sacrifices, parvient à ne pas laisser sans guérison une seule blessure, sans réparation une seule lacune: tel est, en effet, le caractère de la charité de madame de Barol; elle ne savait pas faire les choses à demi & se reposer en chemin, elle possédait cette universalité du génie catholique qui embrasse tout dans son affection & sa sollicitude. Elle était toute à tous, il fallait que le travail fût complet & l'ouvrage

achevé, qu'entre ses mains l'âme fût nourrie comme le corps, le riche instruit comme le pauvre & qu'elle fit profiter de ses fondations la nation entière comme le plus humble & le plus abandonné de ses enfants.»

Et cette vie si occupée n'avait pas plus de lacunes que les œuvres qu'elle a fondées; jamais la marquise de Barol ne fit défaut à aucun de ses devoirs; épouse accomplie, parente dévouée, amie fidèle & charmante, elle donnait à tous la part du cœur & du temps qu'elle leur devait; le monde même avait ses heures, & son salon fut constamment le rendez-vous de tout ce que Turin avait de distingué par le nom & les talents.

Un soir, un ami y présenta Silvio Pellico, récemment sorti des prisons de l'Autriche; monsieur & madame de Barol lui témoignèrent un tendre intérêt, & ce fut dans leur maison, environné des soins les plus affectueux, que vingt ans plus tard le poète chrétien rendit à Dieu sa belle âme. Il a laissé sur les œuvres de la marquise des notes extrêmement précieuses.

La vie de madame de Barol se prolongea jusqu'en 1864; elle laissa, par un testament remarquable, sa fortune à ses fondations, & elle mourut dans les plus beaux sentiments de piété & de confiance en Dieu. Sa mémoire est en bénédiction, l'Italie la regarde comme une de ses gloires; mais la France a bien le droit de la revendiquer, car cette noble femme était Française par le sang, l'éducation, & les qualités brillantes de l'esprit & du cœur.

Monsieur de Melun a écrit cette biographie avec beaucoup de chaleur & de grâce; nous la recommandons à nos lectrices comme un fortifiant exemple, bien nécessaire au temps où nous vivons.

## L'ENFANT VOLÉ

PAR M. ALFRED DES ESSARTS (1).

—○○—

Étant donnée la fable de ce roman, étant acceptée son invraisemblance, on ne peut s'empêcher de le suivre avec un certain intérêt, & l'on trouve que l'auteur en a bien coordonné les événements, & qu'il en a déduit une excellente morale. Voici le sujet de ce livre: l'enfant volé est le fils d'un capitaine de vaisseau qui a péri dans un naufrage; ce capitaine Sennepont a été aimé dans sa jeunesse par une femme de grande naissance qui à l'étrange & criminelle idée de s'approprier, en souvenir du mort, l'enfant qu'il a laissé, & de dérober à la

(1) Deux volumes, chez Vatou, 75, boulevard Saint-Germain. Paris, 4 fr.; par la poste, 4 fr. 50.



pauvre veuve le seul bonheur qui lui reste. Ce projet s'exécute, l'enfant volé est élevé par sa ravisseuse, tandis que sa mère, éperdue de douleur, le cherche de toutes parts, & devient aveugle à force de le pleurer. Il est enfin rendu à sa mère, & les péripéties de ces longues recherches forment la trame du roman. La morale en est résumée dans ce mot de l'imitation : *C'est en combattant ses passions que l'on trouve la paix, et non en s'en rendant esclave.*

Nous critiquons le sujet qu'a choisi monsieur des Essarts, parce qu'il n'est pas dans la gamme vraie des passions et des caractères; rien de plus faux, de plus impossible que cette femme qui commet un crime pour jouir de l'enfant d'une rivale; mais à part cette critique de fond, nous dirons que l'ouvrage est écrit avec pureté, & qu'il peut même offrir une lecture amusante.

M. B.

## UNE HISTOIRE D'AUTREFOIS

UN soir du mois de juillet, le jour de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, la route que je suivais m'ayant obligée de traverser la petite commune de Margon, je fus frappée du mouvement singulier qui animait la population fort restreinte de ce village. Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon, & à quelques centaines de pas de moi, sur la place du village, on voyait s'élever une épaisse fumée, au-dessus de laquelle un corps des plus fantastiques était suspendu. La foule qui l'entourait paraissait assez gaïement agitée, & les enfants poussaient des cris de joie en chantant des paroles que je ne pouvais distinguer.

« Si madame veut voir, me dit, en arrêtant sa voiture, le cocher qui me conduisait, nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour arriver à Rotrou avant le départ du train. »

Je me trouvai bientôt mêlée à la foule, me demandant ce que pouvait représenter ce spectacle auquel je commençais à m'intéresser, lorsqu'une femme âgée m'expliqua en très-bons termes qu'un mannequin semblable était régulièrement brûlé tous les ans, à pareil jour, depuis six ou sept cents ans.

« A mort, la Bourbonnaise! à mort, la bourbonnaise! répétait la foule qui en ce moment couvrait la voix de la vieille dame. Je profitai de cette interruption pour la regarder plus attentivement, & je fus frappée de la singularité de son extérieur. C'était une personne fort âgée; la mode de ses vêtements paraissait remonter à quelque trente ans; elle avait des lunettes qui lui donnaient un petit air doctoral, ne messeyant point à son genre

de physionomie, & elle me parlait avec cette bienveillance doucement empressée qui était si pleine de grâce chez nos grand'mères.

« C'est une histoire qui remonte au temps des croisades, reprit-elle, & pour peu qu'elle vous intéresse, madame, & que vous vouliez bien vous arrêter un moment chez moi, je vous la ferai connaître. »

Je m'excusai en lui disant que le temps me manquait, devant arriver à Nogent pour le train de dix heures. Et puis, le dirai-je? une appréhension ridicule m'était survenue; les modes étranges de cette dame, ses allures d'un autre temps, me firent redouter de me trouver en présence d'un cerveau quelque peu dérangé, je refusais donc avec circonspection, dans la crainte d'irriter mon inconnue; mais elle, regardant mon hésitation comme un consentement indirect, appela un gros aubergiste qui prenait gaïement part à l'autodafé, et lui dit :

« Maître Jean, ne pourrait-on pas faire reposer chez vous le cocher & les chevaux qui conduisent madame, pendant qu'elle va s'arrêter un moment chez moi? »

— C'est très-facile, madame, reprit maître Jean en ôtant respectueusement son bonnet. « Et il donna aussitôt des ordres en conséquence.

Un peu rassurée par le geste de déférence de maître Jean, je suivis la dame, dont les vieilles jambes auraient certainement lassé les miennes à la course, & nous arrivâmes bientôt à l'extrémité du petit hameau de Margon.

La maison de cette dame était petite & de pauvre apparence, & elle y vivait seule. Une première pièce, ressemblant à celles qui servent ordinaire-



ment d'appartement commun aux gens de la campagne, précédait la chambre à coucher de la propriétaire, qui m'en fit les honneurs avec l'aisance d'une femme du monde. Le mobilier était peu en harmonie avec l'extérieur. C'étaient des objets d'un luxe ancien, mais élégants. Les tentures étaient fanées et passées de mode depuis longtemps, mais rien n'y était délabré. Il était difficile de croire que toutes ces choses eussent toujours meublé une aussi pauvre chambre. Il y avait là quelque histoire très-propre peut-être à servir de prologue à l'épisode du temps des croisades qu'on voulait me raconter.

« L'arrangement de mon petit réduit peut vous étonner, madame, me dit-elle; un brusque changement de fortune m'y a conduite & j'y ai trouvé la paix, retrouvant en même temps, dans les objets matériels qui m'entouraient, les souvenirs & presque les habitudes d'un autre temps. Mon mari, officier dans la garde royale, a péri à la prise d'Alger. Peu de jours après, mes amis ont été dispersés par les événements politiques; moi, je suis venue chercher ce petit abri non loin du château où j'avais passé les belles années de ma vie, & dont je puis encore apercevoir d'ici le faite quand l'atmosphère est transparente. Mon installation dans ce village a bien causé un certain étonnement mêlé de curiosité; mais ces braves gens ont pris goût à moi, si je puis dire ainsi, en comprenant le motif de ma solitude, & chacun a paru s'étudier à me rendre service. En retour, je me suis faite le répétiteur du catéchisme de leurs petits enfants. »

Je fus touchée de trouver tant de simplicité & de résignation chez une femme à qui le souvenir de son existence passée aurait pu faire regretter, avec moins de mansuétude, la pauvreté de sa situation actuelle. J'avais une sorte de remords de l'opinion peu bienveillante que j'avais eue d'un être si doux dans son malheur. Je lui pris la main & lui dis :

« Aujourd'hui, madame, c'est moi qui serai votre auditoire, & je trouverai un véritable charme à vous enrendre.

— Peut-être ai-je cru trop facilement que cette vieille histoire pouvait intéresser une autre autant que moi, qui ne vis plus que de vieux souvenirs. »

Et la bonne dame, qui n'attendait que la permission de commencer son récit, me raconta l'histoire que voici :

Le comte de Perche venait de prendre la croix & appelait sous sa bannière tous les seigneurs dont il était le suzerain. Le seigneur de Courcelles était un noble & vaillant chevalier; ce ne fut pas par simple obéissance qu'il suivit son suzerain, sa foi ardente l'entraînait, & le jour même où le comte de Perche avait convoqué ses vassaux, il avait placé la croix sur son manteau. Quand il entra dans la grande salle du château où la dame de Courcelles et sa fille Renée attendaient son retour, une vive alarme s'empara de l'épouse & de l'enfant; mais nul murmure ne se fit entendre. Les deux femmes affligées laissèrent échapper quelques larmes, et répétèrent

d'une voix brisée l'acclamation des premiers croisés : « Dieu le veut ! »

— Oui, dit le nouveau croisé, Dieu le veut ! & peu de jours s'écouleront avant le départ.

— En partant pour marcher à la défense du Saint-Sépulcre, ajouta le seigneur de Courcelles s'adressant à sa femme, je laisse ici des intérêts bien chers. Notre fille Renée a seize ans à peine; déjà deux jeunes seigneurs également honorables ont recherché sa main, mais la grande jeunesse de notre enfant bien-aimée me permet de différer ma décision sur ce sujet; attendez donc mon retour, autrement, je vous adjure de ne disposer de sa main qu'en faveur du chevalier qui sera porteur de mon anneau & de mon consentement scellé des armes de la maison de Courcelles. »

La mère de Renée jura à son époux qu'elle serait fidèle à ses recommandations, & sa fille lui promit de se soumettre avec la plus entière obéissance à ses volontés.

La tristesse des châtelaines de Courcelles, d'abord très-vive, s'adoucit peu à peu. Aujourd'hui nous courons impatiemment après la vie; alors on se laissait vivre sans trop se presser. Le travail manuel, de rares lectures, quelques promenades à travers les bois & les garennes du Perche, remplissaient toutes leurs journées. Les visites reçues et rendues étaient rares. Cependant, deux visiteurs plus assidus que les autres venaient parfois saluer les nobles dames de Courcelles; c'étaient les deux jeunes chevaliers qui avaient recherché la main de Renée. D'abord le seigneur de Nogent, jeune homme au cœur noble, mais d'une fierté un peu trop délicate peut-être. Profondément épris de la douce Renée, la vivacité de ses sentiments ne lui aurait jamais fait oublier la réserve que lui imposait l'absence du seigneur de Courcelles, & le délai que celui-ci avait exigé pour l'établissement de sa fille. Le jeune chevalier saïssait avec bonheur les occasions qui lui permettaient de venir présenter ses hommages aux châtelaines de Courcelles, mais sa délicate contrainte le faisait peu avancer dans les bonnes grâces de ces dames.

Il n'en était pas de même de son rival, le jeune sire de la Manordière.

Dans ce temps, les manoirs étaient exposés à des attaques à main armée. Plus d'un petit seigneur jouait le rôle de flibustier, & le château de Courcelles, privé de son chef pendant la croisade, avait été l'objet de la convoitise d'un des seigneurs du voisinage. Le jeune de la Manordière était accouru au secours des nobles dames; il avait été assez heureux pour repousser l'ennemi, mais au prix d'une blessure qui l'avait forcé de rester au manoir, où les deux dames lui avaient donné des soins.

Cependant il avait déjà recherché l'alliance d'une noble dame du pays, Marguerite des Radrets, châtelaine de Mârgon, où l'on brûle si exactement chaque année le mannequin de la Bourbonnaise.



Le château des Radrets, demeure de cette dame, n'en est éloigné que de quelques lieues, & il a acquis depuis une célébrité par le séjour qu'y a fait notre Racine au dix-septième siècle. La beauté de Marguerite des Radrets était remarquable, mais son caractère répondait peu aux grâces extérieures de sa personne. Hautaine, impérieuse, remplie de caprices bizarres, elle avait plus d'une fois éloigné ceux que sa beauté avait d'abord attirés auprès d'elle, et, comme bien d'autres, le sire de la Manordière avait renoncé à son alliance. Peut-être ignorait-on, au château de Courcelles cet ancien engagement ; ce qui est certain, c'est que la dame de Courcelles, de plus en plus touchée de l'empressement du jeune chevalier, se décida à envoyer un message à son mari, afin d'obtenir son consentement au mariage de Renée & de la Manordière.

Il y avait peu de temps que le message de la dame de Courcelles était parti, lorsqu'une lettre de son mari lui parvint ; il lui apprenait qu'une grande victoire venait d'être remportée sur les infidèles, que les Saints Lieux demeuraient en notre possession, et il terminait sa lettre en lui annonçant son prompt retour.

Cependant deux années s'écoulèrent sans qu'on vît revenir nile seigneur de Courcelles, ni l'envoyé qui avait été chargé de lui porter la lettre de la dame de Courcelles. Le jeune de la Manordière, impatient de tant de délais, prit héroïquement le parti d'aller trouver lui-même le seigneur de Courcelles, & de se joindre, sous ses auspices, à l'armée des Croisés, qui achevaient sans doute leur entreprise si bien commencée. Il se flattait d'obtenir par sa valeur les suffrages du père de Renée.

Cette nouvelle séparation ramena la tristesse au château de Courcelles ; les dames y vécurent d'autant plus isolées ; cependant l'espérance du retour si longtemps différé, mais qui ne pouvait plus tarder, pensaient-elles, rendait leur isolement moins sombre. Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette attente. Le seigneur de Nogent vint parfois offrir ses hommages aux châtelaines, mais toujours avec le respect craintif qu'il apportait dans ses relations avec elles.

Un jour il arriva que la visite du seigneur de Nogent fut annoncée aux dames plus solennellement que de coutume. A peine descendu de cheval, il gravit les degrés du perron avec un empressement plein de trouble, & lorsqu'il se trouva en présence des dames, la joie brillait dans ses yeux, mais une larme de commisération y brillait aussi. Il fléchit le genou devant la mère de Renée & lui présenta une lettre qu'il venait de recevoir du seigneur de Courcelles. Ce message qui était scellé des armes de la maison de Courcelles, & accompagné de l'anneau paternel, lui avait été remis par un pèlerin arrivant de la Terre-Sainte, & qui avait poursuivi sa route sans vouloir s'arrêter au château de Nogent.

A la vue de ces insignes, la dame de Courcelles fut remplie de terreur ; elle se rappela aussitôt les

paroles de son époux au moment de son départ, quand il lui avait fait jurer de n'accorder la main de Renée qu'au chevalier porteur de ses dernières volontés, s'il ne venait lui-même pour en disposer selon son choix. Mais elle ne douta plus de son malheur après avoir lu ces lignes :

« Seigneur de Nogent, avant de quitter la vie, » j'ai voulu donner un époux à ma fille, & c'est » vous que j'ai choisi ; allez annoncer cette nouvelle à ma famille, & que la volonté d'un père » mourant pour le Christ soit fidèlement exécutée ; » le pèlerin chargé de porter cette lettre vous remettra aussi l'anneau que m'ont transmis mes » aïeux, & que vous conserverez religieusement. »

Quelques semaines furent données à la douleur ; le seigneur de Nogent conduisit Renée à l'autel, il y reçut sa foi, & sans doute aussi le loyal aveu de l'affection qu'elle avait eue pour le sire de la Manordière.

Renée, devenue châtelaine de Nogent, avait dû quitter le manoir paternel, où sa mère désolée allait pleurer plus amèrement encore la perte de son noble époux. Seule désormais, & tristement inactive, elle enviait le bonheur des recluses & songeait à chercher dans la paix du cloître un remède à sa douleur.

Un soir qu'elle était accoudée sur un balcon de pierre donnant sur une avenue du château, son attention fut soudainement réveillée par un bruit de chevaux lancés au galop. Son cœur tressaillit à ce bruit ; ses yeux se dirigèrent vers le point le plus lointain qu'ils pussent apercevoir, & découvrirent bientôt deux cavaliers qui s'avançaient, vers le château, de toute la vitesse de leurs chevaux. Bien avant qu'ils fussent parvenus au pied du perron, la dame de Courcelles avait reconnu le sire de la Manordière & son écuyer. Le jeune chevalier, après avoir levé jusqu'à elle un regard rapide, franchit avec anxiété les degrés du manoir, & se trouva bientôt devant la dame de Courcelles.

« Renée ! se hâta-t-il de dire d'une voix tremblante !

— Renée est pleine de vie, dit la dame de Courcelles, qui comprit l'erreur du jeune homme, mais ignorez-vous donc tous nos malheurs ? Quoi ! vous avez quitté les Saints-Lieux sans être instruit de la cause d'un tel deuil ? N'avez-vous pu joindre mon cher seigneur avant que la mort l'eût frappé ?

— Il y a ici une horrible méprise, s'écria le jeune homme, votre noble seigneur est à quelques lieues d'ici ; vous pleurez un époux vivant & victorieux !

— Vivant ! s'écria la dame de Courcelles.

— Oui, vivant, reprit le jeune homme, grâce au bonheur que le ciel m'a accordé de lui sauver la vie. J'ai eu la gloire de partager ses dangers, & de combattre à ses côtés ; il a loué lui-même mon zèle et ma conduite pendant cette guerre, & m'a nommé son fils ; la main de Renée m'est accordée.



Les émotions si rapides et si diverses qu'ivaient d'assaillir la dame de Courcelles ne lui permirent guère de ménager la triste vérité au sire de la Manordière. Elle lui raconta en peu de mots comment un message mensonger les avait abusés, & comment Renée se trouvait être l'épouse du seigneur de Nogent.

Dès le lendemain, la dame de Courcelles avait quitté ses habits de deuil, & le seigneur de Courcelles rentrait dans son manoir salué par les acclamations de ses vassaux. Il éprouva un vif chagrin de ne pas pouvoir nommer son fils le sire de la Manordière, qu'il n'en aimait pas moins, mais l'alliance du seigneur de Nogent était trop honorable, ce gendre était un trop vertueux chevalier pour que les regrets des parents de Renée fussent bien amers. Cependant le sire de la Manordière ne s'en tint pas à une stérile douleur. Ses trop justes soupçons s'étaient portés d'abord sur Marguerite des Radrets; mais l'anneau, les armes de la maison de Courcelles, comment pouvait-on s'en être rendu maître? Il fit des recherches actives, le faux pèlerin fut découvert & forcé d'avouer au nom de qui il avait agi. Cette première découverte amena celle de l'habile joaillier, qui, sur les indications & les dessins très-précis de la dame de Margon avait exécuté le faux anneau et les fausses armoiries de la maison de Courcelles. Avec une telle certitude, le sire de la Manordière devait-il s'abstenir de poursuivre une femme? Peut-être? Mais son ressentiment égalait sa douleur. Le faux était évident : la loi contre un tel délit était des plus sévères, & le sire de la Manordière fut sans pitié. Les preuves étaient accablantes, & les juges rendirent une sentence que la chronique a conservée. Elle portait que la dame de Margon, convaincue de faux devait être d'abord pendue et étranglée, traînée ensuite sur une claie, son cadavre brûlé et son manoir livré aux flammes; que ses prés seraient desséchés, ses arbres arrachés et tous ses biens confisqués au profit du

seigneur de Nogent, qui fut pleinement justifié, car le noble jeune homme, dont on connaissait l'attachement pour Renée, avait d'abord été soupçonné de complicité, et la loi voulait que l'innocent fût dédommagé d'un soupçon injurieux. On alla plus loin : afin de perpétuer l'indignation qu'avait inspirée la perfidie de Marguerite des Radrets, on ordonna que chaque année, à pareil jour, on brûlerait l'effigie de la châtelaine de Margon; mais on ignore pourquoi le nom de *mannequin de la Bourbonnaise* fut donné à cette effigie.

Tel fut le récit de la vieille dame. Son âge, le caractère de son esprit, qui avait vivement percé dans ce récit, avaient aidé à me faire illusion sur le temps où elle m'avait reportée en pensée. Je la quittai à regret, comme on quitte un rêve agréable pour retourner à la réalité; je ne prévoyais aucune occasion de la revoir jamais.

En traversant la petite place de Margon pour reprendre la route que je devais suivre, je fus étonnée du silence qui avait succédé à la scène joyeusement tumultueuse qui l'animait peu d'heures auparavant; les habitants de Margon étaient paisiblement rentrés chez eux; quelques débris du bûcher où l'on avait brûlé le mannequin de l'ancienne châtelaine fumaient encore, & la lune qui se levait à l'horizon répandait une douce clarté sur le paysage, un peu monotone des alentours. Le mouvement de la petite gare où j'arrivai bientôt, quelque restreint qu'il fût, me ramena à six ou sept siècles de distance, et lorsque le train partit pour me replonger rapidement au milieu des fatigues & des luttes de notre existence moderne, je ne sais si je ne me pris pas à envier un peu le tranquille réduit de la bonne solitaire de Margon, passant sa vie à feuilleter de vieilles chroniques, & à enseigner avec sa douce & patiente intelligence le catéchisme aux petits enfants.

Mademoiselle DE LA PONNERAIE.

LA

## PHOTOGRAPHIE DE LA MORTE

On va souvent chercher bien loin la poésie, alors que les événements les plus simples de la vie suffisent pour vous mettre tout d'un coup face à face avec elle. Je plains ceux qui ont besoin du trépied antique pour rencontrer l'inspiration. Ils ressem-

blent à des hommes qui demanderaient des lunettes pour admirer la splendeur des cieux.

Il arrive que les natures les moins cultivées, celles qu'on jugerait les plus vulgaires, portent en elles, suivant la comparaison tant de fois répétée, l'étincelle intérieure. Il suffit du moindre choc pour faire jaillir au dehors l'éclair de leurs sentiments.



II

C'était à Lyon, il y a aujourd'hui trois années. Sur le quai de la Saône, au cœur de la ville, et précisément en face de la montagne de Fourvières, se trouve une photographie qui jouit de quelque réputation. Je ne sais comment l'artiste a pu conquérir cette clientèle spéciale, mais il n'en est pas moins certain que presque toute la banlieue de Lyon, dans un rayon de cinq ou six kilomètres, s'adresse infailliblement là pour tous les souvenirs & les portraits de famille.

Il m'était arrivé déjà d'y conduire, sur leur demande, plusieurs habitants de la campagne. J'avais fini par faire la connaissance du photographe. Malgré l'affluence des visiteurs & l'abondance de son travail, il n'a point avec lui d'autre aide que ses deux fils. Il n'est pas encore au niveau des industriels parisiens qui opèrent eux-mêmes par les mains anonymes de leurs employés.

J'étais venu ce jour-là réclamer le portrait d'un fermier des environs, brave homme s'il en fut, mais singulier mélange d'impatience & de flegme. Depuis cinquante-cinq années qu'il honorait de sa présence le monde d'ici-bas, il ne lui était jamais venu encore l'idée de conserver ses traits à la postérité; puis tout d'un coup il avait cédé à l'envie d'imiter son beau-frère & de se faire photographe. Depuis ce temps, il ne se passait guère de mois ni de semaine où il ne m'écrivît pour me demander quelque nouvelle douzaine de ses portraits.

III

J'errais au hasard dans les deux ou trois petits salons du cinquième étage, assez tristement orientés sur une cour intérieure. Cette cour présentait au regard je ne sais quel aspect monastique, avec son vaste développement, ses larges escaliers aux quatre angles & ses portiques intérieurs qui en faisaient le tour. Monsieur Bernadat avait établi son atelier & sa galerie d'opérations au sixième étage, du côté du grand jour.

On peut sans doute, dans le salon d'attente d'un photographe, éprouver des impressions fort diverses, mais je n'hésite pas à affirmer que la tristesse ne saurait manquer ici de dominer tous les autres sentiments.

Vous savez, en effet, qu'à moins d'une autorisation spéciale des familles, un photographe n'oserait point accrocher dans cette pièce, destinée à recevoir le public, le portrait d'une personne vivante & dont le premier venu pourrait dire tout haut le nom. A Paris, où abondent les personnages publics, hauts fonctionnaires, auteurs, journalistes, artistes dramatiques, il ne manque pas de têtes à pendre en tapisserie autour de l'atelier;

mais la province est plus susceptible. A Lyon, en particulier, on veut bien se faire représenter pour sa famille & pour ses amis, mais tout ce qui ressemble de près ou de loin à une publicité quelconque ne manque pas d'inspirer une insurmontable répulsion.

Je me disais donc, non sans une certaine mélancolie, que la plupart de ces figures franches & souriantes, de ces physionomies bienveillantes & graves, de ces personnes à l'air plein de vie & de santé, avaient déjà quitté ce monde. Il me semblait, par une illusion singulière, seul comme je l'étais dans ce petit salon, me trouver dans un cimetière où, du fond de leurs tombes entr'ouvertes, les morts eux-mêmes m'auraient regardé.

IV

Je fus détourné de ces sombres pensées par l'introduction d'une nouvelle cliente.

La présentation était des plus simples.

A la porte de l'appartement, sur l'escalier, la prévoyance du photographe avait fait inscrire sur une plaque de cuivre ce double avertissement :

*Tournez le bouton, S. V. P.*

*Entrez sans frapper.*

Monsieur Bernadat passait la plus grande partie de son temps à l'étage supérieur, où s'accomplissaient les manipulations. Un petit escalier intérieur conduisait directement le visiteur, au moment voulu de l'opération, du salon situé au cinquième à la galerie ouverte du sixième étage.

Dès que le timbre mis en mouvement par l'impulsion de la porte d'entrée eut cessé de murmurer, je vis entrer une paysanne des bords de la Saône, dans ce costume tout à la fois simple & pittoresque qui paraît si merveilleusement approprié à ce genre de beauté :

Madame Récamier peut être prise à bon droit pour le véritable type de la femme lyonnaise. Ce n'est point là un de ces échantillons uniques de grâce & d'élégance factices, une de ces fleurs de serre chaude, nées dans l'atmosphère exceptionnelle des salons, & qui demandent à être vues à travers la magie d'une perspective habile.

Lyon, par un rare privilège, réunit dans la femme les traits fiers & un peu languissants de la jeune fille allemande, en même temps que l'ardeur contenue des natures italiennes. Il en résulte un mélange de contrastes qui donne à la physionomie une expression singulièrement mobile. Le regard a tantôt des douceurs infinies, tantôt des tristesses profondes, des éclairs de courroux ou des tempêtes d'indignation. Puis, tout d'un coup, le visage redevient muet & calme. Il reprend dans son immobilité sculpturale cette apparence du Sphinx égyptien, qui cachait, sous l'éternelle placidité du marbre, le secret dévorant des destinées.



V

La paysanne que j'avais devant les yeux était peut-être un des types où j'ai vu cette race composite des Lyonnais le plus fortement accusée.

Elle devait être, comme je le pense, du village de Collonges ou de Saint-Cyr au Mont-d'Or. Ces deux noms ne sont point inconnus en Angleterre. Avant les chemins de fer, du temps où les routes de terre conduisaient les chaises de poste, tout le long des rives fleuries qui séparent de la Saône les collines inclinées du Mâconnais, il n'était point rare de voir un noble lord faire arrêter sa berline & prolonger sa halte dans quelqu'un de ces villages gracieux. On vous citera les noms des filles de fermiers & de petits propriétaires qui ont porté, à la cour du Royaume-Uni, la couronne des maisons féodales & le manteau royal des paires.

La femme que j'avais devant moi avait passé l'âge de la jeunesse. Elle portait sur son front & sur toute sa personne cette sorte de majesté invisible qui atteste la mère dans la femme. Ses yeux avaient la douceur d'un regard qui a souri aux petits enfants. Elle gardait cette beauté calme de l'automne, alors que les feuilles ne sont point encore tombées, & qu'on devine déjà les approches de l'hiver sous les derniers restes de l'été.

La coiffure des paysannes lyonnaises se compose d'un large chapeau de paille, dont les ailes mouvantes se relèvent ou s'abaissent à chaque pas. Cette espèce de palpitation plonge tour à tour, dans l'ombre ou dans la lumière, la tête & les épaules elles-mêmes. Il en résulte un effet étrange & pour ainsi dire fantastique. La physionomie apparaît tout à coup inondée d'une lueur éclatante, & l'instant d'après, elle se perd dans une profonde obscurité.

VI

Au retentissement du timbre, monsieur Bernadat était descendu.

« Qu'y a-t-il pour votre service, madame ? »

— Monsieur, reprit la paysanne d'une voix un peu émue, je m'appelle Marguerite Maximin, femme Sauveret. »

Le photographe s'inclina sans répondre.

« Je viens ici de la part d'une de vos plus anciennes pratiques, le père Charpentier, de la Croix des Rameaux, le fermier de monsieur le marquis d'Outrebon. Vous avez tiré le portrait de toute sa famille. Il m'a bien dit que je ne pouvais m'adresser mieux qu'à vous.

— Je ferai ce que je pourrai pour vous satisfaire.

— Monsieur, je viens pour le portrait de ma fille.

— Très-bien, madame ; prenez la peine de me suivre à l'étage au-dessus. »

Je montai l'escalier en même temps que monsieur Bernadat & Marguerite Sauveret. On sait que j'étais un peu de la maison. Monsieur Bernadat m'avait souvent donné des conseils photographiques. Il avait, en ce moment même, à me remettre les deux dernières douzaines commandées par le brave homme dont j'ai parlé.

VII

Les touristes qui traversent Lyon devraient se faire photographier par monsieur Bernadat, seulement pour contempler le panorama dont on jouit de sa galerie.

Cette galerie ne comprend pas seulement la cage vitrée qui constitue le théâtre essentiel de la pose ; on a eu l'adresse d'y annexer une sorte de balcon découvert, qui se prolonge, dans les meilleures conditions de solidité & d'élégance, tout le long du toit de la maison voisine. Un treillage doré, entrelacé de feuillage & de fleurs grimpantes, monte assez haut pour vous défendre de tout vertige, & la saillie des corniches, qui vous empêche d'abaisser perpendiculairement vos regards au pied de l'édifice, reporte, malgré vous, votre vue sur le spectacle magnifique qui se déploie de l'autre côté du fleuve.

La montagne de Fourvières présente des conditions de pittoresque, un effet de perspective artistique tellement merveilleux, que les Lyonnais, peuple éminemment sensible à l'impression du beau, ont ouvert une souscription pour garder à ces pentes leur aspect actuel & empêcher qu'aucune transformation les défigure ou qu'aucun bâtiment les surcharge.

Le pied de la montagne a pour marge & en quelque sorte pour encadrement, tout à fait au bas, cette onde paisible de la Saône à laquelle le poète latin demandait vainement dans quel sens elle dirigeait son cours. Les berges, revêtues de ces larges pierres qui viennent de Couzon, sont couronnées de maisons, de monuments, d'édifices, d'un palais de justice aux larges colonnes, de l'antique cathédrale où l'église grecque tenta sa dernière réunion avec l'église latine. C'est le vieux Lyon, la cité de Plancus, la ville des Césars, la citadelle du moyen âge, que la richesse & le commerce moderne ont depuis longtemps abandonné.

Au-dessus de ces toits aux couleurs sombres, qu'obscurcit encore un manteau de fumée, les vapeurs de la houille que Saint-Étienne fournit à la consommation lyonnaise, des pentes revêtues d'un vert éclatant, des massifs, de grands arbres, quelques édifices jetés comme pour le plaisir des yeux le long de ces vastes espaces vides, des con-



structions romaines qui élèvent çà & là leur masses imposantes, des voies transversales, habilement dissimulées, &, tout au sommet de la montagne, la chapelle fameuse du pèlerinage de Fourvières. La petite église, nouvellement rebâtie à la droite de l'ancien sanctuaire, & de façon à le faire rentrer lui-même comme une des deux ailes dans le plan du nouvel édifice, est surmontée, suivant l'usage italien, d'une image colossale de la Vierge. Cette statue, entièrement dorée & dont l'éclat est entretenu avec un soin particulier, semble recueillir & concentrer la lumière, alors que le jour flotte indécis dans les premières clartés de l'aurore ou les dernières brumes du couchant. On voit, comme au sommet d'un immense piédestal, se détacher sur les perspectives du ciel cette magnifique image, faite pour rappeler aux âmes la récompense ou le pardon.

En ce moment même, un soleil étincelant répandait sur l'eau calme et miroitante un reflet ardent et embrasé. On aurait dit qu'entre nous & la sainte montagne passait comme une haleine de feu. La chapelle lointaine ainsi que la statue paraissaient baignées dans une atmosphère de flammes. Les moindres détails du paysage apparaissaient aux regards avec cette netteté, cette transparence, cette fraîcheur de nuance & de coloris, qui semblent le privilège des horizons d'Espagne ou d'Italie.

## VIII

Marguerite Sauveret s'était arrêtée sur le petit pont qui conduit de la galerie vitrée au balcon découvert. Elle demeurait immobile, les deux coudes appuyés sur la balustrade fleurie.

Elle regardait, non pas peut-être l'horizon lui-même, malgré la splendeur du spectacle, mais plus haut, je crois, du côté du ciel.

Monsieur Bernadat crut devoir respecter cette contemplation silencieuse.

Il se disait sans doute, comme moi, que, si, au lieu de procéder, comme on le fait, à la recherche d'une pose, de dissimuler le pied, d'avancer la main, de caler la tête au moyen d'une tige de fer, de maintenir la taille par un support en bois, & de commander ensuite l'immobilité & la raideur par le célèbre « ne bougeons plus, » on pouvait saisir au vol & à l'insu du modèle, les attitudes du corps qui se trouvent par moments traduire si bien les mouvements de la pensée; si l'âme pouvait être ainsi appréhendée au moyen de l'appareil photographique, dans quelques-uns de ces moments exceptionnels où elle éclate pour ainsi dire tout entière au dehors, cette femme ainsi penchée, le front voilé par l'ombre frémissante de son large chapeau, éclairée par une sorte de lumière errante, en dépit de l'abri sous lequel elle se réfugiait contre la lumière & contre la chaleur, offri-

rait une image à désespérer le talent des peintres & à faire pâlir, dans cet effet de clair-obscur, le génie même de Rembrandt.

Madame Sauveret parut se réveiller de sa contemplation; sa physionomie exprima quelque surprise, & du revers de sa main elle essuya une larme.

Monsieur Bernadat ouvrit la porte de la galerie, & Marguerite s'assit sur un fauteuil exposé en pleine lumière.

## IX

Madame Sauveret mit son large chapeau sur ses genoux, & s'adressant à l'artiste qui, debout devant elle, s'appuyait sur la haute boîte de son appareil :

« Monsieur, dit-elle, je viens pour le portrait de ma fille.

Vous ne la connaissez-pas, monsieur, ma Madeleine?

Seize ans, plus grande que moi et plus belle que toutes les femmes!

Vous figurez-vous, monsieur, que, sans être jamais sortie de notre village, elle ait pu avoir cet air de reine & cette marche d'impératrice?

Son père, mon pauvre défunt mari, n'était qu'un cultivateur conduisant la charrue & bêchant la vigne; sa mère, vous la voyez, une femme des champs qui ne s'est jamais vue au miroir.

Les yeux de Madeleine sont si beaux & si doux, qu'on n'en saurait dire la couleur. On les regarde & ils laissent si bien apercevoir son cœur & son âme, qu'on ne se souvient plus de les avoir aperçus, parce qu'on s'abandonne à songer à elle.

Sa bouche laisse tomber tant de bonnes paroles qu'on en est tout surpris & tout enchanté; on oublie si elle est grande ou petite. On sent encore le sourire qu'elle vous laisse dans le cœur, mais on ne peut plus se la représenter.

Par exemple, on voit bien ses grands cheveux noirs qu'elle rejette en tresses derrière ses épaules. C'est ma belle-sœur, mariée à Genève, qui lui a enseigné cette habitude des Suissesses. Ce n'est peut-être pas tout à fait la mode d'à présent; mais je vous assure que ces cheveux, flottant en arrière, & ce front dégagé, donnent une idée d'innocence & de paix.

Puis, ce que je voudrais retrouver dans son portrait, ce sont ses mouvements si doux & si vifs. Madeleine ressemble aux hirondelles qui traversent l'espace sans battre de l'aile & qui paraissent emportées par le souffle lui-même du vent. On ne l'entend pas venir, on ne la voit pas s'en aller.

Je me figure ainsi les apparitions de la sainte Vierge & des saints.

MONSIEUR BERNADAT. Sans doute, madame, tout cela ne peut se représenter au moyen de l'objectif, mais on tâchera de faire de son mieux.



MADAME SAUVERET. Ah! monsieur, ce que vous ne pourriez pas montrer non plus, c'est l'air de sa figure, à mesure qu'il accompagne ses paroles. Vous savez : une romance qu'on ne chante pas & qu'on se contente de réciter, il n'en reste presque plus rien, n'est-ce pas? Eh bien! quelque chose que dise Madeleine, telle bonté & tel cœur qu'il y ait dans ses discours, si vous les mettez par écrit pour les relire sans les voir sortir de cette bouche fraîche & rose, sans entendre cette musique dont sa voix les accompagne avec une espèce de chant, c'est se réduire à ne rien comprendre à tout ce qu'elle a dit. Vous savez bien qu'à l'église on ne s'explique pas les paroles du latin, mais la musique vous dit tout de même que ces hymnes prient pour vous; ainsi, voyez-vous, la voix de ma pauvre fille vous fait l'effet d'un concert qui vous laisserait pour longtemps de la mélodie & de la joie. »

X

J'écoutais, sans me cacher & sans intervenir, les paroles de Marguerite Sauveret. Emportée par cet élan de tendresse, elle avait, sans y prendre garde, élevé la voix. Je crois d'ailleurs qu'entendre n'était pas ici une indiscretion. Quelle mère ne serait bien aise d'avoir un témoin de plus pour lui faire l'éloge de sa fille?

J'entends dire souvent que les biens de ce monde sont partagés d'une façon inégale, que les uns ont tout, & qu'aux autres il ne reste rien ou presque rien.

Les mères auxquelles il est donné de serrer leurs petits enfants dans leurs bras, & de les voir chaque année grandir auprès d'elles, savent bien que la meilleure, la plus pure, la plus vraie de toutes les joies, ne leur a point été refusée. Voilà les vrais biens de la terre, & ceux-là n'ont été réservés ni aux riches ni aux puissants de ce monde.

Marguerite Sauveret paraissait comme enivrée des paroles qu'elle prononçait. Elle y apportait tant d'exaltation, une ardeur si passionnée, que cette effusion de ses sentiments finissait par avoir quelque chose de maladif & de mélancolique. L'âme ne supporte point sans en pâtir une telle surexcitation. En pareil cas, la joie elle-même finit par tourner à la souffrance.

« Vous n'êtes pas venue à bout encore, avec vos inventions, de rendre les couleurs des vêtements & de la peau? »

— Madame, reprit le photographe, des expériences récemment tentées à Paris, & dont les résultats ont été communiqués à l'Académie des sciences, permettent d'espérer... »

Madame Sauveret ne l'écoutait pas, elle continuait poursuivant sa propre pensée :

«Après tout, il vaut peut-être mieux encore ne pas représenter le teint & la couleur du moment. Madeleine est tantôt rose & tantôt pâle, suivant qu'elle se laisse aller à une émotion ou cède à la fatigue.

Lorsqu'elle entre dans ma chambre pour m'embrasser, pendant qu'elle regarde le soleil en ouvrant la fenêtre, le crucifix sur le prie-Dieu, la dernière lettre de la grand-mère, elle a déjà eu le temps de changer vingt fois de physionomie. Il en est ainsi des ciels de printemps, la lumière & les nuages ne cessent de s'y jouer & de s'y poursuivre. Madeleine n'a plus la même nuance de teint, lorsqu'elle vous écoute et lorsqu'elle vous répond, lorsqu'elle s'assied pour lire ou se lève pour marcher.

Je continuais à écouter sans proférer une parole. La clairvoyance de l'amour donne aux mères cette profondeur de réflexion & cette exactitude d'analyse, dont la philosophie s'est fait une prétention plus encore qu'une habitude.

XI

« Vous avez raison, monsieur, reprit Marguerite Sauveret en s'adressant à l'artiste, qui ne lui avait rien dit, mais elle répondait sans y songer à ses propres pensées, vous avez raison, il vaut encore mieux que votre photographie ne représente pas les couleurs. Pourvu qu'on reconnaisse les traits de ma fille, n'est-ce point assez? Et n'est-il pas bien plus doux pour ceux qui l'aiment d'y mettre par l'imagination, suivant l'impression du moment, l'expression ou la nuance de figure qui leur aura plu davantage & qui sera restée le mieux dans leur souvenir.

Le matin, en regardant son portrait, je me figurerai Madeleine se réveillant, les joues rosées & les yeux encore humides du sommeil de la nuit. Le soir, je me la représenterai plus pâle & un peu plus languissante de la fatigue de la journée. Lorsque je rentrerai de la promenade, il me semblera la retrouver enivrée par l'excitation de la marche, le regard joyeux & étincelant.

Décidément, je n'ai pas besoin qu'on aide mes souvenirs pour la voir; & pourvu que j'aie le dessin de sa personne, c'en est assez pour la sentir & le garder auprès de moi. »

A ce moment, madame Sauveret s'arrêta court et laissa échapper un soupir.

« Je suis bien de votre avis, madame, reprit monsieur Bernadat, un peu étonné, comme moi, de cette finesse & de cette puissance d'observation.

Je parle ici contre mon intérêt; ajouta-t-il encore, car les photographies colorées nous sont d'un bien meilleur rapport, surtout pour moi, qui n'ai pas besoin de recourir à des aides, & qui les fais exécuter par l'ainé de mes fils. Mais la vérité est que, malgré tout le talent du peintre, c'est toujours une mauvaise besogne que cette enluminure.

La photographie, voyez-vous, madame, excelle surtout à rendre le modelé; plus vous la regardez de près & longtemps, plus vous sentez le relief, & vous finissez par éprouver une illusion de tous



points semblable à celle que produit instantanément le stéréoscope. Au contraire lorsque vous empâtez ces surfaces si heureusement espacées par le jeu naturel de la lumière, vous substituez un plan uniforme à cette perspective irréprochable. Il vous faut subir toutes les défaillances & toutes les imperfections que comporte le faire de l'artiste. »

Monsieur Bernadat se tournait de mon côté en même temps que vers madame Sauveret, & cette explication se trouvait adressée bien moins à elle qu'à moi.

Je répondis à cette remarque si vraie par un signe d'assentiment. Quant à madame Marguerite, à demi renversée sur le siège qu'elle occupait, le bras appuyé sur la pente du fauteuil, le front dans sa main, elle semblait se complaire & se perdre dans les chers souvenirs qui apparaissaient à sa tendresse.

## XII

« Eh bien! madame, reprit d'un ton enjoué monsieur Bernadat, nous nous contenterons d'un simple médaillon à mi-corps, très-favorable à la jeunesse & à la beauté; les extrémités disparaissent en bas; les deux mains pendantes ferment en quelque sorte le tableau. Pas de meubles environnants qui détournent maladroitement l'attention de son objet principal, pas de ces bibelots prétendus artistiques, accessoire banal qui finit par ressembler à une marque de fabrique; pas de ces piédestaux dont vous semblez dégringolés; pas de ces tronçons de colonnes où vous paraissez au pilori! Une simple figure, bien simple, bien naturelle, sans affectation, sans recherche, se suffisant à elle-même par sa grâce & sa beauté. »

Marguerite Sauveret répondait à chacune de ces remarques par des inclinations de tête répétées. Elle partageait de tous points le bon goût de l'artiste.

« Enfin, madame, conclut monsieur Bernadat, il ne vous reste plus qu'à nous amener mademoiselle votre fille. »

A ces mots si simples, si prévus, nous fûmes témoins, monsieur Bernadat & moi, d'un spectacle navrant.

Marguerite Sauveret se dressa du fauteuil où elle était assise, & pâle, d'un air tout à la fois de désespoir et de reproche, elle fit deux pas du côté du photographe.

« Ma fille, monsieur, ma fille! vous savez bien qu'elle est morte! »

## XIII

Monsieur Bernadat & moi, nous demeurâmes consternés.

Nous n'avions point affaire, comme on pourrait peut-être le penser, à une folle ni à une femme à laquelle le paroxysme de la douleur n'aurait pas laissé l'usage de toute sa raison.

Je ne sais pas comment cela avait pu se faire. La vérité est que, malgré le voisinage de Lyon, malgré les notions si répandues aujourd'hui sur les procédés & les conditions de la photographie, Marguerite Sauveret, qui en avait vu cent fois les produits, n'avait jamais assisté à une opération de pose. Elle s'était figuré, non pas même un art analogue à la peinture ordinaire, mais je ne sais quelle puissance d'évocation presque magique. Comme elle y trouvait une ressemblance à défier l'imagination, elle attribuait, sans s'en rendre compte, une puissance capable de vaincre la nature à cette peinture inexplicable.

Marguerite Sauveret ne comprenait pas pourquoi sa fille devait être présente, & pourquoi monsieur Bernadat refusait de faire son portrait.

« Elle est morte, ma fille, elle est morte il y a un mois, & si je n'avais pas été malade jusqu'à en mourir & jusqu'à espérer de la rejoindre au ciel, c'est le premier jour où je me suis trouvée loin d'elle que je serais venue vous demander son portrait. »

Je sais bien que ce portrait ne me la rendra pas. Hélas! monsieur, pour avoir entre mes mains cette pâle image, vous ne ferez jamais, malgré tout votre talent, que je la sente auprès de moi, que je la retrouve dans mes bras & que je puisse la serrer contre mon cœur. Vous ne ferez pas que je l'entende, que je lui parle, qu'elle me réponde, & que nous échangions nos âmes comme autrefois.

Mais voyez-vous, monsieur, les mères ont le don de comprendre & de sentir pour leur enfant.

Lorsqu'elle était toute petite, & que je la tenais dans ses langes, entre mes bras, sans doute elle ne pouvait pas non plus ni m'entendre ni me répondre. Cependant je ne me lassais point de lui parler; & malgré l'enfance du premier âge, elle comprenait bien mes chansons puisqu'elle en était réjouie & consolée.

Je ferai de même avec ce portrait que je vous demande.

Je lui adresserai la parole, & je trouverai dans mon cœur ce que ma fille m'aurait répondu; je le couvrirai de baisers, & il me semblera qu'il tressaille sous mes lèvres. Pauvre chère Madeleine, faites, monsieur, faites que je la revoie! Ne refusez pas cette dernière consolation à une pauvre mère qui vous en prie! »

## XIV

L'honnête monsieur Bernadat, qui aimait d'un amour si tendre ses deux fils, déjà un peu grands, se tenait debout devant madame Sauveret, sans rien répondre.



Il était ému, il sentait venir des larmes dans ses yeux, & ne trouvait plus que des pleurs au lieu de paroles.

Il parvint enfin à balbutier quelques mots.

« Vous savez bien, madame, qu'il nous faut absolument la personne même!... Je ne connais pas votre fille... Je ne peux pas sans la voir... Il n'est pas possible... »

Madame Sauveret ne comprenait pas.

« Oh! monsieur, reprit-elle avec impétuosité & en entremêlant ses phrases de sanglots, monsieur, je vous ai bien expliqué comment elle est. Je vous en parlerai encore tant que vous le voudrez.

Mais je la vois, monsieur, je la regarde dans mon âme de la même façon que je vous vois maintenant.

Tenez, le jour même de sa mort, elle n'avait jamais été plus souriante & plus belle.

Je la vois encore sur ce lit au pied duquel elle avait fait dresser, dès la veille, une petite chapelle dont elle avait voulu, deux heures avant qu'elle rendit le dernier soupir, qu'on renouvelât les cierges & les fleurs.

Jusqu'à-là elle ne s'était point crue aussi malade. Mais lorsqu'elle vit entrer le prêtre dans sa chambre, son regard se voila; elle se recueillit un moment, & tournant les yeux vers moi, elle me dit, avec un mélange indicible d'anxiété & de résignation : « C'est donc déjà fini, j'étais trop heureuse en ce monde! »

A ce moment-là, monsieur, au moment où elle allait mourir, elle paraissait rayonnante de force & de santé! on eût dit que les couleurs revenaient sur ses joues pâlies : ses yeux semblaient renaître; on voyait son sein palpiter, & aussitôt après ce dernier éclat de vie, cette dernière palpitation de sa jeunesse, l'agonie de mon enfant commençait, pour s'éteindre dans le dernier sommeil.

Quelle que soit pour moi l'amertume de cette heure suprême, j'aime encore mieux me la rappeler faisant à Dieu le sacrifice de son âme innocente & tournant tout à la fois ses pensées et ses regards vers le ciel.

Je ne peux plus me la représenter, maintenant qu'elle a passé de ce monde à une vie meilleure, telle qu'il m'a été donné quelquefois de la voir dans les fêtes, dans les bals, lorsqu'elle s'abandonnait à sa gaieté de jeune fille, environnée de tant de regards dont elle ne se doutait pas.

Elle restait elle-même au milieu de la foule, ne songeant pas qu'on pût la regarder; & lorsque moi, sa mère, je lui donnais le bras, je me défendais de ma fierté en voyant tant de têtes se retourner sur notre passage & tant de regards suivre nos pas.

Je me souviendrai toujours, monsieur, du premier concert où je la conduisis.

Nous étions en retard, car il y a loin de Saint-Cyr du Mont-d'Or au grand théâtre de Lyon, où se jouait cette symphonie au profit des pauvres.

Heureusement pour nous & pour Madeleine, qui tenait absolument à ne rien perdre, les musi-

ciens étaient en retard eux aussi. Malgré l'heure indiquée, il y avait encore bien des places vides à l'orchestre.

Lorsque Madeleine s'assit au devant de la loge que nous avait offerte le marquis d'Outrebon, tous les yeux se tournèrent vers nous. On entendit un murmure d'admiration du haut en bas de la salle.

Madeleine s'aperçut de cette émotion.

Elle se tourna vers moi : « Maman, me dit-elle, qu'est-ce donc qu'on regarde tant? »

Et se levant précipitamment, elle se pencha tout à fait en dehors de la loge pour chercher au-dessus de sa tête ce qui pouvait piquer la curiosité.

A cet instant, monsieur, j'ai vu sur les lèvres de bien des gens non pas seulement le sourire auquel prêtait cette naïveté, mais une véritable émotion dont on ne pouvait se défendre devant tant d'innocence & de candeur. »

Madame Sauveret se tut après ces dernières paroles.

Il lui arrivait ce qui arrive chaque jour aux esprits violemment préoccupés.

Elle oubliait complètement qu'elle avait devant elle des interlocuteurs & des témoins. Comme elle venait de parler pour elle seule, elle continua la conversation au-dedans d'elle-même avec ses propres pensées.

## XV

Monsieur Bernadat était un homme profondément religieux.

Il comprit qu'il était inutile, dans un pareil moment, d'insister sur les opérations de son métier & d'entrer avec la pauvre mère dans des explications qui ne seraient point entendues.

Il poussa les deux battants de la large fenêtre.

Par la vaste ouverture on voyait apparaître, au sommet de l'horizon, plus resplendissante & plus lumineuse que jamais, la statue dorée de la Vierge.

Le ciel était si pur, l'air si doux, la paix si profonde malgré les bruits graves & confus de la grande ville, qu'on se serait cru dans une solitude, loin des hommes & sous le regard même de Dieu.

« Ne me demandez plus le portrait de votre enfant, madame, dit monsieur Bernadat d'une voix grave & pénétrée. Regardez plutôt le ciel; c'est là-haut seulement que vous la reverrez. »

Marguerite Sauveret se leva.

Je vis ses lèvres murmurer une prière.

Elle s'inclina pour répondre, & se mit à descendre lentement l'escalier.

Le mot de monsieur Bernadat m'avait ému.

Je m'approchai pour lui serrer la main avant de descendre à mon tour.

« Vous vous trompez, monsieur Bernadat, les mères n'attendent pas si longtemps que vous le pensez. Avant de retrouver leur enfant dans le ciel, elles ont passé toute leur vie à le contempler dans leur cœur. »

ANTONIN RONDELET.



L E

# TRAIT-D'UNION

(SUITE)

## II

LONGTEMPS APRÈS

LES dix années qui venaient de s'écouler n'avaient guère changé la petite ville; les arbres de son Cours étaient plus robustes, les petites maisons de la place semblaient plus rabougries; l'église, elle, paraissait revêtue d'une nouvelle jeunesse, ses murs de grès n'avaient pas subi l'outrage du temps, une croix dorée toute neuve couronnait le clocher; un saint Martin à cheval, et coupant son manteau, ornait la porte principale, & une école s'élevait à l'ombre du sanctuaire; quelques boutiques avaient suivi les progrès du siècle : on lisait : *Blanc & Nouveautés* sur l'une, *Denrées coloniales* sur l'autre; un nouveau café éclairait charitablement de ses becs de gaz la grande rue, obscure comme le bois de Bondy; mais à mesure qu'on descendait vers la campagne, toute trace de changement disparaissait. Là, on retrouvait les chaumières basses précédées d'un jardinet où picoraient des poules, les auberges à rouliers peu avenantes, les murs de quelques beaux jardins au-dessus desquels retombaient des festons de vigne vierge, & enfin, au bout d'une de ces rues moitié citadines, moitié champêtres, la maison des Clérembault.

Elle aussi était la même; aussi élégante, aussi aimable que jadis; des fleurs couronnaient toujours ses fenêtres, des pigeons & des tourterelles planaient au-dessus des toits, le parc avait toujours ses ramures, plus épaisses & plus sombres, la nature ne porte pas le deuil de ceux même qui l'ont aimée, & celle qui avait créé ce jardin, planté ces parterres, aimé ces ombrages, depuis quatre ans n'était plus sur la terre. Ses enfants, Albéric, Étienne & Marguerite, occupaient la maison maternelle; ils avaient appelé auprès d'eux, pour le décorum, une cousine de leur père, mademoiselle Mélanie Albans, qui accompagnait mademoiselle

Clérembault dans ses courses, ses visites, & aux yeux du monde, lui servait de mentor. La maison comptait donc le même nombre d'habitants qu'autrefois, l'aspect extérieur était le même, les habitudes de la vie n'étaient pas changées, & les dix années écoulées, respectant l'écorce des choses, ajoutant des grâces à la nature, perfectionnant les visages des trois jeunes gens, n'avaient marqué leur trace que dans le fond des cœurs.

Celui de Marguerite avait reçu la plus cruelle blessure. La perte de sa mère était une de ces peines que l'on porte toute la vie & sur laquelle on ne peut appuyer sans qu'une angoisse secrète fasse monter les larmes aux yeux. Elle ne portait plus de vêtements noirs, mais un coin de son âme restait en deuil & voilé, & là, près du souvenir de sa mère, une autre image trouvait aussi sa place. René de Solis était mort à Bomarsund un an avant madame Clérembault, & sa jeune fiancée n'avait pas oublié celui qu'elle n'avait entrevu que durant un voyage de huit jours, mais dont elle eût été heureuse de porter le nom. Rien ne le lui rappelait, sinon la mémoire fidèle; elle n'avait rien de lui, sinon quelques algues qu'il avait cueillies à Taïti & envoyées à sa mère, & que celle-ci avait partagées avec Marguerite. Elle gardait ces plantes séchées dans un coin de son secrétaire comme elle gardait ses espérances fanées dans son cœur; ce souvenir ne troublait pas sa vie, mais il avait donné à ses pensées une pente plus sérieuse; elle était sortie des limbes de l'adolescence; au seuil de la vie, elle en connaissait déjà les amertumes, & se souvenant de sa mère, elle voulait, comme elle, vivre sous l'œil de Dieu & pour le devoir.

Pour elle, ce devoir se traduisait dans la personne de ses frères. Sa mère lui avait dit, quelques jours avant le dernier :

« Aime-les, réunis-les.... surtout remplace-moi près d'Étienne. »

Jamais ces dernières paroles, ce testament écrit dans son âme, n'en étaient sortis. C'était elle qui avait persuadé à ses frères de ne rien changer à leur mode de vie, de demeurer ensemble, en at-



tendant que leur avenir à tous se décidât. C'était elle qui tâchait de leur rendre la maison agréable, elle avait les attentions, les prévenances, les silencieuses délicatesses que les hommes goûtent & apprécient sans trop remonter à leur origine; elle adoucissait les angles, elle mettait l'harmonie entre deux caractères peu semblables & peu sympathiques; elle était, en un mot, la goutte d'huile qui fait tourner les rouages, ou, comme le dit madame Necker, le flocon de ouate qui empêche les objets précieux de se froisser, et quoi de plus précieux à ses yeux que la concorde & l'amitié entre ses frères?

Ils différaient beaucoup. Albéric, à vingt-neuf ans, était un homme utile, laborieux, positif, & qui ne donnait rien ou donnait peu de chose à l'imagination, à l'idéal, aux spéculations pures, à tout ce qui semble, ici-bas, inutile & sans but. A peine en possession de la fortune paternelle, il l'avait appliquée à l'industrie, & il avait fondé une vaste verrerie, qui prospérait sous sa direction hardie & intelligente. Cette usine était placée derrière le parc; le joli ruisseau qui parcourait les gazons, changeant sa vie oisive & calme en bruyant travail, s'en allait alimenter la machine à vapeur; la noire fumée montait derrière les arbres; on voyait, le soir, à travers les buissons, le feu rouge qui étincelait : la prose, sous sa forme la plus dure, était installée au sein de cette campagne riante, mais cette activité, ces bruits, ces tourbillons de vapeur & de fumée, ces ouvriers ruisselants de sueur, tout ce tableau d'énergique labeur faisait plaisir à Albéric; il se frottait les mains, en disant :

« Nous apportons la vie à notre pauvre petite ville; on n'y connaissait jusqu'ici que le commerce d'économie, mais voici le progrès & l'argent qui arrivent : nous ressuscitons ! ou, pour mieux dire, nous naissons à la vie ! »

Au contact des hommes, des affaires & de l'argent, Albéric, on le conçoit, ne s'était pas adouci, & les traits de bonté, de sensibilité qui apparaissaient autrefois chez lui, devenaient rares.

Étienne, lui, n'avait de profession ni en réalité ni en projet. On l'avait vu essayer de bien des choses; les mathématiques l'avaient séduit & les uniformes militaires aussi, mais au troisième problème l'ennui était arrivé; les formules austères & sèches du Droit l'épouvantaient & le firent reculer au seuil de l'école; les travaux préparatoires à la Médecine sont des plus répugnants, & quant aux chiffres, aux livres de commerce, au doit & avoir, la seule idée lui en parut désobligeante. Aucune étude ne le fixa, quoique toutes l'eussent tenté vivement; après les sciences, les arts eurent leur tour; il usa beaucoup de colophane, il époinça bien des crayons sans devenir ni musicien ni peintre; l'extrême mobilité de son esprit se rebutait aux premières difficultés, & après avoir désiré, tâtonné, essayé, il résolut de n'avoir plus d'autre vocation que de vivre de ses rentes & d'autres goûts que

ceux qu'on satisfait avec un peu d'argent & des soins matériels. Il cultiva des fleurs, il éleva des animaux, il acheta des curiosités, il collectionna à tort & à travers, des vases, des urnes, des bois sculptés, des fragments d'armures, des vitraux, des faïences, des médailles même, & quand sa chambre fut pleine, quand son petit salon déborda, il se jeta dans une autre & plus dangereuse fantaisie. Le goût des romans le prit & ne le quitta point; il lut sans mesure & sans discernement, entassant George Sand sur Dumas, Eugène Sue sur Charles de Bernard. Comme un autre Don Quichotte, il vécut avec les ombres, avec les chimères; nul mieux que lui, en France, ne connaissait les prouesses de d'Artagnan, les sentiments de M. de Villemer, les crimes d'Ursule & le scepticisme de Gerfaut; il s'isolait dans ce monde imaginaire, qu'Albéric méprisait, que Marguerite abhorrait & redoutait, & qui prit sur lui une décisive influence.

A côté des deux frères & de la sœur, mademoiselle Mélanie, leur cousine, vivait pour deux choses : le wisth & la tapisserie; jamais ses pensées n'étaient sorties de cet horizon. Dès le matin, elle s'informait si on pourrait faire *un mort* le soir; elle remplissait la maison de pouffs, de tabourets, d'écrans & de coussins, ses idées ne s'éloignaient du petit chat qu'elle brodait que pour aller au coup douteux de la veille, & elle trouvait ainsi sa vie suffisamment employée.

# III

## UNE DIFFICULTÉ

Mademoiselle Albans tirait l'aiguille : elle faisait un chef-d'œuvre qui représentait un cygne voguant sur un lac & entouré de roseaux. A côté d'elle, dans ce petit salon où madame Clérembault avait passé sa vie, Marguerite travaillait aussi à un ouvrage de couture, délicat, soigné; elles s'appliquaient toutes deux; le col de ce cygne exigeait tant de nuances d'un gris doux ! & Marguerite travaillait avec d'autant plus de soin que sa pensée travaillait également. Elle songeait à ses frères. Mademoiselle Mélanie, sans le savoir, répondit à cette inquiétude; elle dit :

« Qu'a donc Albéric? il semble préoccupé depuis quelques jours.

— Ses affaires, sans doute, c'est le moment des grandes commandes.

— Oui, il est si appliqué à ses affaires! quel homme! quelle activité! Ce n'est pas comme ce paresseux d'Étienne, qui ne pense qu'à fumer & à lire.

— Il ne se sentait pas propre aux spéculations & à l'industrie, ma cousine, il vit tranquillement & sans gêner personne.

— D'accord, mais on ne s'est jamais moins ressemblé entre frères. Parlons d'autre chose. Croyez-



vous, cousine Marguerite, que madame Deschamps & monsieur le maire viendront ce soir ?

— Je puis le leur demander, ma cousine, & s'il manque quelqu'un pour la partie, j'irai inviter la femme du percepteur.

— C'est une bonne idée. A propos, Marguerite, avez-vous vu qu'on remet à neuf, qu'on blanchit qu'on peint la maison à côté de la perception ?

— Je n'y ai pas pris garde.

— Vous pouvez le voir en sortant de l'église ; moi, cela m'intriguait, & j'ai demandé à Philomène, la gouvernante de monsieur le curé, pour qui cette maison ? Elle m'a dit que c'était pour la famille Delamer, qui revient se fixer ici. Connaissez-vous ces gens-là, Marguerite ?

— Oui, je crois me souvenir que c'étaient des amis de ma mère ; monsieur Delamer, le général, était même allié de mon père ; il prend sa retraite, sans doute.

— Ah ! je ne sais ; je pourrai le demander à Philomène. Elle m'a dit aussi... »

Elle allait entamer une série d'histoires sur la petite ville & ses habitants, quand Albéric entra. En voyant ces deux dames, il jeta son cigare, s'assit auprès du feu & regarda d'un œil assez maussade la braise ardente. Enfin, après un long silence il s'écria :

« Il faut convenir que notre frère est un singulier pistolet ! Tu sais, Marguerite, si la verrerie réussit, les commandes pleuvent, le verre à vitres surtout est demandé, & je ne crois pas qu'on puisse voir une affaire à son début qui offre autant d'avenir ! Eh bien ! j'engage Étienne, notre frère Étienne, à mettre quelque argent dans mes opérations, une bagatelle, cinquante mille francs, que je lui connais en petites coupures & qui lui rapportent trois pour cent, & le voilà qui prend un air inquiet, effaré, effarouché, & qui refuse net. Je ne suis pas digne de la confiance de ce grand capitaliste.

— Oh ! par exemple ! s'écria mademoiselle Mélanie.

— Il t'a refusé ! cela m'étonne vraiment, dit Marguerite, et avais-tu besoin de ces capitaux ?

— En affaires, on a toujours besoin d'argent. Si Étienne avait été plus raisonnable, je lui donnais toutes les sûretés possibles, un joli bénéfice, & j'agrandissais mon cercle d'opérations. Simple comme bonjour. Mais faites comprendre cela à ce têtard d'Étienne ! Il aura vu dans un roman quelque rouerie, quelque filibusterie d'argent ; il croit que je veux le tromper, & lui qui ne sait pas ses quatre règles, il prétend juger mes affaires, les affaires en général, la finance, l'industrie, que sais-je ? cela fait pitié. Il sait si peu de chose, il est si incapable, qu'il mériterait, ma parole d'honneur, que je le fasse mettre en tutelle.

— Oh ! Albéric ! s'écria Marguerite avec une profonde tristesse, que dis-tu là ?

— Ce que j'ai souvent pensé ; car, méfiant envers ses proches, il pourra bien être dupe du premier intrigant qui saura le prendre.

— Albéric, ne répète point ces mots, je t'en prie, tu m'as fait mal. Écoute plutôt : puisque l'affaire est si bonne, j'ai bien envie de m'y mettre ; j'ai un peu d'argent chez notre notaire. Veux-tu de moi pour ton bailleur de fonds ?

— Vraiment, oui, Marguerite. Tu as donc confiance, toi ?

— Complète ! »

Elle lui tendit la main.

« Quand tu te marieras, je te rendrai bon compte de ton argent. »

Elle secoua la tête & dit :

« Rien ne presse, Albéric, me marierai-je jamais ? »

Il l'embrassa avec amitié en disant :

« J'espère bien que oui. Maintenant, veux-tu écrire à Mathieu pour ces fonds ? »

— Sur-le-champ ; je te porterai ma lettre au bureau. »

Le même jour, avant le souper, Marguerite fut trouver Étienne. Il était, comme d'habitude, dans son petit salon, bien chauffé, fort éclairé, & couché dans un grand fauteuil, il lisait les *Scènes et Proverbes*, tout nouveaux encore, d'Octave Feuillet. Cette chambre, à la fois serre, bazar & ménagerie, était remplie de plantes rares, encombrée de curiosités, & servait d'asile à une perruche sur son perchoir, à un grand levrier étalé devant le feu, à un écureuil dans sa cage & à une tortue traînant sur le parquet. Marguerite, gracieuse & prudente, ne heurta rien, ne dérangea aucun être animé & vint s'asseoir près d'Étienne, qui ferma son livre et sourit.

« D'où viens-tu, ma sœur ? »

— Du bureau.

— Ah ! oui, du fameux bureau où se trament les grandes affaires.

— Trament ! quelle expression.

— Ma chère, tu la trouverais juste si tu connaissais mieux le monde.

— Et d'où le connais-tu, toi ? dit-elle en riant. Où as-tu vu le monde ? Dans tes affreux romans. Va, le monde réel, celui où nous vivons, n'est pas si noir que le peignent tes livres, & je viens, pour mon compte, de faire un petit placement qui m'inspire toute confiance.

— Lequel, Marguerite ?

— J'ai mis trente mille francs dans la verrerie d'Albéric.

— Ah ! il a su te prendre toi, répondit Étienne en fronçant le sourcil.

— Il en prendrait bien d'autres, s'il leur montrait ses livres.

Et Marguerite, profitant de sa bonne mémoire, citait des chiffres & des noms. Étienne l'écoutait avec attention, & l'on pouvait suivre sur sa physionomie mobile les changements de sa pensée.

« Mais c'est donc vraiment une bonne affaire ? dit-il enfin, j'en veux être aussi, moi ! pourquoi Albéric ne s'est-il pas expliqué ? j'y mettrai cin-



quante mille francs, puisque c'est si bon. Voudrait-il encore de moi ?

— Viens le lui demander, dit Marguerite, voici l'heure du souper. Allons, Cyrus, on va souper. »

Lelévrier s'étendit, bâilla & suivit ses jeunes maîtres. Un mot arrangea les parties; Albéric, radieux fit les honneurs du souper; Étienne parla beaucoup, fit des projets sur ses bénéfices futurs; Marguerite sourit, approuva, & le soir, en faisant sa prière, elle dit :

« Encore une fois réunis ! mon Dieu ! gardez-les dans la paix, *il est doux, il est bon à des frères d'habiter ensemble.* »

#### IV

##### UNE VISITE

La maison à côté du percepteur était habitée; la famille Delamer, arrivée depuis un mois, fournissait un texte abondant aux innocents commérages de la petite ville; sa fortune, épluchée, commentée, venait d'être évaluée, par les bonnes têtes, à son chiffre exact; on avait beaucoup parlé du mobilier, & plus d'une voisine aurait pu dire combien, au juste, les voitures de déménagements avaient apporté de caisses, de secrétaires, de chaises & de commodes; la toilette parisienne des dames avait fourni son contingent à l'entretien; enfin, on annonça que le général, sa femme & leur fille Alice allaient faire leurs visites d'arrivée, & chacun se tint sous les armes.

Ils arrivèrent chez Marguerite par une belle soirée de printemps. Elle les reçut au salon, où Étienne se trouvait avec elle. Madame Delamer & sa fille la saluèrent avec beaucoup de grâce mondaine, mais le général vint vers elle, lui prit les mains, & sa face de vieux lion tout attendrie, il s'écria :

« Et vous êtes donc la fille de Charles Clérembault, mon camarade, mon ami d'enfance ! que je suis heureux de vous voir, ma chère demoiselle ! & vos frères ? car vous avez des frères. »

— Voici mon frère Étienne, dit-elle en souriant; Albéric, notre aîné, est en voyage; il regrettera vivement, monsieur...

— Nous sommes de revue, mademoiselle, me voici fixé au pays pour toujours; campagnes et voyages sont finis, je reviens au gîte, & j'espère que vous voudrez bien, en mémoire de la vieille amitié qui m'unissait à votre père, piloter un peu notre Alice dans ce monde tout nouveau pour elle. »

Madame Delamer prit la parole à son tour & apuya d'une manière aimable la motion de son mari. Alice saisit la main que lui tendait Marguerite & la serra, en disant avec une grâce coquette :

« Oh ! oui, nous serons amies, n'est-ce pas ? Je vois bien, mademoiselle, que vous n'êtes pas comme

les naturels du pays, de vrais sauvages, qui n'ont rien vu, que tout étonne, ils sont nés, je crois, stupéfiés, pour ne pas dire stupides. »

— Alice ! dit son père d'un ton de reproche indulgent.

— Papa, ne gronde pas, tu sais, c'est convenu. Quand nous sommes arrivés ici, tu m'as promis que tu me gâterais un peu, un tout petit peu... pour me faire oublier notre cher Paris.

— Ai-je fait autre chose toute ma vie ! » répondit-il en grommelant.

Madame Delamer intervint en disant :

« Vous avez une habitation charmante, mademoiselle, et quel ravissant jardin ! Le nôtre n'est qu'en espérance... »

— Ah ! mademoiselle, interrompit Alice, connaissez-vous le jardin paternel, ses carrés de choux, ses quenouilles, ses espaliers, & la merveille du pays, le labyrinthe en buis, orné de statues !

— Allons, petite ! allons ! un peu d'amitié pour le bon vieux temps que ce jardin représentait ; j'y ai été bien heureux ! j'ai tant couru dans ce labyrinthe ! j'ai tant lu en me promenant au potager, & ma digne mère aimait tant ses espaliers !

— Tu seras heureux aussi, papa, sans choux, ni navets, ni figures de bergers et de bergères.

— Pouvons-nous voir votre jardin, mademoiselle ?

— J'allais vous l'offrir, répondit Marguerite. »

On se promena dans les allées, on visita la pièce d'eau, le bois, la serre ; Alice poussait des exclamations, avait des étonnements enfantins, des admirations gracieuses & occupait beaucoup de place dans la conversation. Ses parents la laissaient dire et faire ; Marguerite l'écoutait avec patience, & Étienne la suivait des yeux avec admiration. Très-jolie, blonde aux yeux noirs étincelants, d'une taille délicate & accomplie, elle réalisait sans doute pour lui quelques-uns de ces types que les romans lui avaient offerts ; à la séduction de son visage se joignait celle de sa toilette, où l'élégance devançait la mode, où le caprice & la recherche se confondaient ; ses manières même, un peu brusques, un peu hardies, ingénues & cavalières, le ravissaient ; il ne parlait pas ; mais il ne perdait pas un mot ni un geste de cette apparition.

La visite fut longue & les adieux très-chauds ; Alice se jeta au cou de Marguerite en disant :

« Je vous aime follement ; venez donc me voir demain, tous les jours ! »

— Nous vous en prions, » ajouta madame Delamer.

Le vieux général serra la main d'Étienne, qui parut sensiblement honoré, & il dit à Marguerite :

« Merci pour mon Alice ! »

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? s'écria Étienne, lorsque les visiteurs eurent dépassé la grille.

— Ce sont des gens très-bien, dit mademoiselle Mélanie.



Madame Delamer me plaît beaucoup, & j'aime le bon vieux général de tout mon cœur.

— Oui, oui, sans doute, ils sont excellents, mais elle, elle, mademoiselle Alice ?

— C'est une jolie personne.

— Jolie ! mais dis donc délicateuse !

— Un peu... excentrique, n'est-ce pas, cher Étienne ?

— Oui, si tu appelles excentrique la grâce, l'imprévu, la fantaisie...

— Est-ce un éloge pour une jeune fille ?

— En trouves-tu une dans notre ville qui puisse lui être comparée ? »

Marguerite réfléchit sérieusement, et dit :

« Non.

— Ah !

— Non, mais... mais j'aime mieux, pour moi, pour en faire ma société, Cécile ou Eugénie...

— Que tu es terre à terre ! s'écria Étienne ; mademoiselle Cécile, une petite niaise...

— Mais une si excellente fille, modeste, obligeante, sans prétention ; & Eugénie ? elle n'est pas niaise, elle !

— Non, elle est même pédante.

— Sérieuse seulement, & si bonne pour les pauvres, si pieuse & si patiente au milieu d'une nombreuse famille & de tant de caractères différents !

— Tu ignores les bonnes qualités de mademoiselle Alice ; il ne faut pas les nier parce qu'elle est charmante et gracieuse, qu'elle a l'air d'une petite fée.

— Tu as raison, dit-elle avec franchise, j'ai peut-être pensé & parlé avec des préjugés de provinciale. »

Le lendemain, un peu avant le déjeuner, Étienne

entra au salon portant une brassée de fleurs qu'il arrangea avec soin dans un vase ; Marguerite le surprit, & elle s'écria avec étonnement & inquiétude :

« Comment ! tu as coupé tes azalées ! toutes ! les blanches, les orangées, les roses !

— Il n'en reste pas une, répondit Étienne avec satisfaction.

— Et que vas-tu faire ?

— Je vais les porter à mademoiselle Alice ; elle les a admirées hier.

— Et ce vase ! mais c'est ton beau cornet du Japon.

— Il n'est pas trop beau pour elle.

— Tu es fou, mon pauvre cher Étienne ; cela ne se fait pas ! »

Étienne rougit, il eut l'air fâché, & d'un ton qu'il prenait rarement avec sa sœur, il lui dit :

« T'ai-je priée de te mêler de mes affaires ? Les fleurs sont à moi, le vase est à moi, de quelle autorité viens-tu te mêler de ce qui ne te regarde pas ? Laisse-moi, je te prie !

— Je te laisse, dit-elle en s'asseyant près de la fenêtre & en baissant la tête sur son ouvrage.

Étienne acheva rapidement son bouquet, & sans tourner un regard vers sa sœur, il sortit de la chambre & de la maison.

Marguerite le suivit des yeux en secouant la tête, & des larmes roulèrent sous ses paupières :

« Mon pauvre frère, se dit-elle, où court-il ? vers quel danger ? vers quel malheur ? ô maman, que vous nous manquez, & que votre pauvre fille aura de la peine à vous remplacer !

M<sup>lle</sup> M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LA PRIÈRE DE JEAN

Jean, accablé d'enfants & chargé de misère,  
Ne se plaignait jamais ; mais, d'un air humble & doux,  
Il allait à l'église, & pour toute prière,  
Il disait au Seigneur : Voici Jean devant vous.  
Le Seigneur ne semblait ni le voir ni l'entendre,  
Et le poids de la vie en devenait plus lourd ;  
Mais Jean, à chaque coup qui venait le surprendre,  
Se faisait plus petit si Dieu semblait plus sourd.  
Il mourut, & montant vers la cité céleste,  
Au seuil du Paradis, il se mit à genoux,



Et de la même voix confiante & modeste,  
Il répétait : — Seigneur, voici Jean devant vous.  
Mais cette fois, il vit s'ouvrir la porte auguste,  
Et les anges alors, venant à son secours,  
Aux pieds de l'Éternel amenèrent le juste,  
Et Dieu dit : Devant Jean me voici pour toujours.

\*\*\*

## REVUE MUSICALE

### RÊVE D'AMOUR

QUE c'est charmant & respectable, la vieillesse aimable ! la vieillesse qui sait sourire ! Certes, on ne peut espérer d'elle la verve étincelante & l'originalité prime-sautière de l'âge viril ; mais ses œuvres, comme les souvenirs de jeunesse, sont empreintes d'une grâce indicible. Elles ressemblent à ces chansons naïves dont on berçait notre enfance & que nous écoutons parfois avec ivresse, sur un orgue, dans un village en quelque coin du monde où le hasard nous a poussés, alors toute une série de pensées riantes s'éveille en nous. Nous revoyons la maison rustique, le noyer séculaire, le ruisseau murmurant, les pigeons familiers ; nous retrouvons le tendre regard de notre mère & l'indulgence sereine de l'aïeule. Ainsi le *Rêve d'Amour* de monsieur Auber nous ramène aux impressions aimables, aux sentiments profonds, aux chauds enthousiasmes de ses premières créations. A notre tour, nous nous faisons indulgents & affectueux, pour accueillir cette fleur née dans l'ombre, au milieu des frimas, mais de frimas que dore un dernier rayon de soleil. Ce qu'on doit admirer sans réserves dans notre compositeur vénéré, c'est une élégance qui soutient, sans fléchir, le poids des années. Son inspiration n'a pas d'immenses ailes, mais elles voltigent autour de toute chose avec une étonnante activité ; l'héroïsme n'est pas son fait ; c'est un idéal plus saisissable, une rêverie passagère, un chant d'oiseau sous une charmière, c'est une souplesse infinie

de style, quelque chose enfin qui fait vibrer les meilleures cordes de l'âme & de l'esprit. Ainsi que le dit monsieur Paul de Saint-Victor, les mélodies d'Auber sont des causeries cadencées.

Messieurs d'Ennery & Cormon ont fait le libretto de cette dernière partition du maître.

C'est une bergerie romanesque qui a de l'intérêt & du mouvement. Son imbroglia se mêle & se démêle adroitement ; elle offre des situations musicales. Les larmes & le rire se partagent dans une très-juste mesure. M. Auber en a tiré bon parti.

La partition s'ouvre gaiement par un petit chœur de cinq prétendants rustiques, demandant à l'unisson la main de Denise. Le petit patois de cet essaim amoureux est d'un effet original. A cette demande d'accordailles, répondent les malicieux couplets de Denise. Puis vient la romance que Marcel soupire au vieux chêne, mélodie expressive & tendre, mais qui rappelle d'anciennes compositions du même genre. Il est bien permis à monsieur Auber d'avoir quelque heureuse reminiscence du passé. Ce villageois d'opéra comique pose un peu trop prétentieusement en troubadour plus ou moins espagnol. Mieux vaudrait la chanson franchement comique de Marion :

Quand un mouton saut' la rivière...

et surtout le duetto où le chevalier & Henriette s'extasient sur les splendeurs de la campagne, en vrais contemporains de Jean-Jacques. Rien de plus finement exprimé que cette bucolique minaudière d'une grande dame & d'un petit maître du dix-huitième siècle, rendant visite à la nature, & la complimentant de ses charmes. La ronde d'Henriette

Ah ! croyez-moi, chères amies !



est d'un genre absolument rococo. Né sous l'ancien régime, notre compositeur en a gardé de fines & spirituelles traditions. Il y a des notes de clavier sur le piano de l'illustre maître.

Le second acte de la partition est du même ton de trumeau que le décor qui l'encadre. Un berger de Boucher pourrait accompagner sur la musette la romance de la *tourterelle*, roucoulée par le chevalier. La valse du colin-maillard se déroule sur un joli rythme. L'air belliqueux qui la termine fait trop grand bruit dans cette tendre idylle. Au troisième acte le public a redemandé un trio plein de gaieté & d'entrain scénique :

Dans un bon ménage  
Qui doit commander ?

Chaque mot porte, chaque note est un trait, c'est comme une scène de bonne comédie qui serait rythmée au lieu d'être écrite. Les autres morceaux n'ont pas d'importance, quelques-uns des détails manquent de verve ; l'originalité ne brille pas dans la partition ; mais lorsqu'on considère l'âge avancé du compositeur, on se demande avec étonnement comment monsieur Auber a pu trouver dans son cerveau cette grâce mélodique & ce charme de bon goût qui se remarquent, presque à chaque phrase, dans *le Rêve d'Amour*.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### NETTOYAGE DU MARBRE

#### N° 1.

Mélangez, par parties égales, de l'eau & de l'eau-forte. Frottez le marbre avec ce mélange, frottez fort, & après, rincez à l'eau pure.

Quand le marbre sera séché, enduisez-le d'une légère couche d'huile de chènevis ; frottez encore très-fort avec un linge propre, jusqu'à ce que tout le corps gras soit enlevé.

#### N° 2.

Préparez un encaustique avec 30 grammes de cire blanche & 30 grammes d'essence de térébenthine ; frottez avec cette préparation la surface du marbre, servez-vous à cet effet d'un morceau de laine, & pour achever & donner au marbre un beau poli, prenez du tripoli d'Angleterre, humecté d'huile d'olives ; étendez un peu de cette pâte sur un autre morceau de laine, & frottez longtemps dans le même sens..

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

VOTRE carnaval parisien est-il brillant cette année, chère Jeanne ? & tes amies & toi avez-vous beaucoup de bals, de fêtes ? vous amusez-vous bien ?

Dans notre petite ville, les plaisirs de ce genre sont assez rares, & pour mon compte, je suis loin de m'en plaindre, car je n'aime rien que le coin de mon feu ; mais tout le monde n'est pas de cet avis & pas plus tard qu'hier, ma pauvre cousine Juliette a eu un gros chagrin à propos d'un bal manqué.

C'était le premier de la saison chez nous, peut-être l'unique... il devait être nombreux & brillant. La ville & les environs y étaient conviés, on parlait de merveilles inédites pour le cotillon & presque toutes nos élégantes préparaient, en secret, des toilettes splendides.

Juliette n'avait pas été la dernière à se préoccuper de ce détail, plus intéressant pour elle que tous les autres ensemble ; & grâce à la générosité de ses parents, à l'adresse de ses petits doigts de fée & à une excellente machine à coudre, elle avait



confectionné pour elle & pour sa sœur deux délicieuses robes de tulle blanc, deux souffles, deux vapeurs, deux nuages. Réellement, il y avait de quoi être fière de ces petits chefs-d'œuvre-là : une couturière en renom les eût signés !

Tu juges de la joie de ces demoiselles ! Juliette surtout était radieuse : elle allait, elle venait, elle chantait, elle ne posait pas à terre.

Vingt fois par heure, elle montait dans sa chambrette pour contempler sa charmante toilette du lendemain ; elle ouvrait, l'un après l'autre, tous les tiroirs, toutes les petites boîtes où elle rangeait ses trésors de jeune fille, tirait un médaillon qu'elle remettait pour prendre une croix, puis la délaissait pour prendre un collier de perles...

« Comment peux-tu perdre ainsi ton temps, lui criait en passant sa sœur Emma, qui vaquait à ses travaux habituels, tout comme s'il n'était nullement question de bal pour elle. Depuis ce matin, tu n'as pas fait œuvre de tes dix doigts !

— C'est que je voudrais tant être à demain, ma sœur !

— Va, ton impatience ne fera pas avancer d'une seconde les aiguilles de la pendule, ripostait philosophiquement Emma, tandis que le travail t'aiderait à oublier qu'elles marchent si lentement au gré de tes désirs. »

Cette tranquillité fâchait l'impétueuse Juliette. La journée se passa de la sorte. Quant à la nuit qui suivit, ce ne fut pour Juliette qu'un long bal anticipé, car elle rêva sans discontinuer polkas & contredanses, fleurs & parures, musique & cotillon.

Il faisait grand jour quand elle s'éveilla, heureuse, souriante & fredonnant, les yeux encore fermés, un air de valse, joyeux souvenir de son rêve ; mais sa gaieté tomba subitement devant l'air consterné de sa sœur, qui, debout près de son lit, épiait son réveil.

« Tu ne sais pas, dit Emma, notre pauvre bal...

— Eh bien ! interrompit Juliette avec une anxiété, n'aurait-il pas lieu ?

— Par malheur, si, il a lieu, mais nous n'y pourrions aller, nous ; car papa est absent, & notre pauvre mère, qui n'avait hier qu'un léger mal de dents, est tout enflaxionnée aujourd'hui.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Juliette désolée.

— Rassure-toi, reprit Emma se trompant sur le sens de l'exclamation de sa sœur, une fluxion n'est pas chose grave, & maman en sera quitte pour garder la chambre quelques jours.

— Eh ! je le sais bien, répliqua avec impatience la pauvre Juliette, que sa déception aigrissait ; c'est là ce qui me fâche. Être privées, pour une indisposition de si peu d'importance, d'un si grand plaisir !

— Préférerais-tu que notre mère fût gravement malade ? demanda Emma avec reproche.

— Non, certes ! répliqua Juliette confuse. Mais enfin, Emma, voyons ; crois-tu qu'en enveloppant

bien maman, elle ne pourrait nous accompagner quand même, ce soir ?

— Oh ! impossible. Sa joue est énorme, & elle souffre tant, cette pauvre mère, qu'elle en a presque la fièvre.

— Quel malheur, mon Dieu !... Si encore Florence y allait à ce bal ? mais en vraie sauvage qu'elle est, elle a refusé cette invitation, comme elle refuse toutes celles qu'on lui adresse.

Le soir, lorsque j'arrivai comme c'était convenu, pour admirer, au moment du départ, mes jeunes cousines dans tous leurs atours, je fus surprise de n'apercevoir en leur logis, rien de ce sens dessus dessous si ordinaire un jour de bal.

Tout était calme, tranquille, pas de lumières changeant à chaque instant de place, pas d'allées, de venues.

Je gravis rapidement les deux étages qui conduisaient à la chambre de Juliette. Elle était là, presque sans lumière, morne, abattue, les pieds sur les chenets, & regardant, sans les voir, les étincelles qui pailletaient les tisons près de s'éteindre. On l'eût crue en proie à une grande & réelle douleur.

La pauvre robe de bal, plus jolie, plus provocante que jamais gisait, abandonnée sur le lit ; les souliers de satin se promenaient sur la commode en compagnie d'un éventail dont les feuilles s'étaient éplorées, & d'un carnet sur les pages blanches duquel ne s'inscrivait aucun danseur.

J'essayai de consoler, de remonter Juliette ; à tour de rôle, je la plaignis & je lui fis honte de prendre ainsi au tragique un événement de si mince importance.

Je lui dis qu'elle serait très-malheureuse plus tard, si elle s'exagérait aussi la portée de la moindre contrariété ; que la vie a bien d'autres peines qu'un bal manqué, etc., etc.

Elle en convint avec moi & se reconnut tous les torts que je voulus, ce qui ne l'empêchait pas de tressaillir douloureusement & de pousser de gros soupirs chaque fois que quelque voiture ébranlant le pavé de la rue solitaire lui annonçait le passage d'un nouvel invité se rendant à la fête.

Lasse de prêcher sans résultat sérieux, je me dis qu'une distraction opportune ferait mieux peut-être que tous mes discours, & je proposai à ma déraisonnable, mais bien triste cousine, de m'accompagner chez madame R., où je devais passer le reste de la soirée.

Elle refusa d'abord, puis hésita, puis consentit, par condescendance pour moi. Sa mère dormait sous la garde de la vigilante Emma. Fanny étudiait bien sagement ses leçons du lendemain, pour la pension. Rien ne nous retenait donc à la maison, nous fûmes bien vite chez madame R. ; les courses ne sont pas longues ici, & madame R., mise par moi au fait de la situation, s'ingénia avec sa grâce & sa charmante bonhomie accoutumées pour changer le cours des idées de la pauvre Juliette.

Son mari & le mien vinrent bientôt grossir



notre petite société, qui, jusqu'au moment de se coucher, ne s'occupa guère que du joli baby de madame R. Puis, tandis que l'aimable mamān faisait la toilette de nuit du cher marmot, monsieur R., qui lit très-bien, nous offrit la primeur d'une touchante poésie, trouvée ce soir-là dans son journal.

Madame R. revint ensuite à nous, elle montra sa musique, ses partitions à Juliette, chanta avec elle un ou deux petits duos que nous applaudîmes avec l'enthousiasme de l'amitié. Puis on prit un thé modeste, en causant entre soi, en discutant sur le mérite plus ou moins sympathique de tel ou tel ouvrage, ancien ou moderne, en célébrant aussi avec une conviction communicative les charmes de l'intimité & du coin du feu.

Bref, quand vers dix heures & demie nous reconduisîmes notre jeune parente chez sa mère, elle était toute rassérénée, &, au moment des adieux, lorsqu'elle m'embrassa :

« Mon Dieu ! Florence, dit-elle bien bas, que vous devez avoir eu mauvaise opinion de moi, ce soir, & combien notre bonne Emma, si empressée à soigner notre pauvre mère, a dû vous sembler meilleure. Vous aviez raison, un bal manqué ne vaut pas tant de larmes, & il y a plus de bonheur vrai dans le charmant intérieur de madame R., que dans les bruyantes réunions que je regrettais si déraisonnablement tout à l'heure.

— Puissiez-vous toujours penser ainsi, chère Juliette. C'est tout simplement un des secrets du bonheur ici-bas que vous venez de trouver.

— Je ne l'oublierai jamais ! Bonsoir, Florence.

— Bonsoir aussi, chère Jeanne. »

Ta dévouée,

FLORENCE.

## MODES

Ta dernière lettre contenait quelques observations auxquelles je veux répondre d'abord : Les modèles de toilette que je donne sont quelquefois trop élégants, dis-tu, & par conséquent trop coûteux à copier ; mais ne sais-tu pas qu'il est extrêmement facile de simplifier un costume ? Par exemple, quand je l'indique en velours, en satin, etc., il est bien aisé de le copier en laine. En un mot, je te décris un costume très-orné & très-cher, c'est pour te renseigner sur les nouveautés du jour, que tu n'es nullement obligée de suivre à la lettre, mais ces descriptions peuvent te servir pour la composition de tes toilettes. La simplicité n'est jamais ridicule quand elle est de bon goût, elle est, au contraire, toujours approuvée par les gens raisonnables.

La véritable élégance ne consiste nullement dans les dépenses exagérées.

Le noir est toujours ce qu'il y a de moins coûteux & de plus comme il faut, surtout dans la saison où nous sommes.

On fait beaucoup de costumes de laine noire, ornés de bandes de velours. Quelques-uns garnis de plissés & de petits volants en étoffe pareille ou en soie noire.

Une casaque ancienne, en velours noir, peut parfaitement bien se porter sur n'importe quelle robe, en ayant bien soin, pour la rajeunir un peu, de la relever de chaque côté. Si elle est défraîchie, il faut mettre par derrière une petite échelle de nœuds, descendant jusqu'à la taille.

Outre les paletots courts & les petites vestes hongroises, on voit quelques grands vêtements, genre Watteau, mais ceci est très-habillé. Ils sont longs, très-peu relevés & à larges manches.

Toujours des chapeaux noirs, ronds ou fermés. L'ornement de couleur, assorti au costume. Beaucoup d'oiseaux, d'aigrettes ou de plumes.

Pour le soir, les robes sont ouvertes devant ; mais comme le jour il est beaucoup plus commode d'avoir un corsage fermé, on fait souvent les robes à gilets, lesquels sont remplacés le soir par des plis de tarlatane ou de mousseline.

Quelquefois, sur une robe tout à fait montante, on met un fichu blanc, croisant par derrière avec de longs pans noués en ceinture. Ce fichu Marie-Antoinette est formé par des plis de mousseline claire ouvrant par devant. On a soin de rentrer un peu le haut de son corsage de robe en dessous. Ces fichus sont garnis d'une bande plissée avec petite valenciennaise au bord, ou seulement d'une haute valenciennaise.

En parlant de lingerie, disons que les bonnets du matin ont presque tous la forme de grands filets de mousseline ou de petites fanchons. Ils ont de très-larges brides ; le tout garni d'entre-deux brodés & de valenciennaise. — Les ornements sont en velours noir ou de couleur.

On voit de jolis mouchoirs de poche pour jeunes filles avec trois ou quatre petits plis à jour, ou simplement piqués, & petite dentelle au bord.

Voici quelques modèles de costumes de petits garçons :

A partir de dix-huit mois, on commence à leur mettre des jupons à plis, jusqu'à six ou sept ans ; alors ils prennent la blouse ou la petite veste avec le pantalon bouffant.

Le costume russe se porte également, mais c'est d'une élégance un peu excentrique, juges-en : Le pantalon et le gilet à manches sont en soie cerise ou bleue. — Le pardessus est une grande polonaise sans manches & boutonnée de côté. Tout le costume est garni de fourrure, principalement d'astrakan. — Petit bonnet de fourrure.

Costume à plis, en velours de coton bleu, pour petit garçon de deux à quatre ans : ( Il est encore très-élégant & se mettrait pour une matinée ou une réunion d'enfants. )



Petite jupe à gros plis. — Corsage décolleté en carré & à épaulettes, sans manches. Basques découpées, garnies de guipure blanche. (Les dentelles de filet brodé conviennent bien pour cet usage). — Guimpe & manches en nansouk. — Grand col mousquetaire & poignets en guipure. — Écharpe de soie bleue mise en sautoir & attachée sur une épaule par un gros nœud dont les bouts sont frangés & retombent derrière. — Chaussettes blanches et petits souliers à crochets en peau bleue. — Petit toquet de velours bleu.

Le même costume en velours noir est aussi fort joli. L'écharpe & les souliers sont rouges.

En voici un plus simple : Jupe à plis en tartan, à carreaux blancs & noirs, en biais. Veste en drap noir. — Petit bonnet d'astrakan. Bas de laine à carreaux noirs & blancs en biais. — Petite cravate & gants rouges.

Le même en tartan écossais de toutes les couleurs. On en fait aussi en imitation de tartan (c'est beaucoup moins cher, et presque aussi solide) puis tout en drap foncé, mais c'est bien saillant.

Les blouses et les petites vestes sont très-jolies en velours de coton, soit uni, soit à côtes. On les fait sans garnitures ou ornées de galons de laine & de petits bords d'astrakan. Le pantalon bouffant est en étoffe semblable. — Les bas sont généralement rouges. — Des guêtres boutonnées en chevreau noir.

Les enfants âgés de moins de dix-huit mois, ne peuvent être qu'en blanc. L'astrakan blanc fait de jolis vêtements avec le toquet & le manchon pareils.

On voit de jolis petits chapeaux de feutre blancs, forme fermée et forme ronde, ornés de plumes ou de choux de satin. Le cachemire blanc soutaché leur fait de charmantes petites douillettes à pèlerine. D'autres, de forme princesse, décorés sur les coutures d'une jolie broderie blanche ou de couleur. Les manches sont ajustées & brodées sur toute la hauteur.

Il y a, pour compléter la toilette, un très-grand collet qui descend plus bas que la taille & qui est brodé comme le reste. Le bord du collet est terminé par un effilé ou une garniture de cygne.

L'écossais habille fort bien les petites filles. On voit des tartans bon marché & très-solides. Les corsages se font à petites basques garnies d'une ruche de taffetas noir découpée, au milieu de la-

quelle se place une seconde ruche, aussi découpée, de la couleur dominante de l'écossais.

Voici un costume plus habillé : robe de dessous, à manches longues & à corsage montant, en taffetas ou en foulard uni, bleu, gris, perle ou cerise.

Petite jupe & corsage bas à épaulettes, en velours de coton noir, garnie d'un petit bord d'astrakan. — Ceinture de la couleur de la jupe de dessous. — On emploie beaucoup le drap foncé pour robes de jeunes filles. Les paletots sont à revers & à parements de velours. Les jupes unies avec un petit volant plissé dans le bas, ou bien cinq ou six rangées de velours noir. Ceinture de velours noir.

Le petit mac-farlane est toujours très-bien porté soit en drap, soit en cachemire.

Les chapeaux ronds se font en feutre ou en velours. Ils ont la forme de toque un peu élevée. On y voit souvent de grandes barbes de tulle noir, s'enroulant autour du cou & préservant assez bien du froid.

..

La machine à coudre est devenue le meuble indispensable dans toutes les familles; aussi ne nous lasserons-nous pas de signaler à nos lectrices tous les avantages du système Wilcox & Gibbs, dont le mécanisme si simple est d'un entretien des plus faciles. Bien moins bruyante que toutes les *silencieuses* possibles, la machine Wilcox peut être mise en mouvement, même dans une chambre de malade; elle n'occasionne aucune fatigue, & l'on peut avec elle confectionner les objets les plus divers: au moyen du changement d'aiguille, on travaille depuis le cuir le plus dur, jusqu'à la mousseline la plus légère, voire même la tarlatane ou la gaze. On acquiert donc avec ce précieux appareil une ouvrière habile pour tous les travaux à faire dans un ménage; la machine ordinaire est de 250 francs, avec six guides pour ourler, soutacher, ouater, etc. En ajoutant une somme proportionnée au luxe de l'entourage, on peut avoir un charmant petit meuble, qui ne sera déplacé nulle part; la machine ordinaire est déjà fort élégante pour la chambre d'une mère de famille ou d'une jeune fille. Monsieur E. Cornely, boulevard Sébastopol, 82, joint à ces machines une brochure explicative pour les personnes de province, qui ne peuvent faire leur apprentissage sous sa direction, apprentissage qui, du reste, est on ne peut plus facile.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODE

*Toilette de jeune fille.* — Robe en gaze de Chambéry ornée de hauts volants; tablier formé par deux groupes de volants, surmontés d'un bouillonné crevé par des

marguerites à cœur diamanté; pouff orné de même, un bouillonné semblable couvre les coutures de côté. — Corsage plat terminé par des bouillonnés en long, surmontés du bouillonné avec marguerites, plus petit que celui de la jupe; bande en gaze blanche plissée avec en-



grélure & velours simulant chemisette; petit volant plissé en gaze blanche, figurant manche courte. — Touffe de marguerites formant nœud de ceinture. — Coiffure en couronne avec traîne retombant sur un large nœud en ruban. — Soulier en faye, nœud avec marguerites dans le milieu.

*Toilette de jeune femme.* — Robe en satin recouverte d'un voile en tulle bouillonné dans le bas; le haut de chaque bouillonné est maintenu par une touffe d'anémones, avec traîne de feuillage givré recouvrant le creux du bouillonné. — Corsage orné dans le haut de deux bouillonnés. — Tunique Louis XV en satin avec longue traîne, double pouff; la tunique est bordée d'une haute dentelle posée en lacet, & retenue sur le plissé marquant les pouffs par une touffe de fleurs; une touffe plus petite est posée sur les épaules & sur le haut du corsage devant. — Nœud de ceinture en dentelle. — Diadème d'anémones avec feuilles givrées. — Soulier en satin avec nœud Pompadour.

*Toilette de petite fille.* — Robe en flanelle écossaise ornée d'un volant plissé, doublé en mousseline raide & fixé par un velours noir; seconde jupe relevée sur les coutures de côté. — Corsage décollé en carré, bordé à l'encolure d'un plissé traversé par un velours; manche courte recouverte du même plissé. — Corsage de dessus à longue basque & à revers, formant col marin, orné du plissé avec velours. — Chemisette en batiste garnie de valenciennes. — Velours dans les cheveux. — Demi-bottes en satin de laine avec bouts vernis.

## DEUXIÈME CAHIER

Mouchoir — Pelote indienne — Pliant de salon — M. N. pour drap — Berthe — Françoise — M. R. — Motif pour confection — Parure — N. A. enlacés — Cravate en frivolité — Entre-deux en frivolité — Panier à ouvrage — Porte-montre en bambou — Écusson avec Louise — Écusson avec T. R. — L. A. D. — Écusson avec A. L. — M. L. — Dessin soutaché — Garniture — T. S. — Dessin soutaché.

## PLANCHE II

### PETITE PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Corsage à basque (de la toilette de petite fille, gravure du 1<sup>er</sup> Février) de trois grandeurs différentes, pour petite fille, jeune fille & jeune femme.

## PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

### ET TAPISSERIE PAR SIGNES

#### Premier côté.

#### TRAVAUX EN FIL

1, Fond & dentelle pour rideau, dessus d'édredon, dessus de lit, voile de fauteuil, etc.

Ce dessin peut être fait en crochet égyptien ou en filet, en biais brodé en reprise.

2, Lambrequin filet-guipure.

La rosace du milieu est en *point de toile*, les quatre grandes feuilles des angles de la rosace sont encadrées

d'un *point de reprise*; au centre de ces feuilles on fait une *petite roue*; toutes les petites feuilles sont en *point tissé*; le fond est en *point d'esprit*; l'encadrement est en *point de toile*; lorsque le lambrequin est terminé, on jette un fil autour des dents que l'on festonne. — Ce dessin peut servir pour nappe d'autel ou bas d'aube, en répétant au-dessus le dessin; il faudra alors supprimer le feuillage du bas & le remplacer par celui du haut.

3, Bordure filet guipure ou crochet carré.

Pour faire ce travail au crochet, il faut entre chaque bride faire trois mailles-chainette pour les carrés clairs — 3 brides pour les carrés mats — & 1 maille-chainette, 1 bride, 1 maille-chainette pour les carrés traversés au milieu par un trait.

4, Alphabet minuscule, crochet, filet guipure ou point de marque.

5, Petit carré, crochet carré ou filet brodé en reprise.

6, Cravate en frivolité. (Voir, pour l'explication, p. 6, du 2<sup>e</sup> cahier de Février.)

7, Entre-deux filet guipure.

La croix est en *point de reprise*; les étoiles en point de cônes, avec *petites roues* au milieu; les deux carrés des bouts sont encadrés de *point de toile*; le motif est formé d'une petite roue avec quatre branches de feuilles en point tissé, le fond est en point d'esprit.

8, Petite dentelle en frivolité à un fil.

1<sup>er</sup> anneau. — 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le 3<sup>e</sup> picot du 8<sup>e</sup> anneau du dessin précédent, au premier dessin vous le remplacez par un picot — 2 fois : (3 nœuds doubles — 1 picot) — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau, mais pas entièrement, il faut le laisser ouvert de 3 millimètres.

2<sup>e</sup> anneau. — 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 2 fois : (3 nœuds doubles — 1 picot) — 3 nœuds doubles — retournez votre ouvrage.

3<sup>e</sup> anneau. — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil entre le premier & le deuxième anneau — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le picot du milieu du sixième anneau du dessin précédent, au premier dessin vous le remplacez par un picot — 2 fois : (8 nœuds doubles — 1 picot) — 8 nœuds doubles — fermez l'anneau.

4<sup>e</sup> anneau. — 8 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 2 fois : (8 nœuds doubles — 1 picot) — 8 nœuds doubles — fermez l'anneau.

5<sup>e</sup> anneau. — Comme le 4<sup>e</sup>.

6<sup>e</sup> anneau. — Comme le 4<sup>e</sup>. — Arrêtez le fil dans la jonction du 2<sup>e</sup> & du 3<sup>e</sup> anneau. — Retournez votre ouvrage.

7<sup>e</sup> anneau. — Comme le 2<sup>e</sup>. — Arrêtez le fil dans le dernier picot du 6<sup>e</sup> anneau.

8<sup>e</sup> anneau. — Comme le 2<sup>e</sup>.

#### Deuxième côté.

### TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Bande Louis XIII.

2, Coin pour coussin. — Le dessin est, comme on le voit, un peu plus grand que le quart.

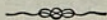
3, Fond Pompadour pour chaise, coussin, fauteuil, tablette de cheminée, etc., pour chambre de jeune fille.

4, Fond en point capitoné, pour coussin, chaise, coffre à bois, etc.



## TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin mosaïque pour tabouret de piano, pouff ou coussin. On pourrait employer ce dessin, dont nous donnons un peu plus du quart, pour tapis de guéridon ovale, en répétant la partie donnée en plus de la moitié, en régularisant le raccord, puis reculant l'étoile pour la replacer au milieu, & ajoutant pour compléter un fond en laine, soit du marron le plus foncé du dessin, soit bleu, vert, violet, ponceau, etc. Dans le dessin, les nuances claires seront en soie d'Alger, & la teinte argentée en cordonnet.



Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

## PLANCHE VIOLETTE

Corsage décolleté avec plastron plissé pour jeune fille.  
Robe pour baby de deux à trois ans.  
Capeline à revers.  
Corsage ouvert pour dame âgée.  
Gilet fermé pour homme.

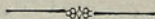
## PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Casaque de la première toilette, gravure n° 3735.

## LOGOGRIPE

Sur cinq pieds l'on m'a vue, illustre souveraine,  
D'un empire croulant me montrer le soutien ;  
Mais si l'on trouve en moi l'étoffe d'une reine,  
En retranchant mon cœur on me réduit à rien.

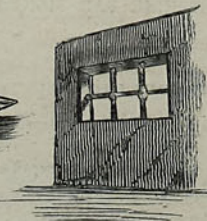


EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Après le fait ne vaut le souhait.

## RÉBUS



| N <sup>OS</sup> SORTIS |   |   |   |   |
|------------------------|---|---|---|---|
| 2                      | 4 | 6 | 3 | 1 |







Fevrier 1870.

Imp Dupuy, à Paris

3737

# *Modes de Paris* Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Étoffes du Grand Marché Parisien. 31, r. Curvige. Rubans et Passementeries de la* Ville de Lyon.

*5, Rue de la Chaussée d'Antin. Corsets de M<sup>me</sup> Lioty. 3, Place de la Madeleine, 8.*

*Amsterdam Deserbecq* Rue des Capucins, 10, Paris de Cologne

S B Fuller 6, Pall Mall, London

Amsterdam Deserbecq Vyndstrasse 1, 340

Ayuntamiento de Madrid









F. Appert

3736

*Modest de Paris*  
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Stations, 1.

Deslerybecq, Rue du Croissant, Porte de Colonne, Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam, Deslerybecq, Nieuwmarkt, 5.









Paul Lacroix

Maison de Fabriqueur imp. et des Modes St. F. de Paris

4 PRO

3738

# *Modes de Paris* *Journal des Demoiselles*

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid









M. Carrière

Modèle de Paris

3735

# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures de M<sup>me</sup> Bucard, 38, r. Richelieu - Passementeries de la Ville de Lyon J<sup>ne</sup>

de S. M. l'Impératrice, C. Ch<sup>re</sup> d'Antin - Parfums de Guerlain, 15, Rue de la Paix

Bruxelles Desterbecq, Rue du Casino 9, Porte de Cologne

S. B. Fuller & Co. 101, Wall Street

Amsterdam Desterbecq, Vijzelstraat 2, 529

Ayuntamiento de Madrid



